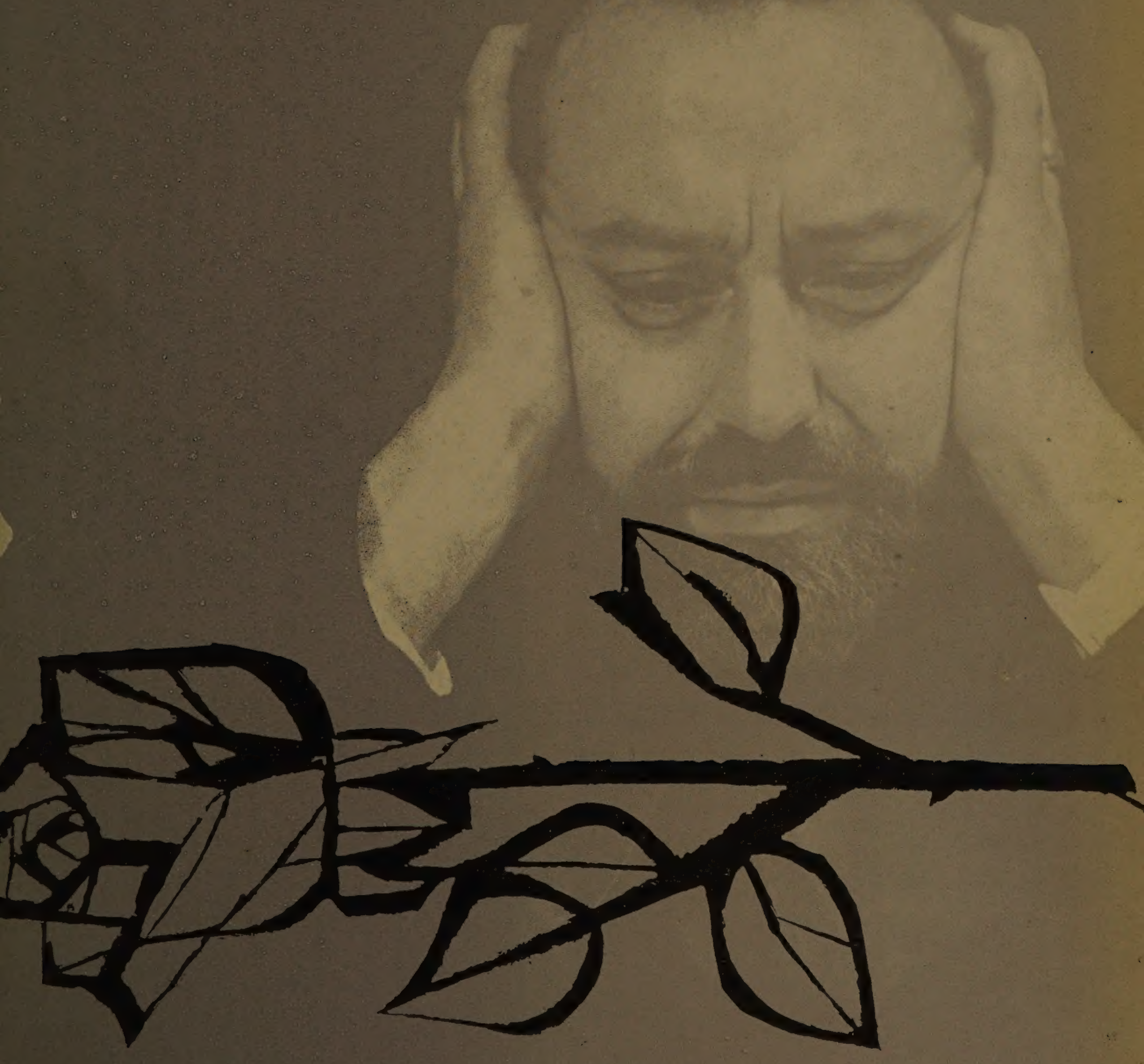
L'Avant-Scène

femina-théâtre

202



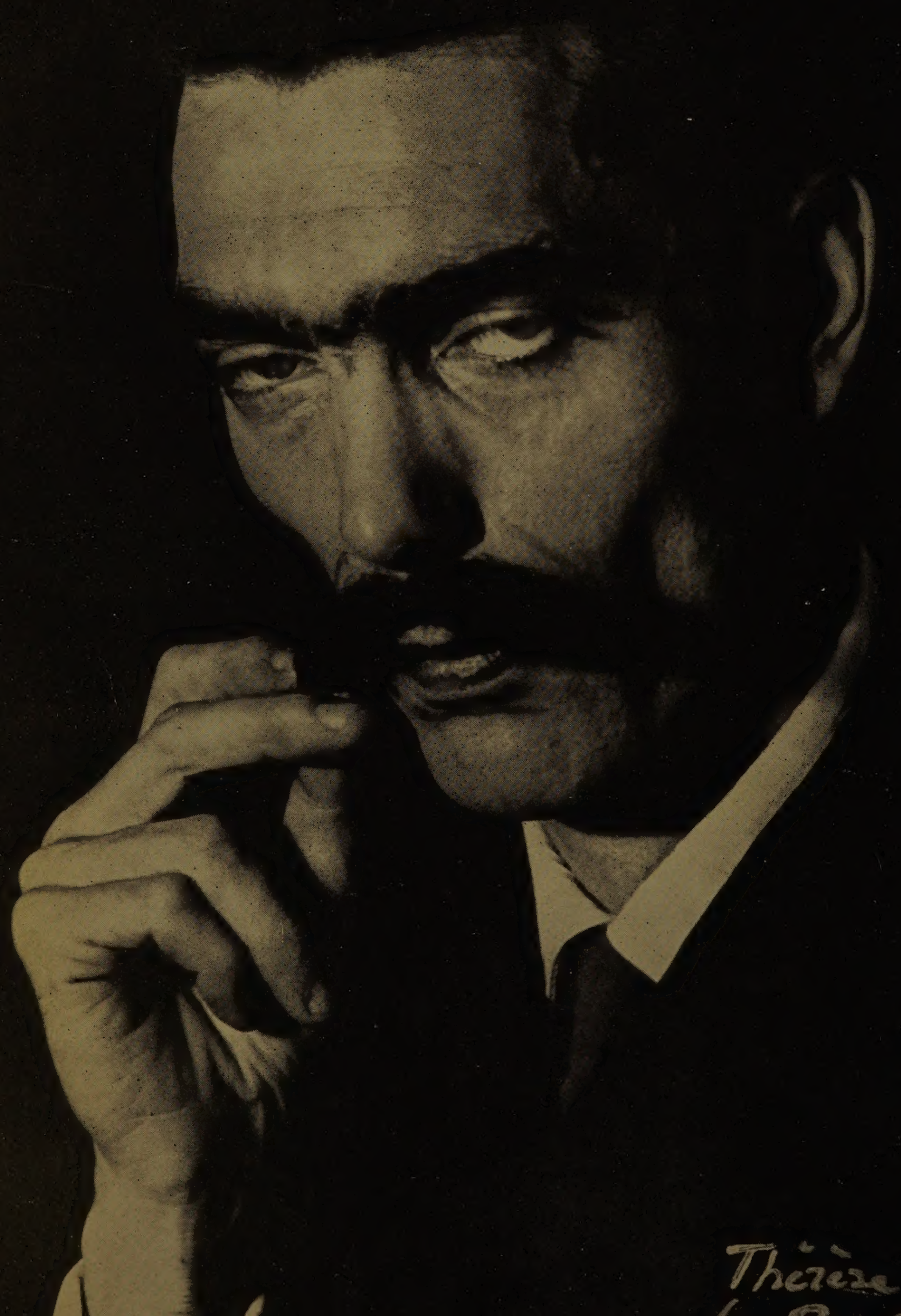
ONCLE VANIA

de A.-P. Tchékhov
Texte français de Georges et Ludmilla Pitoëff

LE DÉJEUNER CHEZ LE MARÉCHAL

de Ivan Tourguéniev
adaptation de Léon Ruth

La quinzaine dramatique
par André Camp


Thérèse
le Prat

QUELQUES SCÈNES DE "ONCLE VANIA"



SONIA (*Paulette Annen*) *à son* ONCLE (*André Cellier*) : « Nous nous reposerons... » (Acte IV)

ASTROV (*Sacha Pitoëff*) *à* SONIA (*Paulette Annen*) : « Il y a longtemps que je n'aime plus personne. » (Acte II)



ONCLE VANIA (*André Cellier*) *à* ASTROV (*Sacha Pitoëff*) : « Si l'on pouvait vivre le reste de sa vie d'une façon nouvelle... ! » (Acte IV)

Photos BERNAND.

Sacha Pitoëff dans le rôle de Astrov : « Je n'attends plus rien, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne... »
(*Portrait de Thérèse Le Prat*)



Photos BERNAND.

ASTROV (*Sacha Pitoëff*) à ELÈNA (*Marie Mergey*) : « Restez, je vous en prie. » (Acte IV)



ONCLE VANIA (*André Cellier*) au PROFESSEUR (*Henry Gicquel*) : « Tu me demandes maintenant pourquoi je n'ai pas volé ?... » (Acte III)

LE PROFESSEUR (*Henry Gicquel*) à VANIA (*André Cellier*) « Que celui qui se souvient du mal passé, qu'on lui crève un œil... ! » (Acte IV)



Studio des Champs-Élysées
(Direction Maurice Jacquemont)

4 actes de A. P. Tchékhov

Texte français de
Georges et Ludmilla Pitoëff

Mise en scène de Sacha Pitoëff
d'après les notes de son père

ONCLE VANIA

Scènes de la vie campagnarde

PERSONNAGES

(Les différents interprètes)

	Création Russe 1899	Création Française 1921	Reprise Française 1959 Studio des Champs-Elysées
Alexandre Vladimirovitch Sérébriakov, *professeur en retraite*	**B. B. Loujski**	**Alfred Penay**	**Henri Giquel**
Elena Andreievna, *sa femme*	**Olga Knipper**	**Paulette Pax**	**Marie Mergey**
Sonia, *sa fille d'un premier lit*	**Maria Lilina** (femme de C. Stanislavski)	**Ludmilla Pitoëff**	**Paulette Annen**
Maria Vassilievna Voïnitskaïa, *mère de la première femme du professeur*	Veuve d'un fonctionnaire important	**Alice Reichen**	**Annie Legrand**
Ivan Petrovitch Voïnitski, *son fils*	**A. L. Vichnievski**	**Jim Gérald**	**André Cellier**
Astrov, *médecin*	**Constantin Stanislavski**	**Georges Pitoëff**	**Sacha Pitoëff**
Ilia Ilitch Téléguine, *propriétaire ruiné*	**Alexandre Artiom**	?...	**Jacques Jeannet**
Marina, *vieille nourrice*	**Maria Samarova**	**Sacha Grinevska**	**Alice Reichen**
Un valet de ferme			**Dominique Ehlinger**

L'action se passe dans la propriété des Sérébriakov

Ecrite en 1896, « Oncle Vania », créée par Constantin Stanilavski le 26 décembre (du calendrier russe) 1899 au Théâtre d'Art de Moscou, puis en français, dans leur texte, par Georges et Ludmilla Pitoëff, à la salle communale de Plaimpalais, à Genève, le 8 janvier 1921 ; a été reprise au Studio des Champs-Elysées le 13 mars 1950, puis au Théâtre de Poche Montparnasse le 14 juin 1951, et enfin au Studio des Champs-Elysées, le 10 mai 1959.

ANTON PAVLOVITCH TCHEKHOV

1860. — 17 janvier : naissance de Anton Pavlovitch Tchékhov à Taganrog, petite ville marchande. Son père, ancien domestique, y était boutiquier et chantre à l'église. Anton était le troisième garçon d'une famille qui, par la suite, vit naître deux garçons et une fille.

1870-1879. — Tchékhov fait ses études au lycée de Taganrog.

1879. — Il part pour Moscou où sa famille est déjà installée depuis trois ans. Il entre à la Faculté de Médecine de l'Université de Moscou. C'est pendant ces années d'études qu'il commence à écrire des petits récits qui, publiés dans les journaux, lui permettent de subvenir aux besoins de sa nombreuse famille.

1880. — Son premier récit est imprimé dans le journal *La Libellule* et signé Antocha Tchékhonté.

1884. — Il reçoit son diplôme de médecin et commence à pratiquer. *Sur la Grand-Route*, étude dramatique en un acte.

1886. — Cette année marque la date où il devient célèbre. Ses récits ont atteint une grande popularité. Le 25 mars, le grand critique Grigorovitch lui écrit une lettre dans laquelle il lui parle de son talent et le met en garde contre les dangers d'un travail hâtif : « ... Respectez un talent que l'on reçoit si rarement en partage. » Il fait la connaissance de Tchaïkowsky, Korolenko et du peintre Lévitan, qui deviennent ses admirateurs et amis.

1887. — Il écrit *La Steppe*, une de ses plus belles nouvelles ; *Les Méfaits du Tabac*, scène monologue en un acte.

1888. — L'Académie des Sciences lui décerne la moitié du Prix Pouchkine. *Ivanov*, son premier drame, est créé au Théâtre Korch de Moscou et connaît un échec retentissant. Il écrit *L'Ours* qui, joué dans ce même théâtre, est un grand succès.

1889. — *Le Tragique malgré lui*, farce en un acte. *Ivanov* est monté à Pétersbourg et accueilli avec ferveur. Son frère Nicolas meurt de tuberculose. Anton lui-même souffre de ce mal depuis quelques années.

1890. — *Une Noce*, scène de mœurs en un acte. Au début de l'été il part pour un long voyage à travers la Russie centrale, la Sibérie et l'Extrême-Orient, jusqu'à l'île Sakhaline, où il reste trois mois à étudier la vie des forçats. Il revient par l'Océan Pacifique et l'Océan Indien. Il écrit *De la Sibérie* et *Sakhaline*. « ... J'ai été en Enfer, Sakhaline, et au Paradis, Ceylan. »

1891. — Malgré sa maladie qui s'aggrave, il part pour l'Italie, puis visite Nice et Paris.

1892. — Il écrit *Salle 6*, la nouvelle qui le consacre définitivement. *L'Anniversaire de la Fondation*, farce en un acte : Il achète une terre à Melikhovo et s'y installe avec toute sa famille. Il y séjournera pendant six ans, travaillant comme médecin, organisant des écoles, améliorant des routes. *Les Moujiks* et *Dans le Ravin* résument ses impressions de Mélikhovo et de son contact avec la vie des paysans.

1896. — 17 novembre : création au Théâtre Alexandrinski de Pétersbourg de *La Mouette*, comédie en quatre actes, Vera Kommissarjevskaïa, comédienne célèbre par la suite, alors à ses débuts, jouait le rôle de Nina. Malgré cela ce fut un échec encore plus grand que celui de *Ivanov*, et la santé de Tchékhov s'en ressentit.

1897. — *Le Chant du Cygne*, étude dramatique en un acte. *Oncle Vania*, scènes de la vie à la campagne, paraît en librairie.

1898. — 17 décembre : création à Moscou de *La Mouette*, au Théâtre d'Art de Moscou, fondé par Constantin Stanislavski et Nemirovitch Dantchenko. Une mouette devient l'emblème de ce théâtre. Après la révolution, le théâtre prendra le nom de Théâtre Gorki, mais il conservera toujours comme emblème la mouette brodée sur son rideau de scène, Cette année, Tchékhov rencontre pour la première fois Olga Knipper, actrice de la troupe Stanislavski et qui deviendra sa femme. Mort de Paul Tchékhov, père du dramaturge. La propriété de Mélikhovo est vendue et l'écrivain part pour la Crimée au climat plus doux. Il s'installe à Yalta. Il achète un terrain, fait construire une maison d'après ses plans, et plante lui-même un jardin. Gorki viendra souvent lui rendre visite, et une belle amitié naîtra entre les deux hommes. A Yalta, il voit aussi Tolstoï, qu'il admirait avec ferveur sans toutefois partager ses doctrines.

1899. — 26 octobre : première de *L'Oncle Vania* au Théâtre d'Art de Moscou.

1901. — 31 janvier : création à Moscou de *Les Trois Sœurs*, toujours au Théâtre d'Art. Tchékhov se repose à Nice, d'où il envoie les corrections de la pièce. 25 mai : mariage de Anton Tchékhov et de Olga Knipper à Moscou. Puis il retourne à Yalta, sa santé étant de plus eu plus précaire.

1904. — 17 janvier : création à Moscou de *La Cerisaie*. Tchékhov assiste à la représentation. Un hommage lui est donné où le public lui montre son affection et son admiration pour son œuvre. C'était le jour même de son anniversaire. Puis il repart pour Yalta. Au début de l'été, il part, sur le conseil des médecins, pour Badenweiler, accompagné de sa femme. Un jour du mois de juillet, il se sent subitement très mal et il meurt dans sa chambre d'hôtel après avoir dit au médecin, en un mauvais allemand : « Ich sterbe » (Je meurs). C'était le soir. Son corps fut ramené à Moscou. Sur sa tombe, une nouvelle mouette gravée dans la pierre prend éternellement son vol.

Gorki, qui avait vu Oncle Vania *à Nijni-Novgorod, écrivait à Tchékhov :*

« ... Ces jours-ci j'ai vu *L'Oncle Vania*, je l'ai vu et j'ai pleuré comme une femmelette, bien que je ne sois pas un homme nerveux... Pour moi, *L'Oncle Vania* est une chose terrible, c'est un art dramatique absolument nouveau, un marteau avec lequel vous frappez sur les têtes vides du public... Dans le dernier acte de *Vania*, lorsque le docteur, après un long silence, parle de la chaleur en Afrique, — je me suis mis à trembler d'admiration devant votre talent, et de peur pour les hommes, pour notre vie blême, misérable... »

(Extrait de « Œuvres de A. Tchékhov », trad. Elsa Triolet. Les Editeurs Français réunis.)

●

Chercher dans la représentation des pièces de Tchékhov une fin de soi, ou le moyen de perpétuer leur contenu me paraît pour le moins inutile.

Pourtant l'année dernière, le Théâtre d'Art de Moscou présentait *Les Trois Sœurs* et *La Cerisaie* (je n'ai pas vu *Oncle Vania*) au public parisien dans une mise en scène d'un réalisme très poussé. Profitant de l'enseignement de Stanilavski, tout en pliant, dans la mesure du possible, la voix de Tchékhov aux idéologies sociales, acteurs et metteurs en scène ne donnaient aux deux ouvrages aucun des prolongements poétiques qu'ils contiennent. Etait-ce la peine, dès lors, de les représenter ? La tendresse retenue, l'humour bienveillant, bien qu'acerbe parfois, l'amour pour les hommes, pour la vie, étaient absents, comme ce recul avec lequel il considérait la vie, et qui donne l'impression que ce n'est pas lui, Tchékhov, qui inventait ses personnages et leurs conflits, mais la vie elle-même, comme s'il avait été chargé par elle d'être son ambassadeur.

J'ai eu la chance de voir souvent mes parents jouer *La Mouette* avant la guerre et je n'oublierai jamais que le rideau baissé, il semblait que « ce n'était pas fini », que la vie derrière continuait ; on restait assis, plein d'émotions, de compassion, de tendresse, pour ces êtres qui avaient vécu devant nous et avec nous, et qui disaient, chacun à leur manière, adieu à la vie. Et nous n'étions pas tout à fait certains que la vie était vraiment dans la salle.

S. P.



ANTON TCHEKHOV A 34 ANS

A PROPOS DE TCHEKHOV

Mettre en scène une pièce d'un auteur classique amène tout naturellement à découvrir la ou les vérités qu'elle contient, puis à choisir, parmi celles-ci, celle qui reste vraie pour notre présent.

Pourquoi donc Tchékhov nous touche-t-il de si près, si profondément ? Les humanistes auront leur réponse, les défenseurs du déterminisme historique, la leur.

Selon André Alter, Tchékhov est un chrétien laïque, un chrétien au sens le plus large. J'ajouterai que l'attrait actuel de Tchékhov réside dans son humour, tendre ou cruel, comme la vie. L'homme aspire à la joie tranquille d'être. (N'avons-nous pas tous connu ces moments de vraie paix, si courts qu'ils aient été ?) Pourquoi notre « bonheur » ne dure-t-il pas, ni en nous, ni chez « les autres » ? Nous vivons comme si notre vie consistait en une recherche, selon les temps et les hommes, plus ou moins inquiète, angoissée, d'une paix, de la paix, dont nous gardons le goût nostalgique depuis notre naissance, et que nous avons peur de ne jamais retrouver aussi entière, aussi intacte, d'un geste à l'autre, d'un âge au suivant, d'une rencontre à celle qui lui succèdera.

Si un homme pouvait vivre strictement par et pour lui-même, il pourrait atteindre la sérénité. Mais, sans amour, un homme n'est pas complet, et on ne peut oublier les autres sans se sentir pauvre, coupable, et solitaire.

Nous sommes avides de vivre, et en même temps esclaves d'anciens mythes, de peurs, de superstitions, où le sens du péché règne en despote.

Il faudra encore de nombreuses générations, l'apport de la science psychologique, la confiance en l'homme, en la vérité, en la beauté, pour que les hommes remplacent les dieux anciens et accèdent au divin, à une divinité nouvelle, universelle et propre à chacun.

Le prophète Ghazali, au VII[e] siècle, découvrait que le monde souffre d'une maladie de l'âme, et que seule la recherche de Dieu, par la réalité et la vérité, pouvait le guérir.

Ce Dieu, depuis que l'homme existe, s'appelle l'amour. Fasse que nous n'y résistions pas trop longtemps, et remercions Tchékhov d'en être un des rares vrais dépositaires.

Sacha PITOEFF

acte 1

Un jardin. Au fond la terrasse de la maison et une partie de la façade. Dans l'allée, sous un vieux peuplier, une table dressée pour le thé. Des chaises et des bancs autour. Sur l'un d'eux, une guitare. Un peu en arrière, une balançoire. C'est l'après-midi, vers les trois heures. Temps couvert. Marina, une petite vieille alourdie par les années, est assise devant le samovar. Elle tricote. Astrov marche de long en large.

MARINA, *versant une tasse de thé.* Bois, petit père.

ASTROV, *prenant le verre sans entrain.* Je n'en ai pas envie.

MARINA. Peut-être prendras-tu de l'eau-de-vie ?

ASTROV. Non. Ce n'est pas tous les jours que j'en bois de l'eau-de-vie. Et puis il fait lourd ! (*Un temps.*) Nounou, combien de temps y a-t-il que nous nous connaissons ?

MARINA, *réfléchissant.* Combien ? Que Dieu me donne de la mémoire. Tu es venu ici... dans ce pays... quand ça ? Véra Pétrovna, la mère de Sonia vivait encore. De son vivant, tu es venu chez nous pendant deux hivers de suite, alors ça doit bien faire onze ans... (*Elle réfléchit un moment.*) Peut-être même plus.

ASTROV. Est-ce que j'ai beaucoup changé depuis ce temps ?

MARINA. Beaucoup. Tu étais jeune alors, beau; à présent tu as vieilli. Et la beauté n'est plus la même. Il faut le dire aussi tu bois de l'eau-de-vie.

ASTROV. Oui. En quelque dix années, je suis devenu un autre homme. Et quelle en est la cause, nourrice ? J'ai trop travaillé. Debout du matin au soir, je ne connais pas de repos, et la nuit sous ma couverture, je tremble à la pensée qu'on va venir me chercher pour me traîner chez un malade. Depuis que nous nous connaissons, je n'ai pas eu un seul jour de repos. Comment n'aurais-je pas vieilli ? Et la vie par elle-même est triste, bête, sale; on s'y enlise. Autour de soi on n'a que des originaux, rien que des originaux; et à vivre deux ou trois ans parmi eux, petit à petit sans s'en apercevoir on devient soi-même un original. Destinée inévitable. (*Lissant sa longue moustache.*) Regarde l'énorme moustache qui m'a poussé ! Ridicule moustache ! Je suis devenu un original, nourrice. Stupide, je ne le suis pas encore devenu, Dieu merci, le cerveau est encore à sa place mais mes sentiments se sont émoussés. Je ne désire plus rien, je n'ai besoin de rien, je n'aime personne. Il n'y a que toi que j'aime peut-être. (*Il embrasse ses cheveux.*) Dans mon enfance, j'avais une nourrice comme toi.

MARINA. Tu voudrais peut-être manger quelque chose ?

ASTROV. Non. Pendant la troisième semaine du grand carême, je suis allé au village de Malitzkoïé au moment de l'épidémie. Le typhus... Des isbas pleines de malades, de la saleté, de la puanteur, de la fumée; des veaux par terre pêle-mêle avec les malades, les cochons, là à côté. J'ai trimé toute la journée sans m'asseoir une seconde, sans manger un morceau, et à peine étais-je rentré chez moi, que sans me laisser une minute de repos, on m'amène l'aiguilleur du chemin de fer; je le mets sur la table pour l'opérer et le voilà qui meurt sous le chloroforme. Et, juste au moment où il ne faudrait pas, je m'émeus et le remords me pince comme si c'était moi qui l'avais tué. Je me suis assis, j'ai fermé les yeux — comme cela —, et je me suis dit : Ceux qui vivront dans cent, dans deux cents ans et pour lesquels nous frayons le chemin aujourd'hui, penseront-ils à nous ? Ils n'y penseront pas, nourrice, n'est-ce pas ?

MARINA. Si les hommes n'y pensent pas, Dieu, lui, y pensera.

ASTROV. Merci, nourrice, voilà une bonne parole.
(*Entre Voïnitzki. Il vient de la maison; il a un air ensommeillé, résultat d'une sieste après le repas. Il s'assied sur un banc et arrange le nœud pimpant de sa cravate.*)

VOINITSKI. Eh oui !... (*Un temps.*) Eh oui !...

ASTROV. Bien dormi ?

VOINITSKI. Oui, très bien... (*Il bâille.*) Depuis que le professeur et sa femme sont ici, la vie est sortie de ses ornières. Je dors à des heures impossibles; à déjeuner, à dîner, je mange toutes sortes de sauces, je bois des vins... tout cela est malsain. Autrefois, je n'avais pas une minute de liberté. Sonia et moi nous avons travaillé..., il fallait voir; à présent, Sonia travaille toute seule et moi, je dors, je mange, je bois... Ce n'est pas bien tout ça.

MARINA. Un beau désordre ! Le professeur se lève à midi, et le samovar bout depuis le matin et ne fait que l'attendre. Avant eux, on déjeunait toujours vers 1 heure comme partout, et maintenant, c'est à 7 heures. La nuit, le professeur lit et écrit, et tout à coup vers 2 heures, une sonnette... Qu'y a-t-il, Seigneur ? Du thé !... Il faut réveiller les gens pour lui, préparer le samovar... Un beau désordre !

ASTROV. Vont-ils rester ici encore longtemps ?

VOINITSKI, *sifflant.* Cent ans ! Le professeur a décidé de s'installer ici.

MARINA. Tenez, en ce moment, le samovar est depuis deux heures sur la table et eux, ils sont allés faire une promenade.

VOINITSKI. Les voilà, les voilà ! Ne te fais pas de mauvais sang !
(*On entend des voix. Sérébriakov, Elèna Andréïevna, Sonia et Téléguine apparaissent au fond du jardin, ils reviennent de promenade.*)

SÉRÉBRIAKOV. Parfait, parfait ! Merveilleux paysages !

TÉLÉGUINE. Remarquables, Votre Excellence !

SONIA. Nous irons demain à la forêt, papa, veux-tu ?

VOINITSKI. Mesdames et Messieurs, venez prendre le thé !

SÉRÉBRIAKOV. Mes amis, ayez l'obligeance de m'envoyer le thé dans mon cabinet de travail. J'ai encore à faire aujourd'hui.

SONIA. Je suis sûre que tu aimeras la forêt.
(*Sérébriakov, sa femme et Sonia se dirigent vers la maison. Téléguine s'approche de la table et s'assied à côté de Marina.*)

VOINITSKI. Il fait chaud, il fait lourd et notre grand savant est en pardessus, a mis ses caoutchoucs, a pris son parapluie et ses gants.

ASTROV. Cela veut dire qu'il se soigne.

VOINITSKI. Comme elle est belle ! Comme elle est belle ! De ma vie je n'ai vu une femme aussi belle !

TÉLÉGUINE. Que je traverse les champs, Marina Timoféïevna, que je me promène dans un jardin ombreux, que je regarde cette table, je ressens un bonheur indicible. Le temps est délicieux, les petits oiseaux chantent, nous vivons tous dans la paix et la concorde; que nous faut-il de plus ? (*Prenant une tasse.*) Je vous remercie sincèrement !

VOINITSKI, *rêveur.* Quels yeux !... Une femme magnifique !

ASTROV. Raconte-nous quelque chose, Ivan Pétrovitch.

VOINITSKI, *sans entrain.* Que veux-tu que je raconte ?

ASTROV. N'y a-t-il rien de nouveau ?

VOINITSKI. Rien. Tout est vieux. Je suis le même qu'autrefois, peut-être plus mauvais parce que je suis devenu paresseux, je ne fais rien, rien que bougonner comme un vieux racorni. Ma vieille corneille de maman radote encore sur l'émancipation de la femme. D'un œil, elle regarde la tombe et de l'autre cherche dans ses livres savants l'aube d'une vie nouvelle.

ASTROV. Et le professeur ?

VOINITSKI. Le professeur comme toujours reste dans son cabinet de travail à écrire du matin jusqu'à la nuit noire :

Ayant tendu l'esprit,
Ayant plissé le front
Nous écrivons, nous écrivons
Des odes, et de la poésie...
Mais nulle part nous n'entendons
Louer notre talent, ou vanter nos écrits.

Pauvre papier ! Il aurait mieux fait d'écrire son autobiographie. Quel sujet merveilleux ! Un professeur en retraite, imagine donc, un vieux recuit, un vieux hareng saur ! La goutte, le rhumatisme, la migraine, le foie gonflé de jalousie et d'envie. Ce hareng saur habite la propriété de sa première femme, il est forcé de l'habiter parce que la vie à la ville est trop chère pour sa bourse. Il se plaint perpétuellement de ses malheurs bien qu'en réalité il ait une chance incroyable. (*S'énervant.*) Réfléchis ! Fils d'un simple diacre, boursier de collège, il arrive à prendre ses grades, obtient une chaire et devient « Excellence », gendre d'un sénateur, etc. Tout cela n'a pas d'importance après tout. Mais pense à ceci : voilà un homme qui pendant vingt-cinq ans parle de l'art et écrit sur l'art en ne comprenant absolument rien à l'art ! Pendant vingt-cinq ans, il remâche les idées des autres sur le réalisme, le naturalisme et tout autres sortes de balivernes. Pendant vingt-cinq ans, il parle et écrit sur ce que les gens intelligents connaissent depuis longtemps, et sur ce qui n'intéresse pas du tout les imbéciles. Par conséquent, pendant vingt-cinq ans, il a transvasé du vide. Et pourtant quelle présomption, quelle prétention ! Il a pris sa retraite et personne au monde ne le connaît. Par conséquent, pendant vingt-cinq ans il a occupé la place d'un autre ! Et cependant regardez-le, il marche comme un demi-dieu !

ASTROV. Tu l'envies, ma parole !

VOINITSKI. Oui, je l'envie ! Et quel succès auprès des femmes ! Pas un Don Juan n'a connu un succès aussi complet. Sa première femme, ma sœur, une créature belle et douce, pure comme ce ciel bleu, noble, généreuse, qui a eu plus d'admirateurs que lui d'élèves ; elle l'a aimé comme seuls des anges peuvent aimer des créatures aussi pures et belles qu'eux-mêmes. Ma mère, sa belle-mère, l'adore jusqu'à présent ; aujourd'hui encore, il lui inspire une sorte de crainte religieuse. Sa seconde femme, belle, intelligente, l'a épousé quand il était déjà vieux, elle lui a donné sa jeunesse, sa beauté, sa liberté, son éclat, et pourquoi, pourquoi ?

ASTROV. Est-elle fidèle au professeur ?

VOINITSKI. Malheureusement oui.

ASTROV. Pourquoi malheureusement ?

VOINITSKI. Parce que cette fidélité est fausse d'un bout à l'autre. C'est de la rhétorique, pas de la logique. Tromper un vieux mari qu'on ne peut souffrir, c'est immoral, mais s'efforcer d'étouffer en soi sa pauvre jeunesse et le sentiment de la vie, ça ce n'est pas immoral !...

TÉLÉGUINE, *d'une voix plaintive.* Vania, je n'aime pas quand tu parles comme ça. Enfin, voyons, celui qui trahit sa femme ou son mari, celui-là est infidèle, celui-là peut aussi bien trahir sa patrie.

VOINITSKI. Ferme ta boîte, gaufrette !

TÉLÉGUINE. Permets. Vania ! Ma femme est partie avec l'homme aimé le lendemain de notre mariage, à cause de mon extérieur peu attrayant. Malgré cela, je n'ai pas manqué à mon devoir. Je l'aime encore aujourd'hui et je lui suis fidèle. Je l'aide comme je peux et j'ai abandonné mes biens pour l'éducation des enfants qu'elle a eus avec l'homme aimé. Le bonheur, je l'ai perdu, mais il me reste la fierté. Et elle ? Sa jeunesse est déjà passée, sa beauté sous l'influence des lois de la nature s'est fanée, l'homme aimé est mort, que lui reste-t-il ?
(Sonia entre, suivie par Elèna Andréïevna. Peu après apparaît Maria Vassilievna, un livre en main. Elle s'assied et lit. On lui apporte du thé qu'elle boit distraitement.)

SONIA, *vivement, à Marina.* Il y a des paysans qui sont venus, va les voir, nourrice, je vais m'occuper du thé.
(*Elle verse le thé. La nourrice sort. Elèna Andréïevna prend sa tasse et s'installe sur la balançoire.*)

ASTROV, *à Elèna Andréïevna.* Je suis venu pour votre mari. Vous m'avez écrit qu'il était très malade : rhumatisme et je ne sais plus quoi encore et je vois qu'il se porte parfaitement bien.

ELÈNA ANDRÉIEVNA. Hier soir, il faisait des caprices, il se plaignait de douleurs dans les jambes et aujourd'hui ça va.

ASTROV. Et moi qui ai fait trente kilomètres à bride abattue au risque de me casser le cou ! Mais ça ne fait rien, ce n'est pas la première fois. Eh bien, je resterai chez vous jusqu'à demain et je dormirai au moins « quantum satis ».

SONIA. Très bien. Il est si rare que vous passiez la nuit chez nous. Je suis sûre que vous n'avez pas encore déjeuné ?

ASTROV. Non, je n'ai pas déjeuné.

SONIA. Eh bien, par la même occasion vous déjeunerez. Maintenant nous nous mettons à table à sept heures. (*Portant sa tasse à ses lèvres.*) Le thé est froid !

TÉLÉGUINE. La température dans le samovar a sensiblement baissé.

ELÈNA ANDRÉIEVNA. Ça ne fait rien, Ivan Ivanovitch, nous le prendrons froid.

TÉLÉGUINE. Pardon ! Non pas Ivan Ivanovitch, mais Ilia Ilitch... Ilia Ilitch Téléguine, ou comme quelques-uns m'appellent à cause de mon visage grêlé : gaufrette. Jadis, j'ai baptisé Sonia, et Son Excellence, votre époux, me connaît très bien. Actuellement, j'habite chez vous dans votre propriété. Si vous avez bien voulu le remarquer, je dîne avec vous tous les jours.

SONIA. Ilia Ilitch est notre appui, notre main droite. (*Tendrement.*) Je vais vous servir encore du thé, parrain.

MARIA VASSILIEVNA. Ah !

SONIA. Qu'avez-vous, grand-mère ?

MARIA VASSILIEVNA. J'ai oublié de dire à Alexandre !... Je perds la mémoire... J'ai reçu aujourd'hui une

lettre de Kharkov, de Pavel Alexéiévitch. Il m'a envoyé sa nouvelle brochure.

ASTROV. Est-elle intéressante ?

MARIA VASSILIEVNA. Oui, intéressante, mais un peu étrange. Il renie ce qu'il défendait il y a sept ans. C'est terrible.

VOINITSKI. Il n'y a là rien de terrible ! Buvez plutôt votre thé, maman !

MARIA VASSILIEVNA. Mais je veux parler.

VOINITSKI. Il y a cinquante ans déjà que nous parlons et que nous parlons et que nous lisons les brochures. Il serait temps d'en finir.

MARIA VASSILIEVNA. Je ne sais pas pourquoi il t'est désagréable de m'entendre parler. Excuse-moi, *Jean* (*), mais tu as tellement changé cette dernière année que je ne te reconnais plus du tout. Tu as été un homme aux convictions bien déterminées, un esprit lumineux...

VOINITSKI. Oh oui, j'ai été un esprit lumineux qui n'éclairait personne. (*Un temps.*) J'ai été un esprit lumineux ! On ne peut être plus cruellement spirituel ! J'ai maintenant quarante-sept ans. Jusqu'à l'année dernière, je me suis efforcé comme vous de me voiler les yeux avec votre scolastique pour ne pas voir la vie réelle, et j'ai cru bien faire. Mais maintenant, si vous saviez ! Je ne dors pas la nuit, de dépit, de rage, d'être resté tout ce temps le bec dans l'eau, tandis que j'aurais pu avoir tout ce que maintenant ma vieillesse me refuse.

SONIA. Oncle Vania, c'est ennuyeux.

MARIA VASSILIEVNA. Tu as l'air d'incriminer, je ne sais pourquoi, tes anciennes convictions. Ce n'est pas leur faute, mais la tienne ! Tu as oublié que les convictions par elles-mêmes ne sont rien, ne sont que lettre morte. Il fallait agir.

VOINITSKI. Agir ? Tout le monde n'est pas capable d'être un « perpetuum mobile » d'écrivailleur comme votre Herr Professor.

MARIA VASSILIEVNA. Que veux-tu dire ?

SONIA, *suppliante.* Grand-mère, oncle Vania, je vous en supplie !

VOINITSKI. Je me tais, je me tais et je m'excuse !
(*Un temps.*)

ELÈNA. Il fait beau temps aujourd'hui. Il fait doux.
(*Une autre pause.*)

VOINITSKI. Par un temps comme celui-là, il ferait bon se pendre.
(*Téléguine accorde la guitare. Marina passe devant la maison, en appelant la volaille.*)

MARINA. Petits... petits... petits...

SONIA. Nourrice, pourquoi les paysans sont-ils venus ?

MARINA. Toujours la même chose, toujours pour le terrain vague. Petits... petits... petits...

SONIA. Laquelle cherches-tu ?

MARINA. La poule bigarrée est partie avec les poussins. Les corbeaux auraient vite fait de les emporter. (*Elle s'en va.*)
(*Un silence. Téléguine joue une polka à la guitare. Tous l'écoutent. Entre un valet de ferme.*)

VALET DE FERME. Monsieur le Docteur est là ? Monsieur le Docteur, on est venu vous chercher.

ASTROV. D'où ça ?

VALET DE FERME. De la fabrique.

ASTROV, *agacé.* Merci ! Eh bien, il faut partir. (*Cherchant du regard sa casquette.*) Quelle barbe ! Que le diable les emporte !...

SONIA. Quel dommage, vraiment ! De la fabrique, revenez dîner chez nous.

ASTROV. Non, ce sera trop tard ! Oui... oui... (*Au valet de ferme.*) Mon ami, apporte-moi un petit verre d'eau-de-vie. Oui... oui... (*Il finit par trouver sa casquette. Le valet s'en va.*) Dans une des pièces d'Ostrovski, il y a personnage à grandes moustaches et à petits talents. Eh bien, c'est moi ! Mesdames et Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer. (*A Elèna Andréïevna.*) Si, par hasard, vous venez me voir un jour avec Sonia, j'en serai très heureux. J'ai une toute petite propriété, trente acres au plus, mais si cela peut vous intéresser j'ai un jardin modèle et une pépinière comme vous n'en trouverez pas à cent lieues à la ronde. Les forêts de l'Etat sont tout à côté de chez moi. Le garde forestier est vieux et toujours malade, alors en réalité, c'est moi qui gère tout le domaine.

ELÈNA. On m'a souvent dit que vous aimiez les forêts. On peut certainement faire beaucoup de bien, mais est-ce que cela ne nuit pas à votre vraie vocation ? Vous êtes médecin, n'est-ce pas ?

ASTROV. Dieu seul sait quelle est notre vraie vocation.

ELÈNA. Et... c'est intéressant ?

ASTROV. Oui, un travail intéressant.

VOINITSKI, *ironique.* Très !

ELÈNA, *au docteur.* Vous êtes encore un homme jeune, vous devez avoir trente-six, trente-sept ans, et je ne pense pas que cela soit aussi intéressant que vous le dites ; toujours la forêt, la forêt. Cela doit être un peu monotone.

SONIA. Non, c'est extrêmement intéressant. Le docteur plante chaque année de nouveaux bois et il a déjà reçu une médaille de bronze et un diplôme. Il voudrait obtenir qu'on n'abatte pas les vieilles plantations. Si vous l'écoutez, vous serez tout à fait de son avis. Il dit que les forêts embellissent la terre, qu'elles apprennent à l'homme à comprendre la beauté, qu'elles lui inspirent une grandeur calme. Les forêts adoucissent les climats. Dans les pays où le climat est doux, on dépense moins de force dans la lutte avec la nature et c'est pourquoi les mœurs y sont plus douces et plus aimables. Les hommes y sont beaux, souples et sensibles. Leur langage est elégant, leurs mouvements sont gracieux. Les sciences et les arts prospèrent chez eux, leur philosophie n'est pas triste. Leur attitude envers les femmes est pleine d'une élégante noblesse...

VOINITSKI, *riant.* Bravo ! bravo ! Tout cela est charmant mais peu convaincant. (*A Astrov.*) Donc permets-moi, mon ami, de chauffer mon poêle avec des bûches comme par le passé et de bâtir mes hangars avec du bois.

ASTROV. Tu peux chauffer ton poêle avec de la tourbe et bâtir tes hangars avec des pierres. D'ailleurs, j'admets que tu abattes les arbres par nécessité, mais pourquoi anéantir les forêts ? Les forêts russes craquent sous la hache, des milliards d'arbres périssent, les demeures des bêtes et des oiseaux se vident, les rivières baissent et se dessèchent, des paysages merveilleux disparaissent à jamais, et tout cela parce que l'homme paresseux n'a pas assez de bon sens pour se baisser et tirer le combustible de la terre. (*A Elèna Andréïevna.*) N'est-ce pas vrai, Madame ? Il faut être un barbare stupide pour brûler dans son poêle toute cette beauté, pour détruire ce que nous ne pouvons pas créer. L'homme est doué de raison et de force créatrice pour multiplier ce qui lui est donné. Or, jusqu'à présent il n'a rien créé, il n'a fait que détruire. Il reste de moins en moins de forêts, les rivières se dessèchent, le gibier disparaît, le climat s'altère et le pays s'appauvrit et enlaidit tous les jours. (*A Voïnitski.*) Tu me regardes avec ironie et tout ce que je dis te semble peu sérieux, et peut-être en effet n'est-ce que l'originalité, mais quand je passe devant des

(*) En français dans le texte.

forêts que j'ai sauvées de l'abattage, quand j'entends bruire de jeunes arbres que j'ai plantés de mes mains, j'ai le sentiment que le climat est un peu en mon pouvoir aussi et que si dans mille ans les hommes sont heureux, ce sera un peu grâce à moi. Quand j'ai planté un jeune bouleau et que je le vois plus tard verdir et se balancer au vent, mon âme se remplit de fierté et je... (*Il aperçoit le valet de ferme qui lui apporte de l'eau-de-vie sur un plateau. Il boit.*) Mais il est temps de partir. Tout cela n'est sans doute que de l'originalité en fin de compte. J'ai l'honneur de vous saluer. (*Il se dirige vers la maison.*)

SONIA, *le prenant par le bras et l'accompagnant.* Quand reviendrez-vous nous voir ?

ASTROV. Je ne sais pas.

SONIA. Dans un mois seulement ?

(*Astrov et Sonia entrent dans la maison. Maria Vassilievna et Téléguine restent à table. Elèna Andréïevna et Voïnistki vont vers la terrasse.*)

ELÈNA, *à Voïnitski.* Et vous, vous vous êtes de nouveau conduit d'une façon impossible. Pourquoi fallait-il fâcher votre mère, parler du « perpetuum mobile » ? Et à déjeuner, vous vous êtes encore disputé avec Alexandre. Comme c'est mesquin !

VOINITSKI. Mais si je le hais ?

ELÈNA. Il n'y a pas de raison de le haïr. Il est comme tout le monde. Pas plus mauvais que vous.

VOINITSKI. Si vous pouviez voir votre visage, vos mouvements... Quelle paresse vous mettez à vivre ! Ah, quelle paresse !

ELÈNA. Oui, paresse et ennui ! Tout le monde en veut à mon mari, tout le monde me regarde avec compassion : la malheureuse, elle a un vieux mari ! Cette compassion, je comprends ce qu'elle signifie ! Comme le disait tout à l'heure le docteur : vous tous, vous détruisez bêtement les forêts et, bientôt, il n'en restera plus sur la terre. De la même façon, vous détruisez l'homme et, bientôt, à cause de vous, il ne restera plus sur terre ni fidélité, ni pureté, ni sacrifice. Pourquoi ne pouvez-vous pas regarder tranquillement une femme qui n'est pas à vous ? Parce que, ce docteur a raison, en vous tous est niché le démon de la destruction. Vous n'avez pitié ni des forêts, ni des oiseaux, ni des femmes, ni les uns des autres.

VOINITSKI. Je n'aime pas cette philosophie.

(*Un temps.*)

ELÈNA. Ce docteur a un visage fatigué, nerveux... un visage intéressant. Il plaît à Sonia, c'est certain, elle est amoureuse de lui et je la comprends. Depuis que je suis ici, il est déjà venu trois fois à la maison, mais je suis timide et je ne lui ai pas parlé une seule fois comme il le fallait, je n'ai pas été accueillante avec lui. Il doit penser que je suis méchante. Si nous sommes de si grands amis, oncle Vania, c'est probablement parce que nous sommes tous les deux des êtres tristes et ennuyeux. Oui, ennuyeux. Ne me regardez pas ainsi, je n'aime pas cela.

VOINITSKI. Puis-je vous regarder autrement si je vous aime ? Vous êtes mon bonheur, ma vie, ma jeunesse ! Je sais que mes chances sont insignifiantes, égales à zéro, mais je ne demande rien, permettez-moi seulement de vous regarder, d'écouter votre voix...

ELÈNA. Doucement, on peut vous entendre.

(*Ils vont vers la maison.*)

VOINITSKI, *suivant Elèna Andréïevna.* Permettez-moi de vous parler de mon amour, ne me repoussez pas et ce sera déjà pour moi un immense bonheur.

ELÈNA. Oh, que c'est pénible !

(*Ils rentrent dans la maison. Téléguine se met à jouer une polka. Maria Vassilievna porte des annotations dans sa brochure.*)

RIDEAU

acte 2

La salle à manger chez les Sérébriakov. La nuit. On entend la claquette du gardien, dans le jardin. Sérébriakov est assis dans un fauteuil, face à la fenêtre ouverte. Elèna Andréïevna est assise à côté de lui. Tous deux sommeillent.

SÉRÉBRIAKOV, *s'éveillant.* Qui est là ? Sonia, est-ce toi ?

ELÈNA. C'est moi.

SÉRÉBRIAKOV. Toi, Léna ! Une douleur insupportable.

ELÈNA. Ta couverture est tombée par terre, Alexandre. (*Elle lui recouvre les jambes.*) Je vais fermer la fenêtre.

SÉRÉBRIAKOV. Non, j'étouffe. Tout à l'heure, j'ai sommeillé et j'ai rêvé que ma jambe gauche était à un autre; je me suis réveillé avec une douleur insupportable. Non, ce n'est pas la goutte, c'est plutôt du rhumatisme. Quelle heure est-il maintenant ?

ELÈNA. Minuit vingt.

(*Un temps.*)

SÉRÉBRIAKOV. Demain matin, tu me chercheras dans la bibliothèque les œuvres de Batiouchkov. Il me semble que nous les avions.

ELÈNA. Plaît-il ?

SÉRÉBRIAKOV. Cherche demain matin Batiouchkov, il me semble que nous l'avions ! Mais pourquoi ai-je tant de peine à respirer ?

ELÈNA. Tu es fatigué. Voilà la deuxième nuit que tu ne dors pas.

SÉRÉBRIAKOV. On dit que la goutte de Tourguéniev a dégénéré en angine de poitrine; j'ai peur d'avoir la même chose... Ah ! la maudite, la répugnante vieillesse, que le diable l'emporte ! En devenant vieux, je me dégoûte moi-même. Et vous tous, vous avez probablement du dégoût à me regarder !

ELÈNA. Tu parles de ta vieillesse comme si nous en étions tous responsables.

SÉRÉBRIAKOV. Tu es la première à éprouver du dégoût. (*Elèna Andréïevna s'éloigne de quelques pas et s'assied à l'écart.*) Et tu as raison, mais oui. Je ne suis pas bête, et je comprends ! Tu es jeune, bien portante, belle, tu veux vivre, et moi je suis un vieillard, presque un cadavre. Est-ce que je ne le comprends pas ? Et, naturellement, c'est trop bête que je vive encore ! Mais attendez, je vous délivrerai bientôt tous de ma présence, je n'en ai pas pour longtemps.

ELÈNA. Je suis à bout de force. Pour l'amour de Dieu, tais-toi.

SÉRÉBRIAKOV. On dirait qu'à cause de moi, tout le monde s'ennuie, est à bout de force, gâche sa jeunesse, et qu'il n'y ait que moi qui jouisse de la vie et qui sois content. Mais oui, c'est cela.

ELÈNA. Tais-toi, tu me tortures !

SÉRÉBRIAKOV. C'est cela, je torture tout le monde, naturellement.

ELÈNA, *à travers les larmes.* C'est insupportable. Dis-moi ce que tu veux que je fasse ?

SÉRÉBRIAKOV. Rien !

ELÈNA. Eh bien alors, tais-toi, je t'en prie.

SÉRÉBRIAKOV. Chose curieuse. Qu'oncle Vania se mette à parler, ou bien cette vieille idiote de Maria Vassilievna, et ça va, tout le monde écoute, mais il suffit que je prononce un mot pour que tout le monde commence à se sentir malheureux. Même ma voix vous dégoûte. Eh bien, admettons-le, je suis dégoûtant, je suis un égoïste, un despote, mais n'ai-je pas un certain droit au moins dans ma vieillesse à être égoïste ? Ne l'ai-je pas mérité ? Est-il possible, je le demande, que je n'aie pas droit à une vieillesse tranquille, à l'attention de ceux qui m'entourent ?

ELÈNA. Personne ne conteste tes droits. (*Le vent fait battre la fenêtre.*) Le vent s'est levé, je vais fermer la fenêtre. (*Elle ferme la fenêtre.*) Il va pleuvoir tout à l'heure. Personne ne conteste tes droits.

(*Un temps. On entend la claquette du veilleur de nuit, qui chantera ensuite une chanson.*)

SÉRÉBRIAKOV. Toute la vie travailler pour la science, être habitué à son cabinet de travail, à un auditoire, à des collègues de mérite, et tout à coup, on ne sait pourquoi, se trouver dans un tombeau, voir tous les jours des gens stupides, écouter des conversations insignifiantes. Je veux vivre, j'aime le succès, j'aime la célébrité, le bruit, et ici, on est comme un déporté. A chaque moment regarder le passé, suivre les succès des autres, avoir peur de la mort ! Je ne le peux pas ! Je n'en ai pas la force. Et avec ça on ne veut pas me pardonner ma vieillesse.

ELÈNA. Attends, aie de la patience, dans cinq ou six ans, je serai vieille moi aussi.

SONIA, *entrant.* Papa, tu as demandé toi-même qu'on envoie chercher le docteur Astrov et quand il est arrivé tu refuses de le recevoir. Ce n'est pas délicat. Tu déranges un homme pour rien...

SÉRÉBRIAKOV. Qu'ai-je besoin de ton docteur Astrov ? Il s'entend en médecine comme moi en astronomie.

SONIA. On ne peut pourtant pas faire venir toute la faculté de médecine à cause de ta goutte.

SÉRÉBRIAKOV. Je ne veux même pas parler avec ce simple d'esprit.

SONIA. Comme tu voudras. (*Elle s'assied.*) Cela m'est égal.

SÉRÉBRIAKOV. Quelle heure est-il maintenant ?

ELÈNA. Bientôt une heure.

SÉRÉBRIAKOV. Donne-moi mes gouttes, elles sont là sur la table .

SONIA. Tout de suite. (*Elle lui tend le flacon.*)

SÉRÉBRIAKOV, *agacé.* Mais pas celles-ci ! On ne peut rien vous demander !

SONIA. Ne fais pas de caprices, je t'en prie ! Il se peut que cela plaise à certaines personnes, mais fais-moi la grâce de me les épargner à moi. Je n'aime pas cela ! Et puis je n'ai pas le temps, je dois me lever demain de bonne heure, nous sommes en pleine fenaison.

VOINITSKI *entre, il est en robe de chambre. Il a une chandelle à la main.* Il se prépare un orage. (*Un éclair illumine la chambre.*) Elèna et Sonia, allez vous coucher, je suis venu vous remplacer.

SÉRÉBRIAKOV, *effrayé.* Non, non, ne me laissez pas seul avec lui ! Non. Il m'assommera avec ses discours !

VOINITSKI. Il faut bien pourtant leur donner un peu de repos. Voilà la seconde nuit qu'elles passent sans dormir.

SÉRÉBRIAKOV. Qu'elles aillent se coucher, mais toi aussi, va-t'en ! Je te remercie. Mais je t'en supplie, au nom de notre ancienne amitié, ne proteste pas. Nous causerons plus tard.

VOINITSKI, *avec un sourire.* Notre ancienne amitié ! Ancienne !

SONIA. Tais-toi, oncle Vania.

SÉRÉBRIAKOV, *à Elèna.* Ma chérie, ne me laisse pas avec lui. Il m'assommera avec ses discours.

VOINITSKI. Ça devient même comique.

(*Marina entre, une chandelle à la main.*)

SONIA. Tu ferais mieux de te coucher, nounou, il est tard.

MARINA. Le samovar est encore sur la table ! Comment veux-tu que je me couche ?

SÉRÉBRIAKOV. Personne ne dort, tout le monde est à bout de force. Moi seul, je nage dans le bonheur.

MARINA, *s'approchant de Sérébriakov, tendrement.* Eh quoi, petit père, tu as mal ? Moi-même j'ai les jambes qui me bourdonnent, qui me bourdonnent... (*Elle lui arrange la couverture.*) C'est un vieux mal que vous avez. La défunte Véra Pétrovna, la maman de Sonia, ne dormait pas des fois des nuits entières, elle se tuait d'inquiétude. Elle vous aimait tant. (*Un temps.*) Les vieux, c'est comme les petits enfants, ils voudraient que quelqu'un les plaigne, mais personne ne les plaint, les vieux. (*Elle baise l'épaule de Sérébriakov.*) Allons, petit père, au lit ! Allons, mon petit poulet, mon rayon de soleil. Je te donnerai à boire du tilleul, je réchaufferai tes petits pieds. Je prierai Dieu pour toi.

SÉRÉBRIAKOV, *ému.* Allons, Marina !

MARINA. Moi aussi, j'ai les jambes qui me bourdonnent, qui me bourdonnent... (*Elle l'aide à marcher, secondée par Sonia.*) La défunte Véra Pétrovna se tourmentait sans cesse, elle pleurait sans cesse... Tu étais alors toute petite, Sonia, tu étais une petite sotte encore. Viens, viens, mon petit père.

(*Sonia, Sérébriakov et Marina sortent.*)

ELÈNA. Oh ! qu'il me torture ! Je me tiens à peine debout !

VOINITSKI. Il vous torture et moi, je me torture moi-même. Voilà la troisième nuit que je ne dors pas !

ELÈNA. Ça ne va pas bien dans cette maison. Votre mère déteste tout, excepté ses brochures et le professeur ; le professeur est irrité, il n'a plus confiance en moi et il a peur de vous. Sonia est fâchée contre son père et contre moi et ne me parle pas depuis deux semaines. Vous haïssez mon mari et ne cachez pas votre mépris pour votre mère. Moi, je suis à bout de nerfs, vingt fois aujourd'hui j'ai été sur le point de pleurer... Ça ne va pas bien dans cette maison.

VOINITSKI. Laissons la philosophie.

ELÈNA. Vous êtes intelligent et cultivé, vous devriez comprendre, il me semble, que ce ne sont pas les brigands et les incendies qui ruinent le monde, mais la haine, l'inimitié, toutes ces mesquineries. Vous feriez mieux de ne pas bougonner et de réconcilier tout le monde.

VOINITSKI. Réconciliez-moi d'abord avec moi-même, ma chérie. (*Il lui baise la main.*)

ELÈNA. Laissez-moi ! (*Retirant sa main.*) Allez-vous-en !

VOINITSKI. La pluie va passer dans un instant et tout sera rafraîchi dans la nature, tout respirera avec bonheur. Seul, moi, l'orage ne m'apportera pas de soulagement. Jour et nuit la pensée que ma vie est perdue sans retour, m'étouffe, comme un cauchemar. Je n'ai pas de passé, je l'ai gâché en futilités, et le présent est d'une absurdité effrayante. Voilà ma vie et mon amour ! Où les mettre, qu'en faire ? Mon amour dépérit inutilement comme un rayon de soleil tombé dans un fossé. Et moi-même, je dépéris.

ELÈNA. Quand vous me parlez de votre amour, je deviens stupide et je ne sais plus que dire. Pardonnez-moi, je ne puis rien vous répondre. (*Elle fait un mouvement pour partir.*) Bonne nuit !

VOINITSKI, *lui barrant le chemin.* Oh ! si vous saviez comme je souffre à la pensée qu'à côté de moi dans cette maison il y a une autre vie qui dépérit, la vôtre ! Qu'attendez-vous ? Quelle philosophie maudite vous retient ? Comprenez donc, comprenez !...

ELÈNA, *le regardant fixement.* Ivan Pétrovitch, vous êtes ivre !

VOINITSKI, Possible, possible...

ELÈNA. Où est le docteur ?

VOINITSKI. Il est là. Il couche dans ma chambre. Possible, possible. Tout est possible.

ELÈNA. Aujourd'hui encore vous avez bu. Pourquoi ça ?

VOINITSKI Comme ça, cela ressemble quand même un peu à la vie. Ne m'en empêchez pas, Elèna.

ELÈNA. Quand vous ne buviez pas, vous ne parliez pas autant. Allez vous coucher. Vous m'ennuyez.

VOINITSKI, *lui baisant la main.* Chère, belle...

ELÈNA, *impatiente.* Laissez-moi ! c'est insupportable à la fin ! (*Elle s'éloigne.*)

VOINITSKI, *seul.* Elle est partie... (*Un temps.*) Il y a dix ans, avant la mort de ma sœur, je la rencontrais parfois chez elle. Elle avait dix-sept ans et moi, trente-sept. Pourquoi ne me suis-je pas épris d'elle en ce temps-là et ne l'ai-je pas demandée en mariage ? C'était tellement facile ! Et elle serait ma femme aujourd'hui... Oui... En ce moment, nous serions éveillés tous les deux, à cause de l'orage : elle aurait eu peur du tonnerre, et moi je la tiendrais dans mes bras et je lui chuchoterais : « Ne crains rien, je suis là. » Quelles pensées merveilleuses !... Comme ce serait bon !... J'en ris de joie... Mais, mon Dieu, mes idées s'embrouillent dans ma tête... Sa rhétorique, sa morale paresseuse, ses idées absurdes et languissantes sur la fin du monde, tout cela m'est profondément odieux. (*Un temps.*) Oh ! comme j'ai été trompé ! J'ai adoré ce professeur, ce goutteux lamentable, j'ai travaillé pour lui, comme un cheval ! Sonia et moi, nous avons exprimé tout le suc de ce domaine ; nous avons fait commerce d'huile, de pois, de fromage blanc, comme des paysans; nous nous sommes privés pour lui envoyer des milliers de roubles que nous amassions sou par sou. J'étais fier de lui et de sa science, je vivais, je respirais par lui ! Tout ce qu'il écrivait et proférait me paraissait génial... Et maintenant, mon Dieu ? Eh bien ! il est à la retraite et on peut faire le bilan de sa vie : pas une ligne de son œuvre ne lui survivra, il est complètement inconnu, il n'est rien ! Une bulle de savon ! Et j'ai été trompé... je le vois, bêtement trompé *...
(*Entre Astrov en veston, sans gilet ni cravate, il est éméché; derrière lui, Téléguine avec sa guitare.*)

ASTROV. Joué !

TÉLÉGUINE. Tout le monde dort.

ASTROV. Joue. (*Téléguine joue quelques accords en sourdine. A Voïnitski.*) Tu es seul ? Il n'y a pas de dames ? (*Mettant les mains sur les hanches et chantant à mi-voix : « Maisonnette, maisonnette, ma petite maison... »*) C'est l'orage qui m'a réveillé. Un vrai déluge. Quelle heure est-il maintenant ?

VOINITSKI. Le diable le sait.

ASTROV. Il m'a semblé entendre la voix d'Elèna Andréïevna.

VOINITSKI. Elle était là tout à l'heure.

ASTROV. Une femme magnifique. (*Examinant les fioles sur la table.*) Tiens, les médicaments du professeur. Quelle collection d'ordonnances ! Il y en a de Kharkov, de Moscou, de Kiev. Il a embêté toutes les villes avec sa goutte. Est-il vraiment malade ou fait-il semblant ?

VOINITSKI. Il est malade !
(*Un temps.*)

ASTROV. Pourquoi es-tu si sombre aujourd'hui ? Par compassion pour le professeur ?

VOINITSKI. Laisse-moi !

ASTROV. Ou bien serais-tu tombé amoureux de madame la professeur ?

VOINITSKI. Elle est mon amie.

ASTROV. Déjà !

VOINITSKI. Que veut dire ce déjà ?

ASTROV. Une femme ne peut être l'amie d'un homme qu'en suivant cet ordre : d'abord camarade, ensuite maîtresse et seulement après amie.

VOINITSKI. Philosophie de goujat.

ASTROV. Comment ? Oui, tu as raison, je deviens cynique. Tu vois, je suis saoul. D'ordinaire, je ne me saoule comme ça qu'une fois par mois. Quand je suis dans cet état, je deviens merveilleusement arrogant et audacieux. Tout alors me paraît facile et tout m'est égal. J'entreprends les opérations les plus dangereuses et je les exécute admirablement ; je fais les projets d'avenir les plus grandioses ; dans ces moments-là, je ne me fais plus l'effet d'un original et j'ai la conviction de rendre à l'humanité des services immenses..., immenses. Et dans ces moments-là j'ai une doctrine philosophique à moi, et vous tous, mes frères, vous me faites l'effet de petits insectes, de microbes. (*A Téléguine.*) Joue, gaufrette !

TÉLÉGUINE. Mon petit ami, je le ferais pour toi de tout mon cœur, mais comprends donc : on dort dans la maison.

ASTROV. Joue. (*Téléguine joue en sourdine.*) Il ferait bon boire. Viens, je crois qu'il nous reste encore un peu de cognac. Et dès qu'il fera jour, nous irons chez moi. Dépêchons-nous ? J'ai un infirmier qui ne peut jamais prononcer « dépêchons-nous », il

---

(*) A la représentation, ce monologue a été supprimé. *N. d. T.*

dit : « Dépeçons-nous ». Un parfait coquin d'ailleurs. Alors, dépeçons-nous ? (*A Sonia qui entre.*) Excusez-moi, je suis sans cravate !

(*Astrov sort rapidement, suivi de Téléguine.*)

SONIA. Oncle Vania, tu as de nouveau bu avec le docteur ! Vous faites une belle paire d'amis. Passe encore pour l'autre, il a toujours été comme ça, mais toi, qu'est-ce qui te prend ? A ton âge, ça ne te convient pas !

VOINITSKI. L'âge n'a rien à faire là-dedans. Quand on n'a pas la vraie vie, on vit de mirages. C'est quand même mieux que rien.

SONIA. Toute notre herbe est fauchée, la pluie tombe tous les jours, tout pourrit, et toi, tu t'occupes de mirages. Tu as complètement délaissé la propriété, je suis seule à travailler, je suis à bout de de force... (*Effrayée.*) Mon oncle, tu as des larmes dans les yeux !

VOINITSKI. Des larmes ? Mais non, il n'y a rien... Des bêtises... Tu viens de me regarder comme le faisait ta pauvre mère. Ma petite... (*Il lui embrasse les mains et le visage.*) Oh ! ma sœur ! ma chère sœur ! Où est-elle maintenant ? Si elle savait ! Oh ! si elle savait !

SONIA. Quoi ? Mon oncle, si elle savait quoi ?

VOINITSKI. Que c'est dur ! Ce n'est pas bien tout ça... Ce n'est rien... Plus tard.... Ce n'est rien ! Je m'en vais... ! (*Il sort.*)

SONIA, *frappant à une porte.* Mikhaïl Lvovitch, vous ne dormez pas ? Rien qu'un instant !

ASTROV, *de derrière la porte.* Tout de suite. (*Il apparaît un moment après, en gilet et en cravate.*) Que désirez-vous ?

SONIA. Buvez si cela ne vous répugne pas, vous, mais je vous en supplie, ne faites pas boire mon oncle ! C'est mauvais pour lui.

ASTROV. Bien, nous ne boirons plus. (*Un temps.*) Je vais rentrer chez moi à l'instant. C'est décidé. Le temps d'atteler et il fera jour.

SONIA. Il pleut. Attendez jusqu'au matin.

ASTROV. L'orage ne fait que passer, nous n'en aurons que le bord. Je rentre. Et je vous en prie, ne me faites plus venir pour votre père. Je lui dis : c'est la goutte, et lui me répond : non, c'est le rhumatisme. Je lui prescris le lit et lui, il reste dans son fauteuil. Aujourd'hui, il n'a pas même voulu me recevoir.

SONIA. C'est un enfant gâté. (*Regardant dans le buffet.*) Voulez-vous manger quelque chose ?

ASTROV. Mais oui, je veux bien.

SONIA. J'aime manger la nuit. Je crois qu'il reste quelque chose dans le buffet. On dit que mon père a eu un grand succès auprès des femmes, et les femmes l'ont gâté. Voilà du fromage, prenez.

(*Ils mangent tous deux, près du buffet.*)

ASTROV. Je n'ai rien mangé aujourd'hui, je n'ai fait que boire. Votre père a un caractère pénible. (*Prenant une bouteille dans le buffet.*) Vous permettez ? (*Il avale un verre.*) Nous sommes seuls et on peut parler franchement. Vous savez, je crois que je ne pourrais pas passer un mois dans votre maison, j'étoufferais dans cette atmosphère... Votre père, plongé dans sa goutte et dans ses livres, oncle Vania avec son spleen, votre grand-mère, enfin votre belle-mère...

SONIA. Quoi, ma belle-mère ?

ASTROV. Tout doit être beau dans l'être humain : le visage et les vêtements, l'âme et les pensées. Elle est belle, sans doute, mais..., elle ne fait que manger, dormir, se promener, nous charmer tous par sa beauté, et c'est tout. Elle n'a aucun devoir, ce sont les autres qui travaillent pour elle ! C'est la vérité, n'est-ce pas ? Or, une vie d'oisiveté ne peut pas être bonne. (*Un temps.*) Je suis peut-être trop sévère. Je ne suis pas satisfait de la vie, tout comme votre oncle Vania et nous devenons tous deux des grincheux.

SONIA. Vous n'êtes pas content de la vie ?

ASTROV. J'aime la vie en général, mais notre vie de province, la vie de tous les jours, je ne peux pas la supporter et je la méprise de tout mon cœur. Quant à ma vie personnelle, il n'y a vraiment rien de beau en elle. Vous savez, quand on marche dans la forêt par une nuit sombre et qu'une petite lumière brille au loin, on ne prend garde ni à la fatigue, ni à l'obscurité, ni aux branches qui vous égratignent et vous frappent le visage. Je travaille — vous le savez — comme personne dans le département, le destin ne m'épargne pas, par moments je souffre d'une façon insupportable, mais je ne vois pas de petite lumière au loin. Je n'attends plus rien, je n'aime pas les hommes... Il y a longtemps que je n'aime plus personne.

SONIA. Personne ?

ASTROV. Personne. Je ressens seulement une certaine tendresse pour votre nourrice, en souvenir du passé. Les paysans se ressemblent tous, ils sont ignorants et sales, et les gens cultivés, il est difficile de s'entendre avec eux. Ils vous fatiguent. Tous ces excellents amis pensent avec petitesse, sentent avec petitesse et ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ils sont tout simplement stupides. Et ceux qui sont un peu plus intelligents et plus larges d'esprit sont des hystériques, rongés par l'analyse d'eux-mêmes et la réflexion. Ils geignent, ils se dépensent en haine et en calomnie maladive ; ils s'approchent de vous obliquement, vous regardent de côté, et décident : « Celui-là, c'est un original », ou bien : « C'est un phraseur. » Et quand ils ne savent pas quelle étiquette coller sur votre front, ils décrètent : « C'est un homme bizarre..., bizarre ! » J'aime la forêt : c'est bizarre ; je ne mange pas de viande : c'est bizarre aussi ! Il n'y a plus de spontanéité, de pureté, de franchise, dans les relations entre les hommes, dans leur amour de la nature... Il n'y en a plus..., plus... (*Il veut boire encore.*)

SONIA, *l'arrêtant.* Non ! Je vous en prie, je vous en supplie, ne buvez plus !

ASTROV. Pourquoi ?

SONIA. Cela vous convient si peu ! Vous êtes si fin, votre voix est si harmonieuse. Mieux encore : plus que personne, de ceux que je connais, vous êtes beau ! Alors pourquoi voulez-vous ressembler aux gens vulgaires qui boivent et qui jouent aux cartes ? Oh ! ne faites pas cela, je vous en supplie ! Vous dites toujours que les hommes ne créent pas, mais détruisent ce qui leur est donné d'en haut. Alors pourquoi, pourquoi vous détruisez-vous vous-même ? Il ne faut pas, il ne faut pas. Je vous en supplie ! Je vous en conjure !

ASTROV, *lui tendant la main.* Je ne boirai plus !

SONIA. Donnez-moi votre parole.

ASTROV. Parole d'honneur !

SONIA, *lui serrant la main.* Je vous remercie.

ASTROV. Basta ! Je suis dégrisé. Voyez, je suis tout à fait dégrisé ! Et je resterai ainsi jusqu'à la fin de mes jours. (*Regardant sa montre.*) Eh bien, continuons. Je disais que mon temps est passé, il est trop tard... J'ai vieilli, j'ai trop travaillé, je suis devenu cynique, mes sentiments se sont usés et il me semble que je ne pourrai plus m'attacher à personne. La seule chose qui puisse encore me transporter, c'est la beauté. Je ne peux pas rester indifférent à la beauté. Il me semble que si votre belle-mère le voulait seulement, elle pourrait me tourner la tête en un jour. Mais ce n'est pas de l'amour, pas de l'attachement. (*Il met la main devant les yeux et frissonne.*)

SONIA. Qu'avez-vous ?

ASTROV. Ce n'est rien. Au grand carême, un de mes malades est mort sous le chloroforme.

SONIA. Il est temps de l'oublier. (*Un temps.*) Dites-moi, si j'avais une amie ou une sœur cadette, et si vous appreniez qu'elle — admettons — qu'elle vous aime, comment l'accueilleriez-vous ?

ASTROV, *haussant les épaules.* — Je ne sais pas. Probablement d'aucune façon. Je lui ferais comprendre que je ne peux pas l'aimer... et puis, j'ai la tête occupée à autre chose. Mais si je veux partir, il est temps. Adieu, chère Sonia, autrement à l'aube nous serions encore à bavarder. (*Lui serrant la main.*) Je passerai par le salon si vous me le permettez, j'ai peur que votre oncle ne me retienne. (*Il sort.*)

SONIA. Il ne m'a rien dit. Je ne sais pas ce qui se passe dans son âme et dans son cœur, mais pourquoi est-ce que je me sens si heureuse ? (*Elle rit de joie.*) Je lui ai dit : vous êtes un être fin, votre voix est si harmonieuse... Etait-ce maladroit ? Sa voix chante, caresse, je la sens encore dans l'air. Et quand je lui ai parlé de la sœur cadette, il n'a pas compris... (*Se tordant les bras.*) Oh ! comme c'est affreux que je ne sois pas jolie ! C'est affreux ! Et je sais que je ne suis pas jolie, je le sais. Dimanche dernier, quand nous sortions de l'église, j'ai entendu qu'on parlait de moi et une femme a dit : « Elle est bonne, généreuse, mais quel dommage qu'elle ne soit pas jolie du tout. » Pas jolie !

(*Entre Elèna Andréïevna.*)

ELÈNA, *ouvrant la fenêtre.* L'orage est passé. Que l'air est bon. (*Un temps.*) Où est le docteur ?

SONIA. Il est parti.

(*Un temps.*)

ELÈNA. Sophie ?

SONIA. Oui ?

ELÈNA. Combien de temps encore allez-vous me bouder ? Nous ne nous sommes fait aucun mal. Pourquoi serions-nous des ennemies ? Allons !...

SONIA. Je voulais moi aussi... (*Elle l'embrasse.*) Assez boudé !

ELÈNA. Voilà qui est bien.

(*Toutes deux sont émues.*)

SONIA. Papa est couché ?

ELÈNA. Non, il est au salon... Nous ne nous parlions pas depuis des semaines et Dieu sait pourquoi ! (*Remarquant le buffet ouvert.*) Qu'est-ce que c'est ?

SONIA. Le docteur a soupé.

ELÈNA. Il y a du vin ?... Faisons la paix : buvons à notre amitié et tutoyons-nous.

SONIA. Buvons !

ELÈNA. Dans le même verre ! (*Elle verse à boire.*) Cela vaut mieux. Alors... toi ?

SONIA. Toi. (*Elles boivent et s'embrassent.*) Il y a longtemps que je voulais faire la paix, mais j'avais honte, je ne sais pourquoi. (*Elle pleure.*)

ELÈNA. Mais pourquoi pleures-tu ?

SONIA. Ce n'est rien, c'est comme cela...

ELÈNA. Assez ! assez ! Tu es bête ! (*Pleurant.*) Tu vois, moi aussi je pleure ! (*Un temps.*) Tu m'en veux parce que tu crois que j'ai épousé ton père par intérêt. Si tu crois aux serments, je te jure que je l'ai épousé par amour. C'est le savant qui m'a séduite, l'homme célèbre. Ce n'était pas un véritable amour, c'était un amour imaginaire, mais il me semblait à moi qu'il était vrai. Je ne suis pas fautive. Et toi, dès notre mariage, tu n'as cessé de me juger de tes yeux intelligents et soupçonneux !

SONIA. Oublions, c'est la paix, c'est la paix. Oublions.

ELÈNA. Je ne veux plus voir cette expression dans tes yeux, cela ne te va pas. Il faut faire confiance à tous les êtres, sinon on ne peut pas vivre.

(*Un temps.*)

SONIA. Dis-moi en toute confiance, comme à une amie... Es-tu heureuse ?

ELÈNA. Non.

SONIA. Je le savais. Encore une question. Dis-moi franchement : voudrais-tu avoir un mari jeune ?

ELÈNA. Quelle petite fille tu es encore. Naturellement, je le voudrais. (*Elle rit.*) Eh bien ! demande-moi encore quelque chose, demande...

SONIA. Le docteur te plaît ?

ELÈNA. Oui, beaucoup.

SONIA, *riant.* J'ai l'air bête, n'est-ce pas ? Tiens, il est parti et moi je continue à entendre sa voix et ses pas et quand je regarde la fenêtre dans la nuit, j'y vois son visage. Que je te raconte !... Mais je ne peux pas parler haut, j'ai honte. Viens dans ma chambre, nous causerons là-bas. Je te parais bête, avoue-le !... Parle-moi de lui...

ELÈNA. Que veux-tu que je te dise ?

SONIA. Il est intelligent... Il sait tout... Il peut tout... Il soigne les malades, il plante des forêts...

ELÈNA. Il ne s'agit pas des forêts et de la médecine ! Comprends, ma chérie, il a du talent. Et sais-tu ce que c'est que le talent ? De l'audace, une intelligence libre, une grande envergure d'esprit. Il plante un petit arbre et il pense déjà à ce que cela donnera dans mille ans, il entrevoit déjà le bonheur humain ! Des gens comme lui sont rares, il faut les aimer. Il boit, il lui arrive d'être un peu grossier, mais quel mal y a-t-il à cela ? Un homme de talent en Russie ne peut pas être un homme sans défaut. Imagine la vie qu'il a. De la boue sur les routes à ne pas en tirer les pieds, le froid, des tourmentes de neige, des distances énormes ; le peuple est grossier, sauvage, partout la misère, les maladies. Dans ces conditions, celui qui travaille et lutte au jour le jour ne peut pas se conserver entier et sobre à l'âge de quarante ans. (*Elle l'embrasse.*) Je te souhaite le bonheur, tu le mérites !... (*Elle se lève.*) Quant à moi, je suis un personnage ennuyeux, épisodique... Comme musicienne, comme maîtresse de maison, dans mon histoire d'amour, partout en un mot, j'ai toujours été un personnage épisodique. A vrai dire, en y réfléchissant bien, Sonia, je suis très, très malheureuse. (*Elle marche de long en large, très émue.*) Il n'y a pas de bonheur pour moi sur cette terre. Il n'y en a pas. Pourquoi ris-tu ?

SONIA *rit et se couvre le visage de ses mains.* Je suis tellement heureuse, tellement heureuse !...

ELÈNA. J'ai envie de jouer du piano, je jouerais bien quelque chose...

SONIA. Joue. (*Elle l'entoure de ses bras.*) Je ne pourrai pas dormir... Joue quelque chose !...

ELÈNA. Oui. Ton père ne dort pas. Quand il est malade la musique l'énerve. Va lui demander. S'il ne s'y oppose pas, je jouerai. Va.

SONIA. J'y vais.

(*Elle sort; on entend dehors la claquette du veilleur de nuit.*)

ELÈNA. Il y a longtemps que je n'ai pas ouvert mon piano. Je vais jouer et pleurer, pleurer comme une imbécile ! (*A la fenêtre.*) C'est toi qui frappes, Efime ?

LA VOIX DU VEILLEUR DE NUIT. Oui.

ELÈNA. Arrête. Monsieur est malade.

LA VOIX. Bien. Je m'en vais. (*Il siffle.*) Hep, Médor. Hep, par ici !

(*Un temps.*)

SONIA, *revenant.* On ne peut pas !

RIDEAU

acte 3

Un salon chez les Sérébriakov. Portes à droite et à gauche. Une troisième, au fond. L'après-midi. Voïnitski et Sonia sont assis. Elèna Andréïevna se promène de long en large, perdue dans ses rêveries.

VOINITSKI. Monsieur le Professeur a bien voulu exprimer le désir de nous voir tous réunis vers une heure dans ce salon. (*Consultant sa montre.*) Il est une heure moins le quart. Il veut faire une révélation à l'univers.

ELÈNA. Il a probablement quelque chose à dire.

VOINITSKI. Il n'a absolument rien à dire. Il écrit des stupidités, grogne et crève de jalousie. C'est tout.

SONIA, *avec reproche.* Mon oncle !

VOINITSKI. Je vous fait mes excuses. (*Indiquant Elèna.*) Regardez-moi ça ! Elle se promène et chancelle de paresse. C'est délicieux.

ELÈNA. Toute la journée vous bourdonnez, vous bourdonnez. Ça ne vous lasse pas vous-même ? (*D'une voix dolente.*) Je meurs d'ennui, je ne sais pas que faire.

SONIA, *haussant les épaules.* Ce n'est pas le travail qui manque. Il suffit de vouloir.

ELÈNA. Par exemple ?

SONIA. Occupe-toi du ménage, instruis les paysans, soigne-les. Il y a tant à faire. Quand papa et toi vous n'étiez pas là, j'allais avec oncle Vania au marché, vendre de la farine.

ELÈNA. Je ne saurais pas le faire et du reste cela ne m'intéresse pas. C'est seulement dans les romans à thèse qu'on instruit et qu'on soigne les paysans, mais moi, comment veux-tu que moi, sans rime ni raison, j'aille tout à coup les instruire, les soigner ?

SONIA. Et moi, je ne comprends même pas qu'on n'aille pas instruire et soigner les paysans. Attends, tu t'habitueras. (*Elle l'embrasse.*) Il ne faut pas t'ennuyer. (*Elle rit.*) Tu t'ennuies, tu ne trouves pas d'occupations, et l'oisiveté et l'ennui sont contagieux. Tu vois : oncle Vania ne fait plus rien et te suit partout comme une ombre. J'ai abandonné toutes mes affaires et je suis venue bavarder avec toi. Je suis devenue paresseuse, voilà !... Autrefois, le docteur venait nous voir très rarement, une fois par mois, il fallait le supplier de venir et maintenant, il vient ici tous les jours. Il a oublié ses forêts et sa médecine. Tu dois être une sorcière.

VOINITSKI. Vous languissez ? (*Vivement.*) Chère, belle, soyez raisonnable. Dans vos veines coule le sang des sirènes. Eh bien, soyez une sirène ! Laissez-vous aller à votre nature au moins une fois dans votre vie ! Dépêchez-vous de tomber amoureuse jusqu'aux yeux d'un dieu marin et allez-y, faites un plongeon la tête la première dans un tourbillon, pour que monsieur le Professeur et nous tous, nous restions là, béats de stupéfaction à ce spectacle !

ELÈNA, *en colère.* Laissez-moi tranquille. Comme c'est cruel. (*Faisant mine de partir.*)

VOINITSKI, *la retenant.* Allons, allons, mon amour, pardonnez-moi ! Je m'excuse. (*Lui baisant la main.*) Faisons la paix !

ELÈNA. Un ange y perdrait patience, avouez-le vous-même.

VOINITSKI. En signe de paix et de réconciliation, je vais vous apporter un bouquet de roses... je l'ai préparé pour vous ce matin... des roses d'automne, de délicates, de mélancoliques roses... (*Il sort.*)

SONIA. Des roses d'automne. De délicates, de mélancoliques roses...
(*Toutes deux regardent par la fenêtre.*)

ELÈNA. Voici déjà septembre. Je me demande comment nous allons passer l'hiver ici. (*Un temps.*) Où est le docteur ?

SONIA. Dans la chambre de mon oncle. Il écrit. Je suis contente qu'oncle Vania soit sorti, je voudrais te parler.

ELÈNA. De quoi ?

SONIA. De quoi ? (*Elle met sa tête sur l'épaule d'Elèna.*)

ELÈNA. Allons... voyons, voyons... (*Lui caressant les cheveux.*)

SONIA. Je ne suis pas jolie.

ELÈNA. Tu as de beaux cheveux.

SONIA. Non, non ! (*Elle se retourne pour se regarder dans un miroir.*) Quand une femme n'est pas jolie, on lui dit : vous avez de beaux yeux, vous avez de beaux cheveux. Il y a six ans que je l'aime, je l'aime plus que ma mère. J'entends sa voix à chaque instant, je sens la pression de sa main, et je regarde la porte, j'attends, il me semble à chaque instant qu'il va entrer. Et, tu vois, je viens toujours te parler de lui. Maintenant, il vient ici tous les jours, mais il ne me regarde pas, il ne me voit pas. C'est une telle souffrance pour moi ! Je n'ai aucun espoir, aucun, aucun. (*Désespérée.*) Oh ! mon Dieu, donne-moi de la force ! J'ai prié toute la nuit. Souvent je m'approche de lui, je lui parle la première, je le regarde dans les yeux. Je n'ai plus de fierté, je n'ai pas la force de me dominer. Hier, je n'ai pas pu me retenir et j'ai avoué à oncle Vania que j'aimais. Tous les domestiques savent que je l'aime. Tout le monde le sait.

ELÈNA. Et lui ?

SONIA. Il ne le sait. Il ne fait pas attention à moi.

ELÈNA, *réfléchissant.* C'est un homme étrange. Ecoute : Je vais lui parler, si tu m'y autorises. Je le ferai avec précaution, indirectement. (*Un temps.*) Sinon, combien de temps resterais-tu encore dans l'incertitude. Tu m'y autorises ? (*Sonia acquiesce.*) Très bien ! Il n'est pas bien difficile de savoir s'il aime ou s'il n'aime pas. Ne te trouble pas, petite, ne t'inquiète, je l'interrogerai délicatement, il ne le remarquera même pas. Il nous faut savoir seulement oui ou non. (*Un temps.*) Si c'est non, il vaut mieux qu'il ne vienne plus ici. N'est-ce pas ? (*Sonia fait oui de la tête.*) Il est moins pénible de ne pas se voir. Pourquoi renvoyer à plus tard ? Interrogeons-le tout de suite. Il voulait me montrer des dessins. Va lui dire que je veux les voir.

SONIA, *très émue.* Tu me diras toute la vérité ?

ELÈNA. Mais oui, naturellement. Je crois que la vérité quelle qu'elle soit est tout de même moins terrible que l'incertitude. Aie confiance en moi, ma chérie.

SONIA. Oui, oui, je lui dirai que tu veux voir ses dessins. (*Elle fait quelques pas et s'arrête à la porte.*) Non, l'incertitude vaut mieux. Ça laisse quand même de l'espoir.

ELÈNA. Que dis-tu ?

SONIA. Rien. (*Elle sort.*)

ELÈNA, *seule*. C'est affreux de savoir le secret de quelqu'un et de ne pas pouvoir l'aider. (*Réfléchissant.*) Il n'est pas amoureux d'elle, c'est clair. Mais pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Elle n'est pas jolie, mais pour un médecin de campagne, à son âge elle serait une femme parfaite. Elle est intelligente, bonne, pure... Mais ce n'est pas tout, ce n'est pas tout. (*Un temps.*) Je comprends cette pauvre petite fille. Dans cet ennui mortel où, au lieu d'hommes, on ne voit passer autour de soi que des ombres grises, où l'on n'entend que des trivialités où l'on ne fait que manger, dormir et boire, voilà qu'il apparaît soudain, lui qui ne ressemble à personne, qui est beau, intéressant, séduisant, comme on en voit dans l'obscurité de la nuit monter le premier quartier de la lune... Se laisser prendre par le charme d'un homme pareil, s'oublier ! Il me semble que je suis un peu troublée moi-même. Oui, sans lui, je m'ennuie et quand je pense à lui, je souris. Oncle Vania dit que dans mes veines coule le sang des sirènes. « Laissez-vous aller à votre nature au moins une seule fois dans votre vie ! » C'est ce qu'il faudrait peut-être faire. Ah ! m'envoler d'ici comme un oiseau libre, loin de vous tous, loin de vos physionomies somnolentes, de vos conversations, oublier que vous existez ! Mais j'ai peur, je suis timide, ma conscience me torturerait. Il vient ici tous les jours et je devine pourquoi et déjà je me sens coupable, je suis prête à tomber à genoux devant Sonia, à pleurer, à lui demander pardon. (*Astrov entre. Il porte une carte géographique.*)

ASTROV. Bonjour. (*Lui serrant la main.*) Vous vouliez voir mes dessins ?

ELÈNA. Vous m'avez promis hier de me les montrer. Avez-vous un moment ?

ASTROV. Certainement. (*Il étale la carte sur la table et l'y fixe.*) Où êtes-vous née ?

ELÈNA. A Pétersbourg.

ASTROV. Et quelles sont vos études ?

ELÈNA. Le Conservatoire.

ASTROV. Alors, cela ne vous intéressera probablement pas.

ELÈNA. Pourquoi ? Je ne connais pas la campagne, c'est vrai, mais j'ai beaucoup lu.

ASTROV. Il y a ici dans la maison une table qui m'appartient. Elle est dans la chambre d'Ivan Pétrovitch. Quand je suis très fatigué, fatigué jusqu'à l'abrutissement, je quitte tout et je me réfugie ici et je m'amuse une heure ou deux avec ce passe-temps. Oncle Vania et Sonia font grincer leurs plumes et moi je me tiens à ma table à côté d'eux et je peinturlure. J'ai chaud, je suis bien; le grillon chante. Mais c'est un plaisir que je ne m'accorde pas souvent, une fois par mois. (*Montrant ses plans.*) Maintenant, regardez ceci. C'est le plan de notre région telle qu'elle était il y a cinquante ans. Le vert clair et le vert foncé indiquent les forêts. Celles-ci recouvrent la moitié de la surface. Là où sur le vert vous voyez un réseau rouge, il y avait des chevreuils et des élans. J'indique ici la flore et la faune. Sur ce lac vivaient des cygnes, des oies, des canards sauvages et comme disaient nos vieux : il y avait force oiseaux de toutes sortes, à ne plus les voir tant il y en avait, ça faisait des nuages en volant. En dehors des villages vous voyez, disséminés par-ci par-là, des habitations isolées, des fermes, des ermitages, des moulins à eau ! Il y avait du bétail en abondance, on le voit à la couleur bleue. Par exemple, dans cette commune, le bleu est très intense. On trouvait ici des troupeaux entiers de chevaux, chaque ménage possédait jusqu'à trois bêtes. (*Un temps.*) Voyons maintenant plus bas. Il y a vingt-cinq ans. Il ne reste plus qu'un tiers de la surface occupé par la forêt. Les chevreuils ont disparu, mais il reste encore des élans. Les verts et les bleus sont moins vifs, etc. Passons au tableau trois de la région à l'heure actuelle. La couleur verte subsiste, mais pas d'une façon continue et seulement par places. Les cygnes, les élans, les coqs de bruyère ont disparu. Il ne reste plus de trace des établissements d'autrefois, des fermes, des moulins... En somme... le tableau d'une décadence progressive et inévitable, à laquelle il ne manque plus apparemment que quelque dix ou quinze ans pour devenir complète. Vous me direz que c'est l'influence de la civilisation, que la vie ancienne a dû tout naturellement céder la place à la nouvelle... Oui, je le comprendrais si à la place de ces forêts détruites, passaient des routes, des chemins de fer, s'il y avait là des usines, des fabriques, des écoles, si le peuple était devenu plus sain, plus riche, plus intelligent — mais il n'y a rien de tout cela. Dans la région se retrouvent les mêmes marais, les mêmes moustiques, la même absence de routes, la pauvreté, le typhus, la diphtérie, les incendies. La décadence à laquelle nous avons affaire est due à la lutte implacable pour l'existence. Cette déchéance provient du croupissement, de l'ignorance, d'une absence totale de conscience. Quand un homme, transi de froid, affamé, malade, pour conserver ce qui lui reste de vie, pour sauver ses enfants, instinctivement, inconsciemment, se jette sur tout ce qui peut apaiser sa faim ou le réchauffer, il détruit tout sans penser au lendemain. Presque tout est déjà détruit mais rien n'a été créé en échange. (*Froidement.*) Je vois à votre expression que cela ne vous intéresse pas du tout.

ELÈNA. Je comprends si peu tout cela.

ASTROV. Il n'y a rien à comprendre. Tout simplement, ça ne vous intéresse pas.

ELÈNA. A parler franchement, mes pensées sont occupées à autre chose. Excusez-moi; je dois vous faire subir un petit interrogatoire — et je suis gênée. Je ne sais comment commencer.

ASTROV. Un interrogatoire ?

ELÈNA. Oui, un interrogatoire. Mais assez innocent. Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Il s'agit d'une jeune personne. Nous allons parler comme de bons amis, comme des camarades, sans équivoque, et puis nous oublierons de quoi il a été question, n'est-ce pas ?

ASTROV. Oui.

ELÈNA. Il s'agit de ma belle-fille Sonia. Elle vous plaît ?

ASTROV. Oui, je l'estime beaucoup.

ELÈNA. Est-ce qu'elle vous plaît comme femme ?

ASTROV, *après un temps de réflexion*. Non.

ELÈNA. Encore deux ou trois mots et ce sera fini. Vous n'avez rien remarqué ?

ASTROV. Rien.

ELÈNA, *lui prenant la main*. Vous ne l'aimez pas, je le vois à vos yeux. Elle souffre. Comprenez-le et cessez de venir ici.

ASTROV, *se levant*. Mon temps est passé — et puis je n'ai pas le temps. (*Haussant les épaules.*) Quand voulez-vous que j'aie le temps ? (*Il est mal à l'aise.*)

ELÈNA. Ah ! quel entretien pénible ! Mon cœur bat comme si j'avais transporté vingt mille kilos ! Dieu merci, c'est fini. Oublions, comme si nous n'avions rien dit et partez. Vous êtes intelligent, vous comprendrez. (*Un temps.*) Je suis même devenue toute rouge.

ASTROV. Si vous me l'aviez dit il y a deux ou trois mois, j'aurais peut-être réfléchi, mais maintenant... Mais si elle souffre, alors évidemment... Il y a une chose seulement que je ne comprends pas. Pourquoi vous a-t-il fallu cet interrogatoire ? (*La regardant dans les yeux.*) Vous êtes rusée !

ELÈNA. Que voulez-vous dire ?

Astrov, *riant.* Vous êtes rusée. Admettons que Sonia souffre, je le crois volontiers, mais pourquoi votre interrogatoire ? (*Vivement, l'empêchant de parler.*) Permettez, ne faites pas l'étonnée. Vous savez parfaitement bien pourquoi je suis ici tous les jours. Pourquoi et pour qui je viens, vous le savez parfaitement bien. Gentil rapace, ne me regardez pas ainsi, je suis un vieux moineau malin...

Elèna, *sans comprendre.* Rapace ? Je ne comprends rien.

Astrov. Jolie martre au doux pelage... Vous voulez une proie ! Voilà un mois déjà que je ne fais plus rien, j'ai tout lâché, je vous cherche comme un affamé, et cela vous plaît terriblement, terriblement. Eh bien, voilà, je suis vaincu, vous le saviez sans votre interrogatoire. (*Il croise les bras et penche la tête.*) Je me soumets. Tenez, dévorez-moi.

Elèna. Vous êtes fou ?

Astrov, *riant entre les dents.* Vous faites la timide...

Elèna. Je suis meilleure et plus pure que vous ne croyez..., je vous jure !... (*Faisant un mouvement pour partir.*)

Astrov, *lui barrant le chemin.* Je partirai aujourd'hui, je ne reviendrai plus ici, mais (*Il lui prend la main et regarde autour de lui.*) où nous verrons-nous ? dites vite ? Où ? On peut entrer d'un moment à l'autre... (*Passionément.*) Oh ! la merveilleuse, la splendide !... Un baiser. Laissez-moi baiser seulement vos cheveux parfumés.

Elèna. Je vous jure...

Astrov. Pourquoi jurer ? Il ne faut pas jurer. Il ne faut pas de paroles inutiles... Oh ! qu'elle est belle... quelles mains !... (*Il lui baise les mains.*)

Elèna. C'est assez à la fin. (*Retirant ses mains.*) Allez-vous-en ! Vous vous oubliez.

Astrov. Dites-moi, allons, dites-moi où nous nous verrons demain. (*La prenant par la taille.*) Tu vois, c'était inévitable ! Nous devons nous voir.

(*Il l'embrasse. Voïnitski entre au même instant, un bouquet de roses à la main, il s'arrête à la porte.*)

Elèna, *sans remarquer Voïnitski.* Ayez pitié, laissez-moi ! (*Elle appuie sa tête sur la poitrine d'Astrov.*) Non ! (*Elle veut se dégager.*)

Astrov, *la retenant.* Viens demain à la maison forestière... vers les deux heures. Oui, oui, tu viendras ?

Elèna, *apercevant Voïnitski.* Laissez-moi ! (*Confuse, elle va vers la fenêtre.*) C'est affreux.

Voinitski *dépose son bouquet sur une chaise et, ému, s'éponge le front.* Ce n'est rien. Non, ce n'est rien !

Astrov, *boudeur.* Aujourd'hui, mon très cher Ivan Pétrovitch, le temps n'est pas mauvais. Ce matin il faisait gris, comme si ça se mettait à la pluie et maintenant voilà le soleil. A dire vrai, nous avons un très bel automne et la récolte n'est pas mauvaise. (*Roulant ses cartes.*) Seulement, voilà : les journées sont devenues plus courtes... (*Il sort.*)

Elèna, *s'approchant rapidement de Voïnitski.* Vous ferez tout votre possible, vous emploierez toute votre influence pour que mon mari et moi nous partions d'ici aujourd'hui même !

Voinitski. Comment ? Oui... Bien... J'ai tout vu, Elèna, tout !

Elèna. Vous entendez ? Je dois partir d'ici aujourd'hui même !

(*Entrent Téléguine, Sérébriakov, Sonia et Marina.*)

Téléguine. Moi non plus, Votre Excellence, je ne suis pas tout à fait bien portant. Cela fait deux jours déjà que je suis malade. C'est la tête qui ne...

Sérébriakov. Mais où sont les autres ? Je n'aime pas cette maison. C'est un labyrinthe, vingt-six pièces immenses. Tout le monde se disperse et on ne peut jamais trouver personne. (*Il sonne.*) Priez maman et Elèna de venir !

Elèna. Je suis là.

Sérébriakov. Mes amis, je vous prie de vous asseoir.

Sonia, *s'approchant d'Elèna, impatiente.* Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elèna. Plus tard.

Sonia. Tu trembles, tu es émue ? Je comprends, il a dit qu'il ne reviendra plus ici... Oui ? (*Un temps.*) Dis, oui ?

(*Elèna fait oui de la tête.*)

Sérébriakov, *à Téléguine.* Pour ce qui est de la mauvaise santé, on peut encore après tout se réconcilier avec elle, mais ce que je ne peux pas digérer c'est le train de la vie campagnarde. J'ai le sentiment d'être tombé de la terre sur je ne sais quelle planète inconnue. Asseyez-vous, Mesdames-Messieurs, je vous en prie. Sonia ! (*Sonia ne l'entend pas. Elle est debout, affligée.*) Sonia ! Elle n'entend pas. Toi aussi, nourrice, assieds-toi. (*Marina s'assied et tricote.*) Je vous en prie. Suspendez vos oreilles, si je puis dire, au clou de l'attention. (*Il rit.*)

Voinitski, *troublé.* On n'a peut-être pas besoin de moi ? Je peux m'en aller ?

Sérébriakov. C'est toi dont on a le plus besoin ici.

Voinitski, *agressif.* Que me voulez-vous ?

Sérébriakov. Vous ? Pourquoi te fâches-tu ? (*Un temps.*) Si je t'ai offensé en quoi que ce soit, je te prie de me pardonner.

Voinitski. Quitte ce ton. Venons-en à l'affaire. Qu'est-ce que tu veux ?

(*Entre Maria Vassilievna.*)

Sérébriakov. Ah ! voici maman. Je commence, Messieurs Mesdames (*Un temps.*) « Je vous ai invités, Messieurs, à vous réunir, pour vous communiquer qu'il nous arrive un Revizor. » Mais laissons les plaisanteries, l'affaire est grave. Je vous ai réunis pour vous demander aide et conseil, et connaissant votre amabilité habituelle, j'espère les obtenir de vous. Je suis un savant, un homme de bibliothèque et j'ai toujours été étranger à la vie pratique. Je ne puis me passer de l'avis des gens compétents, aussi je te prie toi, oncle Vania, vous Ilia Ilitch, vous maman... Le proverbe a bien raison : *Manet omnes una nox*, c'est-à-dire : Nul n'échappe à son destin. Je suis malade, c'est pourquoi je trouve opportun de mettre en règle pour autant que cela me concerne la fortune de la famille. Ma vie se termine, je ne pense pas à moi, mais j'ai une jeune femme, une fille. (*Un temps.*) Continuer à habiter la campagne, cela m'est impossible. Nous ne sommes pas faits pour la campagne. Mais vivre en ville avec l'argent que nous retirons de cette propriété, c'est également impossible. Si on vendait, admettons, la forêt, ce serait une mesure extraordinaire à laquelle on ne pourrait avoir recours tous les ans. Il faut donc chercher des mesures qui puissent nous garantir un chiffre de revenus plus ou moins réguliers. J'ai trouvé une mesure de ce genre et j'ai l'honneur de la soumettre à votre délibération. Je vais vous l'exposer dans ses grandes lignes, en laissant les détails de côté : Notre propriété ne nous rapporte pas plus de deux pour cent dans la moyenne. Je propose de la vendre. Si nous transformons l'argent de la vente en titres, nous toucherons de quatre ou cinq pour cent et je pense qu'il y aura même un petit excédent de quelques milliers de roubles qui nous permettra d'acheter une petite villa en Finlande.

Voinitski. Attends... Il me semble que j'ai mal entendu ; répète ce que tu as dit.

(*) Célèbre phrase du *Revizor* de Gogol (*N. d. T.*)

SÉRÉBRIAKOV. Transformer l'argent en titres et avec l'excédent acheter une villa en Finlande.

VOINITSKI. Non, pas la Finlande. Tu as dit quelque chose d'autre encore.

SÉRÉBRIAKOV. Je propose de vendre la propriété.

VOINITSKI. C'est cela. Tu vends la propriété, c'est une très bonne, une très riche idée ! Et où veux-tu que nous allions avec ma vieille mère et Sonia ?

SÉRÉBRIAKOV. Nous discuterons de tout cela au moment opportun. On ne peut pas d'un seul coup...

VOINITSKI. Attends. Il est clair que jusqu'à présent je n'ai pas eu une goutte de bon sens ; jusqu'à présent, j'ai eu la bêtise de penser que cette propriété appartenait à Sonia. Feu mon père avait acheté cette propriété pour la donner en dot à ma sœur. Jusqu'à présent, j'ai été naïf : je comprenais les lois autrement qu'à la turque et je croyais que cette propriété était passée de ma sœur à Sonia.

SÉRÉBRIAKOV. Mais oui, la propriété appartient à Sonia, qui dit le contraire ?

VOINITSKI. C'est incroyable, c'est incroyable. Ou bien je deviens fou, ou bien... ou bien...

MARIA. Jean, tu ne dois pas contredire Alexandre. Crois-moi, il sait mieux que nous ce qui est bien et ce qui est mal.

VOINITSKI. Non ! donnez-moi de l'eau. (*Il boit un verre d'eau.*) Dites ce que vous voudrez, ce que vous voudrez !

SÉRÉBRIAKOV. Je ne comprends pas pourquoi tu t'échauffes. Je ne dis pas que mon projet soit idéal. Si tout le monde le trouve mauvais, je n'insisterai pas.

TÉLÉGUINE. Moi, Votre Excellence, je nourris pour la science non seulement de l'admiration, mais même des sentiments de parenté. Le frère de la femme de mon frère Grigori, Constantin Trofimovitch Lakédémonov, vous le connaissez peut-être, a été magistrat...

VOINITSKI. Attends, gaufrette, nous parlons d'affaires. Attends... après. (*A Sérébriakov.*) Justement, demande-lui. Cette propriété a été achetée à son oncle!

SÉRÉBRIAKOV. Mais pourquoi demander, à quoi bon ?

VOINITSKI. Cette propriété a été achetée dans ce temps-là pour quatre-vingt-quinze mille roubles. Père n'en a payé que soixante-dix mille et il est resté vingt-cinq mille roubles de dettes. Maintenant, écoutez. Cette propriété n'aurait pas été achetée si je n'avais pas renoncé à mon héritage en faveur de ma sœur que j'aimais tendrement. Ce n'est pas tout, j'ai travaillé comme un bœuf pendant dix ans et j'ai payé toute la dette...

SÉRÉBRIAKOV. Je regrette d'avoir commencé cette conversation.

VOINITSKI. La propriété est aujourd'hui franche de toute hypothèque et en bon état, uniquement grâce à mes efforts à moi. Et maintenant je suis vieux on veut me jeter dehors !

SÉRÉBRIAKOV. Je ne comprends pas où tu veux en venir.

VOINITSKI. Pendant vingt-cinq ans j'ai géré cette propriété, j'ai travaillé, je t'envoyais l'argent comme un employé consciencieux et pendant tout ce temps, tu ne m'as pas remercié une seule fois ! Depuis ma jeunesse jusqu'à aujourd'hui, je n'ai reçu de toi comme gages que cinq cents roubles par an. Aumône de mendiant, et tu n'as jamais eu l'idée de m'augmenter, ne fût-ce que d'un rouble !

SÉRÉBRIAKOV. Ivan Pétrovitch, comment pouvais-je le savoir ? Je ne suis pas un homme pratique et je ne comprends rien à tout cela. Tu pouvais t'augmenter toi-même comme tu voulais.

VOINITSKI. Tu me demandes maintenant pourquoi je n'ai pas volé ? Qu'attendez-vous tous pour me mépriser parce que je n'ai pas volé ? Cela aurait été juste, et à présent, je ne serais pas un mendiant.

MARIA VASSILIEVNA, *sévère.* Jean !

TÉLÉGUINE, *la voix tremblante.* Vania, mon petit ami, il ne faut pas, il ne faut pas. Je tremble, pourquoi gâter de bonnes relations ? (*Il lui embrasse l'épaule.*) Il ne faut pas !

VOINITSKI. Pendant vingt-cinq ans, j'ai vécu enfermé avec ma mère comme une taupe entre ces quatre murs. Toutes nos pensées, tous nos sentiments étaient pour toi seul. Pendant la journée, nous parlions de toi, de tes travaux, nous étions fiers de toi, nous prononcions ton nom avec vénération ; nos nuits, nous les avons perdues à lire des livres et des revues que maintenant je méprise profondément !

TÉLÉGUINE. Il ne faut pas, Vania, il ne faut pas. Je ne peux pas...

SÉRÉBRIAKOV, *en colère.* Je ne comprends pas ce que tu veux !

VOINITSKI. Tu as été pour nous un être d'un ordre supérieur et tes articles nous les savions par cœur. Mais maintenant mes yeux se sont ouverts. Je vois tout. Tu écris sur l'art, mais tu ne comprends rien à l'art. Tous tes ouvrages que j'aimais ne valent pas un sou. Tu nous a leurrés !

SÉRÉBRIAKOV. Faites-le taire ou je m'en vais !

ELÈNA. Ivan Pétrovitch, taisez-vous, je l'exige, vous entendez !

VOINITSKI. Non, je ne me tairai pas ! (*Empêchant Sérébriakov de passer.*) Attends ! Je n'ai pas fini ! Tu as perdu ma vie. Je n'ai pas vécu, je n'ai pas vécu ! A cause de toi j'ai dépensé, j'ai gâché les meilleures années de ma vie. Tu es mon plus grand ennemi !

TÉLÉGUINE. Je ne peux pas, je ne peux pas... Je m'en vais ! (*Il sort, très ému.*)

SÉRÉBRIAKOV. Que me veux-tu ? Et de quel droit me parles-tu sur ce ton ? Nullité ! Si la propriété est à toi, prends-la, je n'en ai pas besoin !

ELÈNA. Je quitte cet enfer à l'instant même. (*Elle crie.*) Je ne peux plus supporter cela.

VOINITSKI. Ma vie est perdue ! J'ai du talent, je suis intelligent, audacieux... Si j'avais vécu comme j'aurais dû, j'aurais pu être un Schopenhauer, un Dostoïevskï !... Je perds la tête, je dis des insanités. Mère, je suis au désespoir ! Mère !

MARIA VASSILIEVNA, *sévère.* Obéis à Alexandre !

SONIA, *tombant à genoux.* Nounou, nounou !

VOINITSKI. Mère ! Que dois-je faire ? Non, ne me dites rien. Je sais moi-même ce que je dois faire. (*A Sérébriakov.*) Tu te souviendras de moi.

(*Il sort par la porte du milieu, suivi par sa mère.*)

SÉRÉBRIAKOV. Mes amis, qu'est-ce que ça veut dire à la fin ? Débarrassez-moi de ce fou ! Je ne peux pas vivre sous le même toit que lui ! Il habite ici, presque à côté de moi. Qu'il aille vivre au village, ou dans les dépendances, ou bien c'est moi qui m'en irai, mais je ne peux pas rester dans la même maison que lui.

ELÈNA, *à son mari.* Nous partirons d'ici aujourd'hui même ! Il faut donner des ordres immédiatement !

SÉRÉBRIAKOV. Un misérable !

SONIA, *toujours à genoux, les larme l'empêchent presque de parler.* Il faut être miséricordieux, papa ! Oncle Vania et moi, nous sommes si malheureux. (*Retenant son désespoir.*) Il faut être miséricordieux. Rappelle-toi, quand tu étais plus jeune, oncle Vania et grand-mère passaient les nuits à

traduire pour toi des livres, à copier des manuscrits, toutes les nuits, toutes les nuits ! Oncle Vania et moi nous avons travaillé sans répit, nous avions peur de dépenser un sou pour nous-mêmes, nous t'envoyions tout. Nous n'avons pas mangé notre pain sans le gagner. Je ne dis pas ce qu'il faudrait dire, je ne dis pas ce qu'il faudrait dire. Mais tu dois nous comprendre, papa. Il faut être miséricordieux !

ELÈNA, *émue*. Alexandre, pour l'amour de Dieu explique-toi avec lui. Je t'en supplie !

SÉRÉBRIAKOV. C'est bien, je lui parlerai. Je ne l'accuse de rien, je ne me fâche pas, mais avouez que sa conduite est au moins étrange. Tenez. Je vais chez lui. (*Il sort par la porte du milieu.*)

ELÈNA. Parle-lui doucement. Calme-le. (*Elle le suit.*)

SONIA. Nounou ! Nounou !

MARINA, *lui caressant les cheveux*. Ce n'est rien, ma petite ! Les dindons crient, puis se taisent; les dindons crient, puis se taisent.

SONIA. Nounou !

MARINA. Tu trembles comme si tu avais froid. Allons, allons, petite orpheline. Dieu est miséricordieux. Un peu de tilleul ou de tisane de framboise, et tout passera. Ne te chagrine pas, petite orpheline. (*Regardant avec colère vers la porte du milieu.*) Quel tintamarre ils font ! Oh ! ces dindons... quelle honte !...

(*On entend un coup de revolver derrière la scène. Un cri d'Elèna Andréïevna. Sonia tremble.*)

MARINA. Oh ! que la foudre... !

(*Sérébriakov se précipite sur scène, effrayé.*)

SÉRÉBRIAKOV. Retenez-le ! retenez-le ! Il est fou !

(*Sur le seuil, Elèna essaye de retenir Voïnitski.*)

ELÈNA, *cherchant à lui arracher son revolver, à Voïnitski*. Donnez, donnez-le-moi, je vous dis !

VOINITSKI. Laissez, Elèna, laissez-moi ! (*Il s'arrache des bras d'Elèna et se rue en scène cherchant Sérébriakov.*) Où est-il ? Ah ! le voilà ! (*Faisant feu.*) Pan ! (*Un temps.*) Raté ? Encore manqué ! (*Furieux.*) Oh ! que le diable, que le diable l'emporte !...

(*Il jette à terre l'arme et se laisse tomber sur une chaise. Sérébriakov reste hébété. Elèna Andréïevna s'appuie au mur, elle se sent mal.*)

ELÈNA. Emmenez-moi d'ici, emmenez-moi ! Tuez-moi, tuez-moi ! Je ne peux pas rester ici, je ne peux pas !

VOINITSKI, *désespéré*. Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ?

SONIA, *à mi-voix*. Nounou ! nounou !

RIDEAU

acte 4

La chambre à coucher de Voïnitski, aménagée en bureau où se fait la comptabilité de la propriété. Une grande table, près de la fenêtre, avec des livres, des papiers. Un bureau, des armoires, une bascule. On voit la petite table réservée à Astrov. Dessus, des couleurs, etc., tout ce qu'il faut pour peindre, un carton à dessins. Une cage, avec un merle. Au mur, une grande carte d'Afrique, visiblement inutile. Un grand divan recouvert d'une toile cirée. A gauche, une porte menant à l'appartement ; à droite, une autre donnant sur l'antichambre. Devant cette porte, un paillasson, à l'intention des paysans. Soir d'automne. Le silence. Téléguine et Marina sont assis l'un en face de l'autre, dévidant un écheveau de laine.

TÉLÉGUINE. Dépêchez-vous, Marina Timoféïevna, on va nous appeler tout de suite pour les adieux.

MARINA, *se hâtant*. Il n'en reste plus beaucoup.

TÉLÉGUINE. Ils partent pour Kharkov. C'est là qu'ils vont vivre.

MARINA. Et c'est tant mieux !

TÉLÉGUINE. Ils ont eu peur. « Je ne veux pas rester ici une heure de plus, a dit Elèna Andréïevna. Partons, partons. Nous nous arrêterons quelque temps à Kharkov, nous verrons ce qu'il y a à faire et puis nous enverrons chercher nos effets... » Ils partent sans bagages. Ça veut dire que ce n'était pas leur destinée de vivre ici. Pas leur destinée. C'était une prédestination fatale.

MARINA. Et c'est tant mieux. Tantôt ils se sont mis à faire du tapage, une pétarade... quelle honte !

TÉLÉGUINE. Oui, un sujet digne du pinceau d'Aïvasovski.

MARINA. Si mes yeux pouvaient ne pas avoir vu tout cela. (*Un temps.*) Nous vivrons de nouveau comme avant. Le matin à 7 heures le thé, à midi le dîner, le soir à souper. Tout dans l'ordre, comme chez les gens, comme chez les chrétiens. (*Soupirant.*) Il y a beau temps que je n'ai pas mangé de nouilles, pécheresse que je suis !

TÉLÉGUINE. Oui, il y a longtemps qu'on n'a pas fait de nouilles chez nous. Il y a longtemps. (*Un temps.*) Ce matin comme je traversais le village, l'épicier m'a lancé dans le dos : « Hé ! toi, pique-assiette. » J'en ai eu tant de chagrin !

MARINA. N'y fais pas attention. Nous sommes tous des pique-assiette dans la maison du bon Dieu. Que ce soit toi ou Sonia ou Ivan Pétrovitch, personne ne reste à ne rien faire, nous travaillons tous, tous. Où est Sonia ?

TÉLÉGUINE. Dans le jardin. Elle est avec le docteur, ils cherchent partout Ivan Pétrovitch. Ils ont peur qu'il n'attente à sa vie.

MARINA. Et où est son pistolet ?

TÉLÉGUINE, *à voix basse*. Je l'ai caché dans la cave !

(*) A la scène, on disait : de Raphaël.

MARINA, *avec un sourire.* Quel péché !

(*Entrent, venant de la cour, Voïnitski et Astrov.*)

VOINITSKI. Laisse-moi ! (*A Marina et Téléguine.*) Allez-vous-en d'ici. Laissez-moi seul pour une heure au moins ! Je ne peux pas supporter cette tutelle.

TÉLÉGUINE. Tout de suite Vania. (*Il sort sur la pointe des pieds.*)

MARINA. Oh ! les dindons ! Bla... bla... bla... ! (*Elle rassemble sa laine et sort.*)

VOINITSKI. Laisse-moi !

ASTROV. Avec grand plaisir. Il y a longtemps que je dois partir ; mais je le répète, je ne partirai pas avant que tu m'aies rendu ce que tu m'as pris.

VOINITSKI. Je ne t'ai rien pris du tout.

ASTROV. Je te parle sérieusement, ne me retiens pas. Il y a longtemps que je devrais être parti.

VOINITSKI. Je ne t'ai rien pris.

(*Ils s'asseyent.*)

ASTROV. Vraiment ? Parfait ! J'attendrai encore un peu et puis, tu m'excuseras, mais je serai obligé de recourir à la violence. Nous allons te ficeler et te fouiller. Je le dis tout à fait sérieusement.

VOINITSKI. Comme tu voudras. (*Un temps.*) Etre bête à ce point : tirer deux fois et ne pas l'atteindre une seule fois ! Je ne me le pardonnerai jamais !

ASTROV. Si l'envie te prenait de faire du tir, tu n'avais qu'à viser ton propre front !

VOINITSKI, *haussant les épaules.* C'est étonnant ! J'ai attenté à la vie d'autrui et on ne m'arrête pas, on ne me met pas sous les verrous. On me prend donc pour un fou. (*Il rit méchamment.*) Je suis fou [illegible] pas fous ceux qui, sous un masque de professeur, de pontife, cachent leur nullité, leur stupidité, leur cruauté éclatante. Ne sont pas folles celles qui épousent des vieillards et les trompent aux yeux de tout le monde. J'ai vu, j'ai vu comme tu l'embrassais !

ASTROV. Oui, parfaitement, je l'embrassais, et toi, rien du tout. (*Il fait une pirouette méprisante.*)

VOINITSK, *regardant la porte.* Non, cette terre qui nous porte encore est folle !

ASTROV. Ne dis pas d'idioties !

VOINITSKI. Eh bien ! puisque je suis fou, insensé, j'ai bien le droit de dire des idioties.

ASTROV. Vieille histoire ! Tu n'es pas fou, mais tout simplement un original, un pitre, un bouffon. Dans le temps, moi aussi je tenais chaque original pour un malade, un anormal, mais maintenant je suis d'avis que l'état normal de l'homme, c'est d'être un original. Tu es parfaitement normal !

VOINITSKI, *se couvrant le visage des mains.* Oh ! que j'ai honte ! Si tu savais comme j'ai honte ! Ce sentiment aigu de la honte ne peut se comparer à aucune souffrance. (*Désespéré.*) Insupportable. (*Se penchant sur la table.*) Que faire ? Que faire ?

ASTROV. Rien du tout.

VOINITSKI. Donne-moi quelque chose pour me calmer ! Oh ! Dieu ! J'ai quarante-sept ans ; si je vis admettons jusqu'à soixante ans, il me reste encore treize ans de vie, c'est long ! Comment vais-je vivre ces treize ans ? Que vais-je faire ? Comment vais-je les remplir ? (*Prenant la main d'Astrov.*) Oh ! comprends-tu, comprends-tu ? Si on pouvait vivre le reste de sa vie d'une façon nouvelle. Se réveiller un beau matin et sentir que l'on recommence à vivre, que tout le passé est oublié, qu'il s'est dissipé comme de la fumée ! (*Pleurant.*) Commencer une vie nouvelle ! Dis-moi comment recommencer, par quoi recommencer ?

ASTROV, *impatienté.* Ah ! fiche-moi la paix ! De quelle vie nouvelle parles-tu ? Notre cas, le tien comme le mien, est désespéré.

VOINITSKI. Tu crois ?

ASTROV. J'en suis convaincu.

VOINITSKI. Donne-moi quelque chose ! (*Montrant son cœur.*) Ça me brûle ici !

ASTROV, *fâché.* Assez ! (*Radouci.*) Ceux qui vivront cent ou deux cents ans après nous et qui nous mépriseront parce que nous aurons vécu notre vie d'une façon aussi bête et sans goût, ceux-là peut-être trouveront le moyen d'être heureux. Mais nous, nous n'avons qu'un seul espoir. L'espoir que lorsque nous dormirons dans nos cercueils des visions viendront nous visiter, peut-être même des visions agréables. (*Soupirant.*) Oui, frère, dans toute la région, il n'y avait que deux hommes honnêtes et intelligents — toi et moi. Mais en quelque dix années la vie de province, cette vie exécrable nous a pris, elle a empoisonné notre sang et nous sommes devenus des cyniques comme les autres. (*Vivement.*) Mais ne m'embrouille pas les idées ! Rends-moi ce que tu m'as pris !

VOINITSKI. Je ne t'ai rien pris du tout.

ASTROV. Tu as pris dans ma trousse un flacon de morphine. (*Un temps.*) Ecoute, si tu veux à tout prix en finir avec ta vie, va dans la forêt et brûle-toi la cervelle. Mais la morphine, rends-la-moi, sans cela on se mettra à jaser, à faire des suppositions, on croira que c'est moi qui te l'ai donnée. Pour moi, il me suffira parfaitement de devoir faire ton autopsie. Crois-tu que ce soit intéressant ?

VOINITSKI. Laisse-moi !

(*Entre Sonia.*)

ASTROV. Sonia, votre oncle a chipé dans ma trousse un flacon de morphine et ne veut pas me le rendre. Dites-lui que c'est... que ce n'est pas très intelligent à la fin. Et puis je n'ai pas le temps, je dois partir.

SONIA. Oncle Vania, tu as pris la morphine ?

ASTROV. Il l'a prise, j'en suis sûr.

SONIA. Rends-la, pourquoi nous faire peur ? Rends-la, oncle Vania ! Je suis peut-être aussi malheureuse que toi, et pourtant je ne me désespère pas. Je supporte et je supporterai jusqu'à ce que ma vie se termine d'elle-même. Supporte toi aussi. (*Un temps.*) Rends-la, mon bon, (*Lui baisant les mains.*) mon gentil oncle, mon cher oncle, rends-la ! (*Elle pleure.*) Tu es bon. Tu auras pitié de nous et tu la rendras. Il faut supporter, oncle Vania, il faut supporter !

VOINITSKI *prend une ampoule dans le tiroir du bureau et la donne à Astrov.* Tiens ! (*A Sonia.*) Mais il faut vite travailler, faire quelque chose. Autrement, je ne pourrai pas, je ne pourrai pas !...

SONIA. Oui, oui, travailler ! Dès que les nôtres seront partis, nous nous mettrons au travail. (*Feuilletant les livres de comptes.*) Tout est resté en plan.

ASTROV, *remettant l'ampoule dans sa trousse.* A présent on peut partir.

(*Entre Elèna Andréïevna.*)

ELÈNA. Ivan Pétrovitch, vous êtes ici ? Nous partons tout à l'heure. Venez chez Alexandre, il veut vous parler.

SONIA. Va, oncle Vania. (*Prenant Voïnitski par le bras.*) Viens. Papa et toi, vous devez faire la paix. Il le faut.

(*Sonia et Voïnitski sortent.*)

ELÈNA. Je pars. (*Tendant la main à Astrov.*) Adieu.

ASTROV. Déjà !

ELÈNA. La voiture est avancée.

ASTROV. Adieu.

ELÈNA. Vous m'avez promis de partir d'ici aujourd'hui.

ASTROV. Je m'en souviens. Je pars tout de suite. (*Un temps.*) Vous avez eu peur ? (*Il lui prend la main.*) Est-ce que c'est si effrayant ?

ELÈNA. Oui.

ASTROV. Et si vous restiez, hein ? Demain... à la maison forestière...

ELÈNA. Non, c'est décidé. Et je vous regarde sans crainte parce que le départ est décidé. Je vous demande une seule chose, c'est de me croire meilleure que vous ne le faites. Je voudrais avoir votre estime...

ASTROV. Hé, laissez donc ! (*Impatienté.*) Restez, je vous prie ! Avouez-le vous-même, vous n'avez rien à faire en ce monde, vous n'avez aucun but dans votre vie; il n'y a rien qui puisse occuper votre attention et tôt ou tard vous vous laisserez vaincre par la passion; c'est inévitable. Alors il vaut mieux que cela se passe non à Kharkov ou dans quelque petite ville de province, mais ici, en pleine nature. Au moins c'est poétique... ! même l'automne est beau ici. Nous avons dans les environs une maison forestière, des maisons de campagne à moitié en ruine dans le goût de Tourguéniev...

ELÈNA. Que vous êtes drôle... Je vous en veux, et cependant... Je me souviendrai de vous avec plaisir. Vous êtes un homme intéressant, original. Nous ne nous verrons plus jamais, alors pourquoi le cacher ? J'ai été même un peu troublée par vous. Eh bien, serrons-nous les mains et quittons-nous en amis. Ne gardez pas un mauvais souvenir de moi.

ASTROV, *lui serrant la main.* Oui, partez... (*Il réfléchit.*) On dirait que vous êtes bonne, que vous avez du cœur, et en même temps il y a quelque chose d'étrange dans tout votre être. Vous êtes arrivés, vous et votre mari, et tous ceux qui travaillaient ici, qui peinaient, construisaient quelque chose, ont dû abandonner toutes leurs afaires et ne s'occuper tout l'été que de la goutte de votre mari et de vous. Tous deux, vous et lui, vous nous avez inoculé votre oisiveté. J'ai été pris moi-même et je n'ai rien fait de tout un mois. Pendant ce temps les gens étaient malades; dans mes forêts, dans mes pépinières, les paysans ont fait paître leur bétail. Ainsi, où que vous posiez les pieds vous et votre mari, vous apportez partout la destruction... Je plaisante naturellement, pourtant c'est bizarre ! Et je suis sûr que si vous restiez, la dévastation serait immense. Je serais perdu moi, mais vous non plus vous n'échapperiez pas. Alors partez. Finita la commédia !

ELÈNA, *prenant un crayon sur la table d'Astrov et le mettant dans son sac.* Je prends ce crayon en souvenir !

ASTROV. Comme c'est étrange, nous nous connaissions et tout à coup on ne sait pourquoi nous ne nous verrons plus jamais. Tout est comme ça dans ce monde. Tant qu'il n'y personne ici, tant qu'oncle Vania n'est pas entré avec un bouquet, permettez-moi... de vous embrasser. Pour les adieux. Oui ? (*Il l'embrasse sur la joue.*) Eh bien, voilà... c'est parfait.

ELÈNA. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Allons... (*Elle regarde derrière elle.*) une fois dans la vie. (*Elle l'embrasse rapidement. Tous deux s'écartent.*) Il faut partir.

ASTROV. Partez, vite. Puisque les chevaux sont là, partez.

ELÈNA. On vient par ici je crois.

(*Ils écoutent.*)

ASTROV. Finita.

(*Entre tout le monde; Sérébriakov, Voïnitski, Téléguine, Sonia et Maria Vassilievna, un livre à la main.*)

SÉRÉBRIAKOV, *à Voïnitski.* Celui qui se souvient du mal passé, qu'on lui crève un œil ! Après ce qui est arrivé, dans ces quelques heures, j'ai vécu tant de choses et j'ai tant réfléchi qu'il me semble que je pourrais écrire tout un traité pour apprendre aux générations futures la façon dont il faut vivre ! J'accepte volontiers tes excuses et je te prie moi-même de m'excuser. Adieu.

(*Il embrasse Voïnitski à trois reprises.*)

VOINITSKI. Tu recevras de nouveau régulièrement ce que tu recevais jusqu'à présent. Tout sera comme par le passé.

(*Elèna Andréïevna embrasse Sonia.*)

SÉRÉBRIAKOV, *baisant la main de Maria Vassilievna.* Maman... !

MARIA, *l'embrassant.* Alexandre, faites-vous photographier encore une fois et envoyez-moi votre portrait. Vous savez comme vous m'êtes cher.

TÉLÉGUINE. Adieu, Votre Excellence, ne nous oubliez pas !

SÉRÉBRIAKOV, *embrassant sa fille.* Adieu. Adieu à tous. (*Tendant la main à Astrov.*) Je vous remercie de votre aimable compagnie. Je respecte votre façon de penser, vos entraînements, vos élans. Mais permettez à un vieillard d'ajouter à son salut d'adieu une seule remarque : mes amis il faut se rendre utile. Il faut se rendre utile ! Mes meilleurs vœux ! (*Il fait un salut à tous et sort, suivi de Maria Vassilievna et de Sonia.*)

VOINITSKI, *baisant avec effusion la main d'Elèna.* Adieu... pardonnez-moi... nous ne nous verrons plus jamais.

ELÈNA, *émue.* Adieu, mon cher Ivan Pétrovitch. (*Elle lui embrasse les cheveux et sort.*)

ASTROV, *à Téléguine.* Gaufrette, tu diras là-bas qu'on prépare aussi mes chevaux.

TÉLÉGUINE. Oui, mon ami.

(*Il sort. Astrov et Voïnitski sont seuls.*)

ASTROV, *rangeant dans sa valise ses couleurs.* Et toi, pourquoi ne vas-tu pas les accompagner ?

VOINITSKI. Qu'ils partent, moi je ne peux pas... j'ai trop de peine ! Il faut que je m'occupe vite à quelque chose. Travailler, travailler !

(*Il remue des papiers sur son bureau. Un temps. On entend les clochettes de l'attelage s'éloigner.*)

ASTROV. Partis. Le professeur doit être content, j'imagine. Pour rien au monde, il ne remettra les pieds ici.

MARINA, *rentrant.* Partis. (*Elle s'installe dans un fauteuil et reprend son tricot.*)

SONIA, *revenant.* Partis. (*Essuyant ses larmes.*) Que Dieu les garde ! Allons, oncle Vania, mettons-nous à l'ouvrage !

VOINITSKI. Travailler, travailler...

SONIA. Il y a longtemps, longtemps que nous ne nous sommes pas assis tous deux à cette table. (*Elle allume la lampe sur la table.*) Il n'y a plus d'encre je crois. (*Prenant l'encrier, elle va vers l'armoire pour le remplir.*) J'ai du chagrin de les voir partis.

MARIA, *entre lentement.* Partis. (*Elle s'assied et se plonge dans sa lecture.*)

SONIA, *s'installant à la table et feuilletant le livre de comptes.* Faisons d'abord les comptes, oncle Vania. Nous sommes très en retard dans les comptes. Aujourd'hui encore on est venu pour une facture. Pendant que j'en ferai un, tu feras l'autre.

VOINITSKI, *écrivant.* Facture à monsieur...

(*Ils écrivent en silence.*)

MARINA, *bâillant.* Voilà que j'ai sommeil.

ASTROV. Silence. Les plumes grincent, le grillon chante. Il fait chaud, il fait bon. Je n'ai pas envie de partir. (*On entend les grelots.*) Ah ! voilà mes chevaux ! Il ne me reste donc qu'à vous faire mes adieux, mes amis, dire adieu à ma table et, en route. (*Il range ses dessins dans un carton.*)

MARINA. Pourquoi t'agites-tu. Reste !

ASTROV. Impossible.

VOINITSKI, *écrivant.* Et 2 roubles 75 d'un ancien relevé...

LE VALET DE FERME, *entrant.* Monsieur le Docteur, les chevaux sont là.

ASTROV. J'ai entendu. (*Lui tendant sa trousse, sa valise et le carton.*) Prends ça. Fais attention de ne pas abîmer le carton.

LE VALET DE FERME. Bien. (*Il sort.*)

ASTROV. Eh bien !... (*Il va pour dire au revoir.*)

SONIA. Alors, quand nous reverrons-nous ?

ASTROV. Pas avant l'été, probablement. Cet hiver, je ne crois pas. Naturellement, s'il arrive quelque chose faites-le-moi savoir, je viendrai. (*Il serre la main de tous.*) Merci pour l'hospitalité, pour le bon accueil, pour votre gentillesse, pour tout en un mot. (*Il va vers Marina et lui pose un baiser sur les cheveux.*) Adieu, chère vieille !

MARINA. Alors tu pars sans attendre le thé ?

ASTROV. Je n'en veux pas, nourrice !

MARINA. Peut-être prendras-tu un peu d'eau-de-vie ?

ASTROV, *hésitant.* Oui, peut-être bien... (*Marina sort.*) Mon cheval de volée s'est mis à boiter. Je l'ai remarqué hier encore, quand Pierre l'a mené à l'abreuvoir.

VOINITSKI. Il faut le referrer.

ASTROV. Oui, il faudra s'arrêter chez le forgeron à Rojdestvenni. C'est inévitable... (*Il s'approche de la carte d'Afrique et l'examine.*) Il doit y faire une chaleur en ce moment dans cette Afrique, c'est effrayant !

VOINITSKI. Oui, probablement.

MARINA, *entrant avec un plateau sur lequel il y a un verre d'eau-de-vie et un morceau de pain.* Tiens, bois. (*Astrov boit.*) A ta santé, petit père ! (*Le saluant profondément.*) Tu feras bien de manger un petit morceau de pain là-dessus.

ASTROV. Non, ça va comme ça... Alors je vous souhaite beaucoup de bonheur. (*A Marina.*) Ne m'accompagne pas, nourrice, il ne faut pas.

(*Il sort. Sonia va l'accompagner, une bougie à la main. Marina reprend sa place dans son fauteuil.*)

VOINITSKI, *écrivant.* Le deux février, vingt litres d'huile; le seize février, vingt litres d'huile... de la farine de seigle.

(*Un temps. On entend les grelots.*)

MARINA. Parti.

(*Un temps.*)

SONIA, *revenant.* Parti. (*Elle pose la bougie sur la table.*)

VOINITSKI. Total... quinze, vingt-cinq.

(*Sonia s'assied.*)

(*Téléguine entre sur la pointe des pieds, s'assied, près de la porte et accorde doucement la guitare.*)

MARINA, *bâillant.* Oh ! mes péchés !

VOINITSKI, *à Sonia, lui passant la main sur les cheveux.* Mon enfant, j'ai tant de chagrin, si tu savais, tant de chagrin !...

SONIA. Que faire. Il faut vivre. (*Un temps.*) Nous allons vivre, oncle Vania, nous vivrons une longue, longue suite de jours, de longues soirées. Nous supporterons avec patience les épreuves que nous enverra le destin.

Nous allons travailler pour les autres sans prendre de repos maintenant, et dans notre vieillesse, et quand viendra notre heure nous mourrons avec résignation, et là-bas, dans l'autre vie, nous dirons que nous avons souffert, que nous avons pleuré, que la vie nous a été amère, et Dieu aura pitié de nous. Et alors nous verrons avec toi mon oncle, mon cher oncle, une vie claire, belle, pure. Nous nous réjouirons et nous regarderons nos souffrances d'à présent avec attendrissement, avec un sourire et nous nous reposerons. Je crois, mon oncle, je crois ardemment, passionnément. (*Elle se laisse tomber à genoux, devant lui, et pose la tête sur les mains de Voïnitski, et, d'une voix lasse.*) Nous nous reposerons, nous nous reposerons. (*Téléguine joue doucement de la guitare.*) Nous entendrons chanter les anges, nous verrons le ciel tout en diamants, nous verrons comme tout le mal de la terre, toutes nos souffrances seront noyés dans la miséricorde qui remplira l'univers, et notre vie deviendra calme, douce, tendre comme une caresse. Je crois, je crois ! (*De son mouchoir, elle lui essuie les larmes.*) Pauvre, pauvre oncle Vania, tu pleures ? Tu n'as pas connu de joie dans ta vie, mais attends, oncle Vania, attends, nous nous reposerons. (*Elle l'étreint.*) Nous nous reposerons.

(*On entend le veilleur de nuit faire claquer son instrument, Téléguine joue doucement. Marina tricote. Maria Vassilievna porte des notes sur son livre.*)

SONIA. Nous nous reposerons !

LE RIDEAU TOMBE LENTEMENT

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES AV.-SC. (23 n°s)
France et U. F. F. F.	3.600	950	1.700
Etranger F. F. (1)	4.100	1.100	1.900
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	1.930	500	1.000
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue Saint-André, PARIS (6e). C. C. P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste.

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Pour les pays étrangers, autres que ceux indiqués ci-dessous, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.

(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.

(3) M. R.-F. Besnard, 91, av. Almirante Barroso - Rio-de-Janeiro et 131, rua Marconi, Sao-Paulo.

(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.

(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.

(6) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.

(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.

(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.

(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.

(10) Max-Blot Apartado 3450 - Caracas.

(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

"ONCLE VANIA"...

Ecrite il y a exactement soixante ans, l'œuvre de Tchékhov a triomphé du temps et gagné son brevet d'immortalité. Familière au public parisien, elle est... familiale pour les Pitoëff. C'est avec Oncle Vania, *que Georges et Ludmilla Pitoëff débutèrent, à Genève, le 16 novembre 1915. Ils jouaient, alors, la pièce en russe. Ils la créèrent, en français, le 8 janvier 1921, toujours à Genève !*
Depuis, Oncle Vania *est resté au répertoire de la famille puisque Sacha Pitoëff en fit l'un des premiers spectacles montés par lui, voici quelques saisons, au Théâtre de Poche. Polissant, améliorant sans cesse sa réalisation, Sacha Pitoëff nous propose, aujourd'hui, au Studio des Champs-Elysées, une présentation que l'on peut qualifier de définitive. Si l'on en croit la critique tout au moins...*

...ET LA CRITIQUE

GEORGES LERMINIER :

Une soirée à ne pas manquer

Il y aura cent ans en janvier prochain qu'Anton Tchékhov naissait à Taganrog. Anticipant sur cet anniversaire, Sacha Pitoëff fait une très attachante reprise d'*Oncle Vania*. On peut évoquer aussi une autre date : cette année 1915 où Georges Pitoëff joua en russe pour la première fois *Oncle Vania* à Genève, c'était son premier spectacle. Tous ces souvenirs ensemble — et celui, tout récent, des représentations de Tchékhov par les Russes, l'an passé, au Théâtre des Nations — font du spectacle de Sacha Pitoëff une soirée à ne pas manquer. Qui ne dira, comme Gorki : « *J'ai vu Oncle Vania, je l'ai vu et j'ai pleuré comme une femmelette, bien que je ne sois pas un homme nerveux ?* »

Le Parisien Libéré.

GUY DUMUR :

Une entreprise infiniment sympathique

L'inoubliable représentation des *Trois Sœurs*, à L'Œuvre, en même temps que le souvenir de Georges et de Ludmilla si sensiblement prolongé dans les traits et la sensibilité de leurs fils et de leurs filles, nous rendent infiniment sympathiques les entreprises théâtrales de Sacha Ptoëff. Il y apporte un goût, une qualité poétique et une élégance dans la pauvreté qui ne peuvent laisser aucun spectateur indifférent. Le fait même que Sacha Pitoëff s'efface devant le souvenir de son père, en précisant qu'il a réalisé sa mise en scène avec ses notes, ajoute à cette impression d'élégance et d'humilité à l'égard des pièces qu'il représente. Il croit en Tchékhov, en Pirandello, en Gorki plus qu'en lui-même.

France-Observateur.

GABRIEL MARCEL :

La représentation est exemplaire.

La représentation est exemplaire. On ne félicitera jamais trop chaleureusement M. Sacha Pitoëff pour les progrès étonnants qu'il a accomplis depuis quelque dix ans, à la fois comme acteur et comme metteur en scène. Du point de vue de la réalisation, *Oncle Vania* est encore supérieur aux *Trois Sœurs* qui, pourtant, avaient provoqué l'admiration générale.
Jamais la pièce ne m'avait été rendue aussi parfaitement lisible. Jamais je n'en avais aussi bien reconnu les mérites *classiques*, car il faut le dire sans hésiter, Tchékhov est devenu à présent le grand classique du théâtre contemporain.

Les Nouvelles Littéraires.

ROBERT KEMP :

Beau et touchant spectacle...

Beau et touchant spectacle... Et vraiment merveilleux chef-d'œuvre. La vie même, dit Sacha Pitoëff. Oui, certes. Mais saisie par un appareil enregistreur qui pense, qui sent. Portrait d'art. Non pas film...
Pourvu qu'ils gagnent de l'argent, ces braves gens. Quoi ? On les délaisserait ? On sacrifierait un plaisir noble et pur, une richesse à acquérir pour l'âme, et ces palpitations d'humanité, pour aller applaudir un film pervers ou niais, ou s'ankyloser les reins sur les banquettes d'un stade à regarder des gars solides donner des coups de pied dans un ballon ? J'aime mieux ne rien dire. J'aurais encore une crise de colère.

Le Monde.

PIERRE MARCABRU :

Une pièce chaque jour plus neuve

Cet état d'âme, qui prend souvent chez Tchékhov une valeur collective, les comédiens, et plus particulièrement André Cellier, Sacha Pitoëff et Paulette Annen, ne l'ont point troublé par une excessive volonté d'éclaircissement, par la recherche des lumières franches et des angles nets. On en reste au contraire à cette plaintive incertitude, à cette faiblesse légère, à cette vacuité des résolutions, à cette vulnérabilité et à cette candeur sans lesquelles ce théâtre se décompose, se disloque comme un corps soumis à une trop forte pression.
Et l'humour demeure amical à l'homme, garde cette teinte tendre, cette charitable clairvoyance, cette acuité jamais blessante, cette sensibilité presque maladive, tant elle se retracte devant les cruautés les plus minces, mais non les moins frappantes, de la lutte dans le temps, et contre le temps, Sacha Pitoëff a ainsi préservé ce théâtre à peau fragile, ce théâtre des blessures fines et de l'épreuve acceptée : cela excuse facilement quelques erreurs de mise en scène qui n'entravent d'ailleurs jamais cette pièce chaque jour plus neuve et plus provocante, dans sa pitié.

Arts.

DOMINIQUE JAMET :

Un des grands événements de la saison

Pour bien comprendre l'étrangeté de cette atmosphère languide, empoisonnée par les miasmes des marais, des passions, de l'ennui, pour se laisser pénétrer par ce rythme lent et subtil, comme d'un fleuve dont on ne sent pas le courant et qui vous emporte non moins sûrement vers des embouchures inconnues, il faut voir *Oncle Vania*. Pour se laisser saisir et gagner, non par l'ennui mais par la compréhension, il faut voir *Oncle Vania* tel que l'a monté Sacha Pitoëff, « d'après les notes de son père ».
Avec scrupule, avec piété, sans nous épargner une seule des apparentes redites, des apparentes hésitations de l'action, sans non plus escamoter les changements de ton si charmants, si surprenants, si ressemblants à ce peuple qui passe sans transition de l'abattement à la danse cosaque, et du rire aux larmes, sans forcer le ton une seule fois, et trouvant toujours ainsi la note juste, Sacha Pitoëff a fait de cette reprise un des grands événements de la saison.

Combat.

MAX FAVALELLI :

Tchékhov toujours vivant

Avec des moyens d'une pauvreté qui est égale à celle des Sérébriakov, Sacha Pitoëff a merveilleusement monté *Oncle Vania*. En lui conservant toute sa puissance d'émotion et en préservant — juste ce qu'il fallait — un peu de cet humour que Tchékhov a mis dans sa pièce. J'aimerais citer tous les interprètes. J'accorderai une mention spéciale à Sacha lui-même, à Henry Giquel, à André Cellier et à Paulette Annen que je découvre ici et dont la grâce m'a bouleversé. Ses larmes retenues, ses élans inachevés trouvent leur accomplissement parfait dans cette phrase qu'elle murmure d'une voix étranglée : « Nous nous reposerons... ».
Tchékhov toujours vivant.
Un spectacle à ne pas manquer.

Aux Ecoutes.

Comédie en un acte de Ivan Tourgueniev
Adaptée par Léon Ruth

LE DÉJEUNER CHEZ LE MARÉCHAL

Distribution

Nicolaï Ivanovitch Balagalaev, *maréchal de la noblesse, 45 ans.*	**Georges Chamarat**
Bespandine, *propriétaire*	**Pierre Mondy**
Anna Ilynichna Kaourov, *sa sœur*	**Marguerite Pierry**
Piotr Petrovitch Pekhteriev, *ancien maréchal de la noblesse, 60 ans*	**Pierre Bertin**
Le juge Souslov	**Jacques Mauclair**
Aloupkine, *propriétaire*	**Marcel Pérès**
Mirvoline, *autre propriétaire, mais pauvre*	**Robert Moor**
Naglanovitch, *commissaire rural*	**Robert Chandeau**
Velvitski, *secrétaire du maréchal*	**André Laurent**
Guerassime, *valet de chambre*	**Amidou**
Karpouchka, *cocher*	**Lucien Raimbourg**

Cette comédie a été créée, le 8 mai 1959, par la Radiodiffusion-Télévision française, sur sa Chaîne nationale

Si l'on excepte « Un mois à la campagne », que la Comédie-Française a inscrit à son répertoire, voici une dizaine d'années, le théâtre d'Ivan Tourgueniev est à peu près inconnu en France. La gloire du romancier y a éclipsé celle du dramaturge. L'audace de son art n'eût d'ailleurs pas été tolérée sur la scène par ses contemporains. Au contraire, Anton Tchekhov, en lui succédant, a bénéficié chez nous d'une contingence particulière, celle d'avoir offert d'admirables personnages à Georges et Ludmilla Pitoëff, qui nous le révélèrent.. De manière analogue, « Le Pain d'Autrui », d'Ivan Tourgueniev fut joué dans le monde entier, en raison de son héros, pourtant si typiquement russe, mais cousin du Roi Lear et du Père Goriot. Quant à la comédie que nous publions, elle n'a jamais cessé de figurer à l'affiche du Théâtre d'Art de Moscou.

scène 1

GUERASSIME, MIRVOLINE

Chez Balagalaev, en 1850, la salle à manger. Au lever du rideau, Guerassime met le couvert. On entend le bruit d'une voiture. Il va jusqu'à la fenêtre, regarde, puis revient arranger la table.

MIRVOLINE. Bonjour.

GUERASSIME. Bonjour.

MIRVOLINE. Comment ça va, Guerassime ? Ton maître n'est pas encore levé ?

GUERASSIME. Vous avez acheté un cheval ?

MIRVOLINE. Pas mal, hein, mon petit cheval ? Pas plus tard qu'hier, on m'en a offert deux cents roubles.

GUERASSIME. Et qui donc ?

MIRVOLINE. Un marchand de Karatchev.

GUERASSIME. Et vous ne le lui avez pas vendu ?

MIRVOLINE. Pourquoi le vendrais-je ? J'en ai besoin. Sois gentil. Donne-moi quelque chose à boire. Ce que je peux avoir la gorge sèche ! Ce doit être la chaleur. (*Il boit et pique dans les hors-d'œuvre.*) Tu mets le couvert pour le déjeuner ?

GUERASSIME. A cette heure-ci, ce n'est pas pour le dîner.

MIRVOLINE. Et pour tant de monde !

GUERASSIME. Comme vous voyez.

MIRVOLINE. Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ?

GUERASSIME. Je ne sais pas. Il paraît qu'on va essayer de réconcilier aujourd'hui Bezpandine et sa sœur. Et le déjeuner, c'est sans doute pour cela.

MIRVOLINE. Ah ! bon ! Eh bien ! Ce n'est pas trop tôt. Depuis le temps qu'ils sont brouillés ! Si ce n'est pas malheureux ! Dis donc, on raconte que le maréchal achèterait la forêt à Bezpandine, s'il en devient propriétaire ?

GUERASSIME. C'est possible.

MIRVOLINE, *à lui-même.* J'en profiterais pour lui demander du bois.

BALAGALAEV, *de loin.* Dites à Velvitski de venir.

MIRVOLINE. Tiens ! la porte du bureau est ouverte... Verse-moi vite encore un verre, mon bon Guerassime.

GUERASSIME. Vous ne vous êtes pas encore assez humecté le gosier ?

MIRVOLINE. Non, mon brave. Il est encore tout rèche (*Il avale d'une seule gorgée. Guerassime sort.*)

scène 2

MIRVOLINE, BALAGALAEV, VELVITSKI

BALAGALAEV, *à Velvitski.* Voilà. Mets bon ordre à tout cela, hein ? (*A Mirvoline.*) Bonjour, toi !

MIRVOLINE. Tous mes respects, Nicolaï Ivanytch !

BALAGALAEV, *à Velvitski.* Fais bien tout ce que je t'ai dit, hein ? Tu as bien compris ? Tu as bien entendu ?

VELVITSKI. Très bien, monsieur, très bien.

BALAGALAEV. Bon. Ça ira comme ça. Tu peux t'en aller. Je t'appellerai si j'ai besoin de toi. Va-t'en.

VELVITSKI. Oui, monsieur. Alors, je dois préparer le dossier de la veuve Kaourov ?

BALAGALAEV. Evidemment, il faut que tu le prépares. Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu n'as donc rien compris, mon pauvre !

VELVITSKI. C'est que vous n'avez pas daigné m'expliquer...

BALAGALAEV. Quoi ? Quoi ? Que faut-il t'expliquer ? Tout, alors, tout !

VELVITSKI. Non, non, c'est entendu, monsieur. (*Il sort.*)

BALAGALAEV. Ce garçon-là n'a pas l'esprit bien vif. Et toi, ça va ? (*Il s'assied.*)

MIRVOLINE. Grâce à Dieu, ça se maintient, Nicolaï Ivanitch ! Et vous-même, votre santé ?

BALAGALAEV. Pas mauvaise. Tu es allé en ville ?

MIRVOLINE. Oui. Rien de bien neuf. Avant-hier, Seliodkine, le marchand, a eu une attaque d'apoplexie. Il fallait s'y attendre. Ah ! on dit aussi qu'hier l'avoué a encore infligé une petite correction à sa femme...

BALAGALAEV. Encore ! Il est infatigable !

MIRVOLINE. J'ai vu le docteur Touravliev. Il m'a prié de vous transmettre ses compliments... J'ai rencontré l'ancien maréchal dans sa nouvelle calèche. Il allait sans doute en visite. Son valet de chambre l'accompagnait, avec un nouveau chapeau.

BALAGALAEV. Il doit venir ici, aujourd'hui... Dis donc, elle est belle, sa calèche ?

MIRVOLINE. Oui et non... Non, franchement, non. A première vue, elle n'est pas mal. Mais je ne sais pourquoi, si on la détaille, elle ne plaît pas. On ne peut pas la comparer avec votre charmante voiture !

BALAGALAEV. Tu crois ?... A-t-elle de doubles ressorts ?

MIRVOLINE. Oui, elle en a. Et puis après ? Les ressorts, c'est surtout fait pour taper dans l'œil des gens. C'est ce qu'il aime, lui, être fastueux. Il paraît qu'il a l'intention de se présenter une fois de plus aux élections.

BALAGALAEV. Pour être élu maréchal ?

MIRVOLINE. Oui. Oh ! il peut toujours essayer. Il ne risque jamais que d'emporter une autre veste.

BALAGALAEV. Tu crois vraiment ? Soyons justes. Piotr Petrovitch est un monsieur très honorable. Il a beaucoup de mérites. Mais, par ailleurs, pour être maréchal de la noblesse, pour la représenter, pour défendre ses intérêts, mériter sa confiance... Tu ne veux pas boire un peu de vodka ?

MIRVOLINE. Merci, merci de tout cœur.

BALAGALAEV. Tu en as déjà bu ?

MIRVOLINE. Non, non. Ce n'est pas que j'en aie bu, mais, voyez-vous, c'est que j'ai quelque chose là... (*Il tousse.*)

BALAGALAEV. Tu veux rire ! Bois !

MIRVOLINE, *tout en buvant.* A votre bonne santé. Il y a aussi un détail que vous ne connaissez peut-être pas, Nicolaï Ivanytch ? C'est le véritable nom de Piotr Petrovitch. Il ne s'appelle pas Pekhteriev, non, mais Pekhteriov.

BALAGALAEV. Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

MIRVOLINE. Mais c'est le bon sens, voyons ! C'est ainsi que nous avons toujours appelé son père, et toute sa famille. Tous les Pekhteriov s'appellent Pekhteriov et pas Pekhteriev. Il n'y a jamais eu de Pekhteriev chez nous. Qu'est-ce que c'est que ça, Pekhteriev ?

BALAGALAEV. Ah ! c'est curieux. D'ailleurs, le nom importe peu, c'est l'honnêteté qui compte.

MIRVOLINE. Vous avez tout à fait raison, c'est l'honnêteté qui compte. (*Il regarde par la fenêtre.*) Voici quelqu'un qui vient.

BALAGALAEV. Et je suis encore en robe de chambre ! C'est toi aussi, qui me fais bavarder.

ALOUPKINE, *au loin.* Annonce, Aloupkine, gentilhomme.

GUERASSIME, *qui entre.* Un certain M. Aloupkine vous demande.

BALAGALAEV. Aloupkine ! Qui ça peut-il être ? Fais-le entrer. Mirvoline, veux-tu t'occuper de lui, le faire attendre ? Je reviens tout de suite.

scène 3

MIRVOLINE, ALOUPKINE

MIRVOLINE. Nicolaï Ivanovitch ne va pas tarder à être là. Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir ?

ALOUPKINE. Merci bien, monsieur. Mais restons plutôt debout. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

MIRVOLINE. Mirvoline, propriétaire. Je suis du pays. Vous avez peut-être eu l'occasion d'entendre mon nom ?

ALOUPKINE. Non, monsieur, jamais. Je n'en suis pas moins très heureux de l'occasion. Permettez, cependant : êtes-vous parent avec Mme Baldachov, Tatiana Semionovna ?

MIRVOLINE. Non, monsieur. Qui est-ce, Mme Baldachov ?

ALOUPKINE. Une propriétaire du gouvernement de Tambov, une veuve.

MIRVOLINE. Ah ! vraiment, de Tambov ?

ALOUPKINE. Oui, une veuve de Tambov. Et permettez encore. Je me renseigne. Connaissez-vous le commissaire rural ?

MIRVOLINE. Le nôtre ?

ALOUPKINE. Celui d'ici.

MIRVOLINE. Porfiri Ignatitch ! Comment donc ! C'est un vieil ami !

ALOUPKINE. C'est la plus vieille bête qui soit au monde. Excusez ma franchise : je suis militaire. J'ai l'habitude de dire ce que je pense, sans détour. Il faut que vous sachiez...

MIRVOLINE. Ne voulez-vous pas prendre quelque chose après ce petit voyage ?...

ALOUPKINE. Non, vraiment, merci. Il faut donc que vous sachiez que je viens à peine de m'établir dans la région. Jusqu'ici, j'habitais le gouvernement de Tambov. Mais ma pauvre femme est morte et j'ai hérité d'elle cinquante-deux âmes dans votre district...

MIRVOLINE. Où exactement, si je ne suis pas indiscret ?

ALOUPKINE. Dans le village de Trioukhino, à cinq verstes de la grand-route de Voronège.

MIRVOLINE. Ah ! je vois : une bonne petite propriété !

ALOUPKINE. Une horreur, oui. Rien que du sable... Ma pauvre femme étant donc morte et ayant hérité, j'ai jugé bon de m'installer ici, d'autant que ma maison de Tambov, qui tombait en ruine, a fini, je dois le dire, par s'effondrer. J'ai donc changé de résidence. Or, figurez-vous que votre commissaire a trouvé tout de suite le moyen de me faire tort, et de la manière la plus éhontée !

MIRVOLINE. Oh ! ce n'est pas gentil !

ALOUPKINE. Ecoutez-moi bien. Je serais seul en cause, peu m'importerait, mais j'ai une fille, moi, j'ai ma Catherine. Et je vous prie de croire que cela compte. Heureusement, j'ai confiance en Nicolaï Ivanovitch. Je n'ai eu que deux fois le plaisir de le rencontrer. Mais j'ai entendu vanter son esprit d'équité.

MIRVOLINE. Le voici justement.

scène 4

LES MEMES, BALAGALAEV, *en habit de cérémonie*

BALAGALAEV, *tandis qu'Aloupkine le salue.* Très heureux... Prenez donc la peine de vous asseoir... Mais je crois bien que nous nous sommes déjà rencontrés, oui, chez l'honorable Afanassi Matveitch.

ALOUPKINE. C'est cela même.

BALAGALAEV. Il n'y a pas longtemps, me semble-t-il, que vous êtes des nôtres ? Je veux dire que votre installation dans notre district est toute récente...

ALOUPKINE. Toute récente.

BALAGALAEV. Nous allons faire en sorte que vous ne la regrettiez pas. (*Un silence.*) Quelle chaleur, aujourd'hui !

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch, je suis un vieux soldat, je vais donc, avec votre permission, m'expliquer franchement.

BALAGALAEV. Mais je vous en prie. Qu'est-ce qu'il y a ?

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch, vous êtes notre maréchal, vous êtes donc notre second père. Moi aussi, je suis père, Nicolaï Ivanovitch !

BALAGALAEV. Je suis très sensible à ce que vous dites là, croyez-le, je le sais... Je sais ce qu'est mon devoir, et à quoi m'oblige la charge dont la noblesse a bien voulu m'honorer. Alors, de quoi s'agit-il ?

ALOUPKINE. Votre commissaire rural, Nicolaï Ivanovitch, est la dernière des fripouilles.

BALAGALAEV. Vous dites ? Vous avez une façon de vous exprimer qui est assez énergique...

ALOUPKINE. Ah je vous en prie, hein ! Je vous en prie ! Ecoutez-moi, s'il vous plaît. Il paraît qu'un de mes paysans, « mon paysan », a volé un bouc à son voisin, le paysan Philippe. Tout d'abord, m'est-il permis de vous demander ce qu'un paysan peut bien avoir affaire avec un bouc ? Allons ! dites-moi ça : qu'est-ce qu'un paysan peut bien avoir affaire avec un bouc ? Et pourquoi est-ce mon paysan, à moi, qui a volé ce bouc, et non pas un autre ? Où est la preuve ? Mais, admettons. Admettons que le coupable, ce soit mon moujik. Est-ce qe cela me regarde ? Est-ce que je suis responsable ? Est-ce moi qui dois en subir les conséquences ? Vais-je devoir répondre de tous les boucs du pays? Le commissaire pourra-t-il impunément être grossier avec moi ? Et puis quoi encore ? Il vous dira que le bouc a été retrouvé dans ma cour... Et puis après ! Qu'il aille au diable avec son bouc ! D'ailleurs, ce n'est pas de bouc qu'il s'agit ici : il s'agit de bonne éducation.

BALAGALAEV. Excusez-moi, mais j'avoue que je n'ai pas très bien compris. Vous dites, n'est-ce pas, que votre paysan a volé un bouc ?

ALOUPKINE. Pardon ! Pardon ! Je n'ai jamais dit cela. Le commissaire, lui, le dit, pas moi.

BALAGALAEV. Il me semble qu'en pareil cas il y a toute une procédure prévue et je ne vois vraiment pas en quoi je pourrais intervenir ainsi que vous voulez bien me le demander.

ALOUPKINE. Mais qui donc, sinon vous, pourrait intervenir, Nicolaï Ivanytch ? Je vous prie, au contraire, de trancher le différend. Je suis offensé, mon honneur est en jeu. Le commissaire a osé me dire, et de la manière la plus insolente : « Vous aurez de mes nouvelles !... » Vous avez à me faire rendre justice...

GUERASSIME, *qui entre.* Evgueni Tikhonovitch est arrivé.

BALAGALAEV, *en se levant.* Je vous prie de m'excuser... Entrez, Evgueni Tikhonovitch... Comment vous portez-vous ?

scène 5

LES MÊMES, SOUSLOV

SOUSLOV. Très bien, merci... Messieurs, j'ai bien l'honneur...

MIRVOLINE. Mes respects, Evgueni Tikhonytch.

SOUSLOV. Ah ! tu es là ! Bonjour !

BALAGALAEV. Votre femme va bien ?

SOUSLOV. Elle se maintient... Quelle chaleur, hein ! Si ce n'avait pas été pour vous, Nicolaï Ivanytch, le ciel m'est témoin que je n'aurais pas bougé de chez moi.

BALAGALAEV. Je vous en sais vraiment gré. Mais ne désirez-vous pas ?... (*Il montre la table et les hors-d'œuvre, puis il se tourne vers Aloupkine.*) Je vous demande pardon, voulez-vous me rappeler quels sont vos prénoms ?

ALOUPKINE. Anton Semionytch.

BALAGALAEV. Eh bien ! mon cher Anton Semionytch, ne manquez pas de m'exposer plus tard vos démêlés. Pour l'instant, comme vous le voyez... Et pour tout ce qui est de mon ressort, je vous assure de ma sollicitude. Comptez sur moi... Est-ce que vous connaissez Evgueni Tikhonytch ?

ALOUPKINE. Non, monsieur.

BALAGALAEV. Alors, permettez-moi de vous présenter. C'est notre juge, un homme de grand cœur, vraiment, une belle âme, une personnalité que vous apprécierez... (*A Souslov qui dévore des hors-d'œuvre.*) Evgueni Tikhonytch ?

SOUSLOV. Quoi ?

BALAGALAEV. J'aimerais que vous liiez connaissance

avec un nouvel hote de notre district, M. Aloupkine, Anton Semionytch, un de nos nouveaux propriétaires.

SOUSLOV, *la bouche pleine.* J'en suis vraiment très heureux... De quelle région nous arrivez-vous ?

ALOUPKINE. Du gouvernement de Tambov.

SOUSLOV. Ah ! c'est curieux : j'ai un parent à Tambov. Un pauvre type, d'ailleurs. Mais la ville, elle, n'est pas mal, une bonne petite ville

ALOUPKINE. Oui, la ville n'est pas mal.

SOUSLOV. Eh bien ! et nos tourtereaux ? Vous êtes sûr qu'ils vont venir ?

BALAGALAEV. Mais oui, j'en suis sûr ! Je suis même surpris qu'ils ne soient pas déjà là. Ils auraient bien dû vous précéder.

SOUSLOV. Et vous croyez vraiment que vous allez les réconcilier ?

BALAGALAEV. Je l'espère bien. J'ai invité l'ancien maréchal... Et tenez, Anton Semionytch, puisque vous êtes là, je m'en vais recourir aussi à vos bons offices. Vous pouvez nous être utile dans une affaire dont je puis dire qu'elle intéresse à juste titre toute la noblesse du district.

ALOUPKINE. Allez-y ! J'écoute.

BALAGALAEV. Il y a ici un propriétaire, qui s'appelle Bezpandine, une digne homme, quoique un peu excentrique. On ne peut pas dire qu'il ait l'esprit fêlé, non, mais cela ne tourne pas rond. Ce Bezpandine a une sœur, la veuve Kaourov, alors elle vraiment la folle la plus têtue qui soit... D'ailleurs vous allez en juger.

MIRVOLINE. C'est de famille Nicolaï Ivanytch, chez eux. Leur maman, feu Pelagueia Arsenievna, c'était pire. On dit qu'en son jeune temps une brique lui est tombée sur la tête... Peut-être bien est-ce à cause de cela...

BALAGALAEV. C'est possible. Cela s'est vu. Poursuivons Entre ce Bezpandine et sa sœur, la veuve Kaourov, il y a un partage en litige depuis trois ans. C'est au sujet d'une propriété que leur tante leur a léguée — à ne pas oublier que c'est un acquêt. Eh bien ! c'est à les envoyer au diable. Ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur ce partage. La sœur, surtout, ne veut rien entendre. L'affaire a été devant les tribunaux. Les plus hautes autorités en ont été saisies. Ça pourrait tourner mal. Aussi, ai-je décidé d'en finir, d'extirper le mal dans sa racine, de mettre un terme à leurs divagations, de leur imposer raison... Je les ai convoqués, aujourd'hui, pour la dernière fois, chez moi. Après quoi, je m'en lave les mains. Je ne me tracasse plus pour eux. Les tribunaux n'auront qu'à se prononcer. J'ai prié l'honorable Evgueni Tikhonytch, ainsi que l'ancien maréchal, de m'assister dans cette tentative de conciliation. Accepteriez-vous aussi de vous joindre à nous ?

ALOUPKINE. Moi, je veux bien... Mais, je ne connais pas...

BALAGALAEV. Et puis après ! Cela n'a pas d'importance. Vous êtes propriétaire dans le district, cela vous donne du poids. Tout est même pour le mieux, car vous, au moins, ils ne pourront vous accuser d'être partial..

ALOUPKINE. Soit. Comptez sur moi.

GUERASSIME, *qui entre.* Mme Kaourov est là.

BALAGALAEV. En parlant de cette gracieuse personne, nous l'avons fait venir... (*Il va au-devant de Mme Kaourov.*)

scène 6

LES MÊMES, MADAME KAOUROV

BALAGALAEV. Ah ! vous voilà enfin ! Entrez, je vous prie, Anna Ilynichna. Je vous souhaite la bienvenue. (*Il la conduit à la table.*) Si vous désirez...

MADAME KAOUROV. Feraponte Ilytch n'est pas encore là ?

BALAGALAEV. Non, mais il ne peut tarder... Vous ne voulez pas prendre quelque chose ?

MADAME KAOUROV. Merci bien. C'est un jour maigre pour moi.

BALAGALAEV. Eh bien ! mais il y a du raifort, des concombres... Voulez-vous une tasse de thé ?

MADAME KAOUROV. Non, non, merci beaucoup. J'ai déjeuné. Excusez-moi d'être en retard. (*Elle s'assied.*) Il me faut, d'ailleurs, rendre grâce à Dieu d'être arrivée saine et sauve. Mon cocher a failli me verser.

BALAGALAEV. Est-ce possible ? La route, pourtant, n'est pas mauvaise.

MADAME KAOUROV. La route n'est pas en cause, Nicolaï Ivanytch. Ah ! non ! ce n'est pas la route qu'il faut incriminer. Vous me voyez, Nicolaï Ivanytch, je suis quand même là, et pourtant, je suis sûre que j'aurai fait tout ce voyage pour rien. Je connais trop le caractère de Feraponte Ilytch... Oh ! Seigneur, oui, je le connais trop !

BALAGALAEV. Nous allons voir cela, Anna Ilynichna. Je suis moins pessimiste que vous. J'ai bon espoir, moi, d'en finir avec cette affaire aujourd'hui Avouez que cela ne sera pas trop tôt.

MADAME KAOUROV. Dieu le veuille, Dieu le veuille ! Vous le savez, Nicolaï Ivanytch, pour moi, je consens à tout. Je suis d'un naturel paisible. Je m'accommode de tout. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement ? Je suis veuve, sans défense Vous êtes mon seul recours. Pour Feraponte Ilytch, lui, c'est bien simple : c'est ma mort qu'il veut. Qu'y puis-je ? Dieu l'ait en sa miséricorde ! Mais, au moins, qu'il ne s'acharne pas sur mes petits ! Qu'il se contente d'une seule victime : moi.

BALAGALAEV. Voyons, voyons, Anna Ilynichna, qu'est-ce que vous racontez là ! Laissez-moi plutôt vous présenter un nouveau propriétaire de notre district : Aloupkine, Anton Semionytch.

MADAME KAOUROV. Très heureuse, monsieur, très heureuse.

BALAGALAEV. Si vous le voulez bien, il prendra part lui aussi à notre petit conseil.

MADAME KAOUROV. J'accepte, Nicolaï Ivanytch, j'accepte tout. Vous pouvez convoquer tout le district, tout le gouvernement : j'ai ma conscience pour moi. Je sais que tous, vous prendrez ma défense, qu'aucun ne permettra que je sois lésée. Et vous-même, Evgueni Tikhonytch, comment va votre santé ?

SOUSLOV. Très bien. Pourquoi en serait-il autrement ? Merci tout de même.

MIRVOLINE, *qui baise la main de Mme Kaourov.* Vos enfants se portent-ils bien, Anna Ilynichna ?

MADAME KAOUROV. Par la grâce de Dieu, ils sont encore en vie, mes pauvres chéris ! Mais pour combien de temps, hélas ! Bientôt, oui, bientôt, ils seront orphelins.

SOUSLOV. Cela n'a pas de sens ce que vous nous dites là, Anna Ilynichna. Vous nous enterrerez tous, ma bonne dame.

MADAME KAOUROV. Cela n'a pas de sens, mon bon mon-

sieur ? Pour qu'une femme comme moi renonce à se taire, il faut qu'elle ait de sérieuses raisons de rompre le silence. C'est absolument comme je le dis, monsieur le Juge, ne vous en déplaise. Ai-je l'habitude de parler sans preuves ?

SOUSLOV. Et quelles preuves avez-vous ?

MADAME KAOUROV. Vous allez voir... Nicolaï Ivanytch, faites appeler, je vous prie, mon cocher.

BALAGALAEV. Qui ?

MADAME KAOUROV. Le cocher, mon cocher, Karpouchka. Il s'appelle Karpouchka.

BALAGALAEV. Que voulez-vous en faire ?

MADAME KAOUROV. Faites-le appeler... Vous voyez bien qu'Evgueni Tikhonytch exige des preuves !

BALAGALAEV. Ecoutez, Anna Ilynichna...

MADAME KAOUROV. Non, je vous en prie, faites-moi ce plaisir.

BALAGALAEV. Bon ! (*A Mirvoline.*) Va le chercher, mon vieux !

MIRVOLINE. Tout de suite. (*Il sort.*)

MADAME KAOUROV. Vous avez toujours refusé de me croire, Evgueni Tikhonytch. Ce n'est pas la première fois que je le constate. Dieu vous ait en sa miséricorde !

ALOUPKINE. En tout cas, moi non plus — permettez-moi de vous en faire la remarque — je ne comprends pas pourquoi il faut que vous appeliez votre cocher. Qu'est-ce qu'un cocher peut bien avoir affaire là-dedans ? Je ne comprends pas.

MADAME KAOUROV. Vous allez voir.

ALOUPKINE. Bon, mais je ne comprends pas

scène 7

LES MÊMES, KARPOUCHKA, MIRVOLINE

MIRVOLINE. Je vous amène le cocher.

MADAME KAOUROV. Ecoute, Karpouchka... Regarde-moi. Monsieur, que voilà, ne veut pas croire qu'à plusieurs reprises Feraponte Ilytch a voulu te corrompre. Tu vois ce que je veux dire ?

SOUSLOV. Alors, l'ami, tu ne réponds pas ? Parle. Le frère de Madame a-t-il voulu te corrompre ?

KARPOUCHKA. Comment ça, me corrompre ?

SOUSLOV. Je ne sais pas, moi. C'est ce que dit Anna Ilynichna.

MADAME KAOUROV. Ecoute, Karpouchka, regarde-moi. Tu te souviens, n'est-ce pas, qu'aujourd'hui tu as failli me verser... Tu t'en souviens ?

KARPOUCHKA. Quand ça, madame ?

MADAME KAOUROV. Quand ça ? Que tu es bête ! Au coin, là, juste avant d'arriver à la digue. Une roue est presque sortie de son essieu.

KARPOUCHKA. Bien, madame.

MADAME KAOUROV. Te souviens-tu de ce que je t'ai dit ? Je t'ai dit : « Avoue, t'ai-je dit, avoue que Feraponte Ilytch t'a corrompu. » « Karpouchka, « cher ami, a-t-il dit, arrange-toi pour que ta maî- « tresse n'en revienne pas et tu n'auras pas affaire « à un ingrat. » Et est-ce que tu te souviens de ce que tu m'as répondu ? Tu m'as répondu : « Je vous fais toutes mes excuses, madame, c'est de ma faute. »

SOUSLOV. Pardon, pardon, Anna Ilynichna. Dire : « Je vous fais toutes mes excuses, c'est de ma faute », cela ne constitue pas une preuve. Qu'entendait-il par là ? Entendait-il avouer qu'il s'était, en effet, laissé corrompre, qu'il voulait vous supprimer ? Voilà ce qu'il faut savoir. Est-ce cela que tu as avoué, hein ? Est-ce cela que tu avoues ?

KARPOUCHKA. Qu'est-ce que j'ai avoué ?

MADAME KAOUROV. Ecoute, Karpouchka, regarde-moi. Dis-le que Feraponte Ilytch a voulu te corrompre. Je sais bien que tu as refusé. Mais, dis ce que je dis, est-ce bien la vérité ?

KARPOUCHKA. C'est comme madame le dit.

MADAME. KAOUROV. Ah ! vous voyez !

SOUSLOV. Ah ! mais non ! Permettez ! Permettez ! A moi, réponds-moi, l'ami, à moi. Et fais un peu attention... Réponds clairement.

MADAME KAOUROV. Mais vous aussi, permettez, Evgueni Tikhonytch ! Je n'admets pas un pareil procédé. Vous essayez de l'intimider. Et cela, je ne le permettrai pas. Va-t'en, Karpouchka, va-t'en. Va faire une bonne petite sieste. Tu dors debout. (*Karpouchka sort.*)

Je dois vous avouer, Evgueni Tikhonytch, que je ne m'attendais pas à cela de vous. Qu'est-ce que je vous ai fait, grand Dieu ?

SOUSLOV. Rien, sinon que vous essayez de nous flouer !

BALAGALAEV. Allons, l'incident est clos, Anna Ilynichna. Asseyez-vous et calmez-vous. Nous allons examiner tout cela.

GUERASSIME. Monsieur Bezpandine est arrivé.

BALAGALAEV. Enfin !... Fais-le entrer.

scène 8

LES MEMES, BEZPANDINE

BALAGALAEV. Ah ! bonjour... Eh bien ! vous vous faites attendre !

BEZPANDINE. Toutes mes excuses, Nicolaï Ivanytch, mais je n'en suis pas tout à fait responsable. Bonjour, Evgueni Tikhonytch, juge intègre. Comment ça va ?

SOUSLOV. Bonjour !

BEZPANDINE. Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ?... (*Il salue sa sœur.*) On a volé la selle de mon cheval ! Où la retrouver ? Ça ! Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'ai pris la selle de mon palefrenier. (*Il s'est versé un verre et le vide.*) Je ne vous apprendrai pas que je fais toutes mes courses à cheval. Cette selle-là est atroce. Une selle de postillon. Il m'a été absolument impossible de faire du trot.

BALAGALAEV. Permettez-moi, Feraponte Ilytch, de vous présenter monsieur Aloupkine, Anton Semionytch.

BEZPANDINE. Très heureux... Etes-vous amateur ?

ALOUPKINE. Amateur ? De quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

BEZPANDINE. De quoi ? Mais de chasse, évidemment, de chiens...

ALOUPKINE. Je déteste les chiens et je ne sais tirer que sur les oiseaux qui sont par terre.

BEZPANDINE, *en éclatant de rire.* Sur des oiseaux qui sont par terre !

BALAGALAEV. Excusez-moi, messieurs, d'interrompre une si passionnante conversation. Nous trouverons sans doute un autre moment pour parler à loisir de chiens et d'oiseaux. Pour l'instant, je propose, sans plus attendre, d'aborder l'affaire pour laquelle nous sommes réunis. Il me semble même que nous pou-

vons commencer sans l'ancien maréchal. Qu'en pensez-vous ?

SOUSLOV. Mais oui.

BALAGALAEV. Eh bien ! Feraponte Ilytch, je vous prie de prendre place et vous aussi, Anton Semionytch. (*Ils s'asseyent.*)

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanytch, vous m'avez toujours inspiré, je vous garde une très profonde considération. Je suis donc venu pour répondre au désir que vous m'en aviez exprimé. Mais permettez-moi de vous le dire tout de suite : si vous espérez aboutir à quoi que ce soit avec ma très estimable sœur, je suis, d'avance, certain que...

MADAME KAOUROV. Vous l'entendez, Nicolaï Ivanytch ! Vous l'entendez !

BALAGALAEV. Je vous en prie, Feraponte Ilytch, et vous aussi, Anna Ilynichna. Veuillez tout d'abord prendre la peine de m'écouter. Je vous ai convoqués tous deux parce que je souhaite très vivement mettre un terme à vos dissentiments. Songez donc au pénible exemple que vous donnez : n'êtes-vous pas frère et sœur, n'avez-vous pas été conçus dans le même sein...

BEZPANDINE. Permettez, Nicolaï Ivanytch.

ALOUPKINE. N'interrompez pas, monsieur Bezpandine, je vous prie.

BEZPANDINE. Mais je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

ALOUPKINE. Je ne vous donne aucun ordre, mais invité par Nicolaï Ivanytch...

BALAGALAEV. Oui, Feraponte Ilytch, j'ai invité monsieur, et aussi l'honorable Evgueni Tikhonytch, en qualité de conciliateurs... Mais, Feraponte Ilytch, Anna Ilynichna, c'est à vous que je m'adresse. Pourquoi un frère, une sœur, conçus, je le répète, dans le même sein, ne peuvent-ils pas vivre en paix, dans la bonne intelligence ? Feraponte Ilytch, Anna Ilynichna, je fais appel à votre raison. Ecoutez-moi. C'est pour votre bien que je parle ainsi. Réfléchissez-y : quel avantage puis-je tirer de mes bons offices ? Aucun. Je ne pense donc qu'à votre bien.

BEZPANDINE. Mais, Nicolaï Ivanytch, vous ne savez pas à quelle femme vous avez affaire. Il n'y a qu'à l'écouter. C'est à ne pas croire. Dieu m'ait en sa miséricorde !

MADAME KAOUROV. Et vous, qu'est-ce que vous êtes ? Vous corrompez mon cocher, vous me faites empoisonner par mes servantes, vous voulez tellement ma mort que je suis tout étonnée d'être encore en vie !

BEZPANDINE. J'ai corrompu un cocher, moi ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que c'est encore ?

MADAME KAOUROV. Oui, cher monsieur, et le cocher est prêt à en témoigner sous serment. Ces messieurs sont témoins.

BEZPANDINE, *en invoquant un témoignage collectif.* Quelle nouvelle sottise a-t-elle encore inventée ?

ALOUPKINE, *à Madame Kaourov.* Pardon, madame, pardon. C'est à tort que vous en appelez à mon témoignage. Moi, je n'ai strictement rien compris à votre histoire de cocher, qui ressemble, d'ailleurs, à celle de mon bouc...

MADAME KAOUROV. De votre bouc ? Quel bouc ? Vous osez comparer mon cocher à votre bouc ? Regardez-vous plutôt...

BALAGALAEV. Au nom du ciel, je vous en supplie, messieurs ! Anna Ilynichna ! Feraponte Ilytch ! Voyons ! voyons ! Pourquoi vous taquiner ainsi et prendre plaisir à vous lancer des injures ? Faites la paix. Un bon mouvement ! Jetez-vous dans les bras l'un de l'autre ! Allons ! Non ?

BEZPANDINE. Quoi ? Vous avez imaginé... Eh bien ! si j'avais su, je ne serais pas venu.

MADAME KAOUROV. Moi non plus, je ne serais pas venue.

BALAGALAEV. Vraiment ! Et il y a un instant, vous me disiez que vous consentiez à tout !

MADAME KAOUROV. A tout, mais pas à ça.

SOUSLOV. Croyez-moi, mon bon Nicolaï Ivanytch, ce n'est pas ainsi qu'il faut engager pareille affaire. Vous prêchez la concorde. Ne voyez-vous pas à quelles gens... ?

BALAGALAEV. Selon vous, comment faudrait-il procéder, Evgueni Tikhonytch ?

SOUSLOV. Voyons, pourquoi les avez-vous convoqués ? Pour un partage. C'est là l'objet de leur brouille. Tant qu'on ne les aura pas départagés, ni vous, ni moi, personne n'aura la paix et, au lieu de rester chez nous, bien au frais, par une pareille chaleur, il nous faudra traîner et suer sur les routes, comme aujourd'hui. Procédons à ce partage, efforçons-nous, puisque c'est votre idée, de leur faire entendre raison. Où sont les plans ?

BALAGALAEV. Soit, mettons-nous au travail. (*Il appelle.*) Guerassime !

GUERASSIME, *qui entre.* Monsieur désire ?

BALAGALAEV. Qu'on appelle Velvitski.

BEZPANDINE. Je vous le dis tout de suite : je consens à tout. J'en passerai par ce que Nicolaï Ivanytch décidera.

MADAME KAOUROV. Moi aussi.

SOUSLOV. Je demande à voir.

MIRVOLINE. Ce sont là, en tout cas, d'excellentes intentions !

scène 9

LES MEMES, VELVITSKI, *qui apporte les plans*

BALAGALAEV. Approche ! (*Il déploie les plans.*) Apporte ici cette petite table. Là ! Maintenant, regardez, je vous prie... Voilà... (*Il lit.*) « Le village de Kokouchkino, qu'on appelle aussi Rakovo, compte d'après le huitième recensement, quatre-vingt-quatorze âmes du sexe masculin... » Voyez tous ces traits qu'on a tracés au crayon. Ah ! ce n'est pas la première fois que nous peinons là-dessus. « Contenance totale en terres, 712 arpents; terres en friche, 81 arpents, terres bâties et prairies, 9... » Il y a quelques enclaves, mais elles ne sont pas nombreuses. Le problème qui se pose à nous consiste à partager très exactement cette propriété entre l'économe de collège en retraite Feraponte Bezpandine et sa sœur, veuve d'un sous-lieutenant, Anna Kaourov. Veuillez noter que le testament en cause, celui de leur défunte tante, la veuve de l'architecte Philokalossov, stipule que le partage doit être égal.

BEZPANDINE. Cette vieille femme avait perdu la tête dans ses vieux jours. Si elle m'avait tout légué, nous n'aurions pas tous ces ennuis...

MADAME KAOUROV. Vous êtes bien bon !

BEZPANDINE. Elle aurait pu se contenter de vous léguer votre part légale. Mais, est-ce qu'une femme est capable de bon sens ? Et puis, vous, vous laviez, vous peigniez chaque matin, paraît-il, son cher petit toutou...

MADAME KAOUROV. C'est faux, vous mentez ! Moi, m'abaisser à peigner un chien ! Allons donc ! Est-ce que cela me ressemble ? C'est plutôt vous qui en seriez capable ! Amateur de chiens comme vous l'êtes ! Dieu vous ait en sa miséricorde ! On raconte que vous embrassez le vôtre sur le nez !

BALAGALAEV. Madame, monsieur, je vous en prie, tous deux, un peu de silence, s'il vous plaît. Je continue. Il y a plus de trois ans que la tante est morte, et, cependant, aucune solution n'est encore en vue. J'ai fini par accepter ce rôle de médiateur entre eux parce que, vous le savez, c'est assez mon devoir. Mais je vous avoue que, jusqu'ici, je n'ai rien pu obtenir. Le principal obstacle résulte évidemment du fait que Bezpandine, non plus que sa sœur ne veulent habiter la même maison. Il faut donc procéder au partage de la propriété et cette opération se révèle impossible.

BEZPANDINE, *après un silence*. Eh bien !... au diable la maison de ma tante. J'y renonce !

BALAGALAEV. Vous y renoncez ?

BEZPANDINE. Oui. Mais à condition d'être dédommagé.

BALAGALAEV. Cela va de soi.

MADAME KAOUROV. C'est une ruse, Nicolaï Ivanytch ! C'est un traquenard ! Il espère avoir ainsi les meilleures terres, les cultures de chanvre et tout ce qui s'ensuit. Il n'a pas besoin de la maison : il a la sienne. Et puis, la maison de notre tante est dans un si piteux état...

BEZPANDINE. Si la maison est dans un état si piteux...

MADAME KAOUROV. Non ! je ne céderai pas les cultures de chanvre. Oh non ! Vous pensez ! Je suis veuve, j'ai des enfants... Qu'est-ce que je deviendrais sans les cultures de chanvre, voulez-vous me le dire ?...

BEZPANDINE. Si la maison est vraiment dans un état si piteux...

MADAME KAOUROV. Non, jamais !

ALOUPKINE. Laissez-le donc parler !

BEZPANDINE. Si la maison est en si mauvais état, laissez-la-moi et c'est vous qu'on dédommagera.

MADAME KAOUROV. On les connaît, vos dédommagements ! Vous me céderiez quelque méchant petit terrain, un champ de cailloux, ou bien quelque marais planté de joncs et dont même les vaches des paysans ne voudraient pas.

BEZPANDINE. Il n'y a pas de marais comme ça dans la propriété.

MADAME KAOUROV. Non, mais à défaut de marais, quelque saleté du même genre. Je vous fais grâce de vos dédommagements. Je sais ce qu'ils valent.

ALOUPKINE, *à Mirvoline*. Est-ce que toutes les femmes de votre district sont comme celle-là ?

MIRVOLINE. Oh ! Il y en a qui sont pires !

BALAGALAEV. Allons, messieurs, messieurs... Un peu de silence, s'il vous plaît. Voici ce que je vous propose. Nous allons tous nous y mettre et diviser la propriété en deux lots. Le premier lot comprendra la maison et les dépendances. Nous ajouterons un peu plus de terrain au second lot. Et les parties choisiront.

BEZPANDINE. D'accord.

MADAME KAOUROV. Moi pas.

BALAGALAEV. Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord ?

MADAME KAOUROV. Qui choisira le premier ?

BALAGALAEV. Nous allons tirer au sort.

MADAME KAOUROV. Dieu m'en préserve ! Dieu m'en garde ! Y songez-vous ? Jamais de la vie ! Ce sont les païens qui tirent au sort !

BEZPANDINE. Bon ! puisque c'est ainsi, c'est vous qui choisirez.

MADAME KAOUROV. Même comme cela, je n'accepte pas !

ALOUPKINE. Et pourquoi ?

MADAME KAOUROV. Comment voulez-vous que je choisisse ? Et si j'allais me tromper...

BALAGALAEV. Pardon ! Pourquoi vous tromperiez-vous ? Les lots seront égaux et si l'un d'eux vous paraît supérieur à l'autre, Feraponte Ilytch vous laisse le droit de choisir la première.

MADAME KAOUROV. Et qui me dira où est le meilleur lot ?... Non, Nicolaï Ivanytch, c'est plutôt à vous de décider. Mon petit père, veuillez vous charger vous-même d'attribuer chaque lot. Celui que vous me désignerez, je le prendrai. D'avance je me déclare satisfaite.

BALAGALAEV. Eh bien, soit ! Donc, la maison avec les communs et la réserve reviennent à madame Kaourov.

BEZPANDINE. Et le jardin aussi ?

MADAME KAOUROV. Naturellement, le jardin aussi ! Peut-on séparer une maison de son jardin ? D'ailleurs, ce jardin est misérable, tout juste cinq ou six pommiers et les pommes en sont acides, acides !... Et, en réalité, la réserve ne vaut pas un sou.

BEZPANDINE. Alors, bon Dieu, cédez-la-moi !

BALAGALAEV. Je répète : la maison, avec les communs, et toute la réserve échoient à madame Kaourov. Pour y voir clair, voulez-vous suivre sur ce plan ? Velvitsky, mon brave, lis-nous comment j'ai prévu ce partage.

VELVITSKI, *qui lit un cahier*. « Projet de partage entre le propriétaire Feraponte Bezpandine et sa sœur, veuve Kaourov, femme de gentilhomme...

BALAGALAEV. Passe à l'alinéa « Direction des lignes ».

VELVITSKI. « Direction de la ligne qui part du point A... »

BALAGALAEV. Regardez, voilà où est le point A.

VELVITSKI. «... du point A, situé à la limite de la propriété Voloukhine et qui va au point B, placé au coin de la digue...

BALAGALAEV. Au point B, au coin de la digue... Suivez-nous, Evgueni Tikhonytch.

SOUSLOV, *éloigné du groupe*. Je vous suis.

VELVITSKI. « Du point B... »

MADAME KAOUROV. Pardon ! A qui sera l'étang ?

BALAGALAEV. Il ne peut qu'être indivis. Autrement dit, la rive droite sera la propriété de l'un et la rive gauche de l'autre.

MADAME KAOUROV. Bien, bien...

BALAGALAEV. Continue, Velvitski.

VELVITSKI. « Les terres en friche seront divisées en deux lots. Un lot aura 53 arpents et le second 77 ».

BALAGALAEV. Voici ce que je propose. Celui qui n'aura pas la réserve recevra le plus important lot de friches, c'est-à-dire qu'il bénéficiera de 24 arpents. Ici, le premier lot de friches, et là, le second.

VELVITSKI. « Le propriétaire du premier lot s'engage au transfert, à ses frais, de deux familles de paysans sur les terres du second lot. Les paysans ainsi transférés auront droit pendant deux ans à la jouissance des cultures de chanvre... »

MADAME KAOUROV. Je n'accepte ni de transférer des paysans, ni de céder les cultures de chanvre.

BALAGALAEV. Un instant, je vous prie...

MADAME KAOUROV. Pour rien au monde, Nicolaï Ivanytch, pour rien au monde !

ALOUPKINE. N'interrompez pas, madame.

MADAME KAOUROV, *en joignant les mains*. Est-il possible... Je dois rêver ! J'en ai le souffle coupé ! Les cultures de chanvre cédées pour deux ans, l'étang en indivis... Mais, si c'est ainsi, j'aime mieux renoncer à la maison !

BALAGALAEV. Je me permets, dans ce cas, de vous faire remarquer que Feraponte Ilytch...

MADAME KAOUROV. Non, petit père, ne vous occupez plus de rien. Il faut que, sans le savoir, je vous aie fait je ne sais quel affront pour que...

BALAGALAEV, *qui parle en même temps que Mme Kaourov.* Allez-vous enfin m'écouter, Anna Ilynichna ! Vous parlez des paysans, des champs de culture, mais votre frère ajoute à l'autre lot vingt-quatre arpents...

MADAME KAOUROV, *qui parle en même temps que Balagalaev.* Voyons, Nicolaï Ivanytch, comment pouvez-vous dire cela ? Je serais une idiote, vous le savez bien, si je cédais pour rien les cultures de chanvre. Vous devriez avoir plus d'égards, Nicolaï Ivanytch, pour une veuve qui n'a personne pour la défendre. Mes enfants sont mineurs. Ayez, au moins, pitié d'eux !

BALAGALAEV. C'en est trop, vraiment, c'en est trop !

BEZPANDINE. Alors, vous trouvez que mon lot vaut davantage que le vôtre ?

MADAME KAOUROV. Vingt-quatre arpents...

BEZPANDINE. Non, répondez-moi, est-il meilleur ?

MADAME KAOUROV. Dites donc, vingt-quatre arpents...

ALOUPKINE. Ce n'est pas cela qu'on vous demande : Est-il meilleur, voilà !Meilleur ! Meilleur !

MADAME KAOUROV. Qu'est-ce qui te prend, petit père ? Pourquoi te jettes-tu ainsi sur moi ? Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Celles de Tambov, sans doute ? D'où est-ce qu'il sort, celui-là, comme un diable de sa boîte ! On ne le connaît ni d'Eve, ni d'Adam ! Seigneur ! qu'est-ce que c'est que cet individu ! Regardez-le se dresser comme un vieux coq, sur ses ergots !

ALOUPKINE. Madame, un peu de décence, je vous prie. Il me faut vraiment faire un grand effort pour ne pas oublier que vous êtes une femme, du moins je le suppose. Mais un vieux militaire comme moi a tout de même le droit...

BALAGALAEV. Par pitié, Messieurs, par pitié ! Anton Semionytch, un peu de calme, je vous en supplie. Tous ces cris ne riment à rien...

ALOUPKINE. Quand même, permettez...

MADAME KAOUROV. C'est un fou ! Vous êtes bon à enfermer !

BEZPANDINE. Je persiste néanmoins, Anna Ilynichna, à vous poser la même question : estimez-vous que mon lot est meilleur que le vôtre ?

MADAME KAOUROV. Evidemment, il est meilleur. En tout cas, il a plus de terre.

BEZPANDINE. Bon. Eh bien ! changeons.
(*Mme Kaourov se tait.*)

BALAGALAEV. Alors ? Qu'avez-vous à répondre ?

MADAME KAOUROV. Que puis-je faire sans la maison ? A quoi me servirait alors d'avoir cette propriété ?

BEZPANDINE. Puisque mon lot est meilleur ! Vous m'abandonnez la maison, mais vous avez les vingt-quatre arpents en plus.
(*Tous deux se taisent.*)

BALAGALAEV. Allons, Anna Ilynichna, décidez-vous, soyez raisonnable, imitez votre frère... Son comportement, aujourd'hui, est vraiment exemplaire. Vous voyez bien qu'on vous fait toutes les concessions. Vous n'avez plus qu'à nous dire, de votre plein gré, ce que vous choisissez.

MADAME KAOUROV. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas choisir.

BALAGALAEV. Vous ne voulez pas choisir et vous ne consentez à rien ! Ce n'est pas raisonnable ! Il faut que vous sachiez que je suis à l'extrême limite de ma bonne volonté. Si, aujourd'hui non plus, nous n'aboutissons pas, j'y suis bien résolu, je renonce à jouer ce rôle d'arbitre. C'est le tribunal qui fera votre partage. Dites-nous, au moins, ce que vous désirez.

MADAME KAOUROV. Je ne désire rien, Nicolaï Ivanytch. Je m'en remets à vous.

BALAGALAEV. Mais non, puisque vous n'avez aucune confiance en moi !... Il faut en finir, Anna Ilynichna. J'en ai assez. Voilà bientôt trois ans que ça dure ! Il ne vous reste plus qu'à nous dire ce que vous décidez.

MADAME KAOUROV. Que voulez-vous que je dise, Nicolaï Ivanytch ? Je vois bien que vous êtes tous contre moi. Je suis seule. Et je ne suis qu'une femme. Ce n'est pas bien difficile de m'intimider. Je n'ai que Dieu pour prendre ma défense. Et je suis à votre merci. Faites de moi ce que vous voudrez.

BALAGALAEV. Mais c'est abominable ! Dieu ! Est-il possible de parler ainsi ! Nous sommes cinq, n'est-ce pas, et vous êtes toute seule... Mais est-ce que nous vous contraignons à quoi que ce soit ?

MADAME KAOUROV. Vous ne me contraignez pas ?

BALAGALAEV. C'est effarant !

ALOUPKINE, *à Balagalaev.* Ne vous occupez plus d'elle !

BALAGALAEV. Attendez, Anton Semionytch !... Ma chère Anna Ilynichna, écoutez-moi bien. Dites-nous ce que vous désirez : garder la maison et réduire la compensation offerte à votre frère, sans doute, mais de combien ? Enfin, quelles sont vos conditions ?

MADAME KAOUROV. Que puis-je vous dire, Nicolaï Ivanytch ? Comment voulez-vous que je lutte contre vous ? Mais le bon Dieu vous jugera, Nicolaï Ivanytch !

BALAGALAEV. Ecoutez. Mon projet de partage ne vous satisfait sans doute pas...

ALOUPKINE. Répondez !

SOUSLOV, *qui contient Aloupkine.* Laissez-la donc. Vous voyez bien que vous ne tirerez rien de cette femme !

MADAME KAOUROV. Oui, je suis mécontente.

BALAGALAEV. D'accord ! Dites-nous maintenant pourquoi vous êtes mécontente ?

MADAME KAOUROV. Cela, je ne peux pas le dire.

BALAGALAEV. Et pourquoi donc ?

MADAME KAOUROV. Je ne le puis, Monsieur.

BALAGALAEV. Est-ce que vous me comprenez, au moins ?

MADAME KAOUROV. Je ne vous comprends que trop bien, Nicolaï Ivanitch.

BALAGALAEV. Dans ce cas, et pour la dernière fois, et à la fin des fins, dites-nous comment on peut vous donner satisfaction ? A quel projet accordez-vous votre consentement ?

MADAME KAOUROV. Ah non ! Pardon ! Par la force, vous pouvez faire de moi ce qui vous plaira : je ne suis qu'une femme. Pour mon consentement, excusez-moi : je mourrai plutôt que de vous l'accorder.

ALOUPKINE. Elle ose dire qu'elle est une femme ! Une diablesse, voilà ce que vous êtes ! Vous êtes une chipie !

BALAGALAEV. Anton Semionytch !

MADAME KAOUROV, *en même temps que Balagalaev.* Seigneur, mon Dieu !

SOUSLOV et MIRVOLINE, *aussi en même temps.* Assez, voyons, assez !

ALOUPKINE, *à Mme Kaourov.* Ecoutez ! Je suis un vieux militaire et quand je menace, exécution ! Prends garde ! Cesse de faire la sotte ! Ressaisis-toi ou gare ! Je ne plaisante pas, je t'en avertis ! Discute ce qu'on te propose ; si tu es raisonnable, on ne dira rien. Mais si tu t'obstines à te buter comme une vache... Prends garde, femme, je te le répète, prends garde...

BALAGALAEV. Tout de même, Anton Semionytch...

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanytch, ceci est mon affaire... (*Il aborde Aloupkine.*) Vous plairait-il de me dire, Monsieur, de quel droit... ?

ALOUPKINE. Vous prenez la défense de votre sœur ?

BEZPANDINE. Non, Monsieur, je ne prends pas la défense de ma sœur. Ma sœur, pour moi, voilà ce que c'est... Pfuh ! (*Il crache par terre.*) Je prends la défense de mon nom !

ALOUPKINE. De votre nom ? En quoi est-ce que j'insulte votre nom ?

BEZPANDINE. En quoi ? C'est admirable ! Vous estimez donc que n'importe quel hurluberlu de passage...

ALOUPKINE. Vous dites, Monsieur ?

BEZPANDINE. Oui, Monsieur !

ALOUPKINE. Ecoutez : il est de mauvais ton d'échanger des injures chez un hôte. Vous êtes gentilhomme. Moi aussi. Alors, demain, voulez-vous ?

BEZPANDINE. Vous avez le choix des armes ! Serait-ce au couteau !

BALAGALAEV. Messieurs ! Messieurs ! Mais qu'est-ce qui vous prend ! Vous n'avez pas honte ! Songez que c'est chez moi...

BEZPANDINE, *face à face avec Aloupkine.* Vous ne me faites pas peur, à moi, Monsieur !

ALOUPKINE. Moi non plus, je ne vous crains pas, Monsieur ! Quant à votre sœur, n'était la bienséance, il y a un certain mot qui exprimerait fort bien ce que j'en pense.

MADAME KAOUROV. Seigneur ! J'accepte tout, tout ! Donnez : je vais signer. Tout ce qu'on voudra !

SOUSLOV, *à Mirvoline.* Mais, où est mon chapeau ? Tu ne l'as pas vu, toi ?

BALAGALAEV. Messieurs ! Messieurs !

GUERASSIME, *qui entre et annonce.* Piotr Petrovitch Pekhteriev.

scène 10

LES MÊMES, PEKHTERIEV

PEKHTERIEV, *en entrant.* Bonjour, mon bien cher Nicolaï Ivanytch !

BALAGALAEV. Mes hommages, Piotr Petrovitch ! Votre femme va bien ?

PEKHTERIEV, *en saluant tout le monde.* Messieurs... Grâce à Dieu, oui, ma femme va bien. Je m'excuse, mon cher Balagalaev. Je suis tellement en retard ! Mais je vois que vous avez commencé sans moi et vous avez bien fait... Comment allez-vous, Evgueni Tikhonytch ? Et vous, Feraponte Ilytch ? Et vous-même, Anna Ilynichna ? (*A Mirvoline.*) Ah ! tu es là aussi, mon pauvre !... Eh bien ! cette affaire s'arrange-t-elle ?

BALAGALAEV. On ne peut pas dire, pas tout à fait...

PEKHTERIEV. Est-ce possible ! Moi qui, au contraire, espérais... Messieurs, messieurs, c'est déplorable... Permettez à un homme d'âge de vous rappeler à l'ordre. Il faut conclure, il faut en finir...

BALAGALAEV. Ne voulez-vous pas prendre quelque chose ?

PEKHTERIEV. Non, merci. (*Il attire à lui Balagalaev et montre Aloupkine.*) Qui est là ?

BALAGALAEV. Un nouveau propriétaire, un certain Aloupkine. Je m'en vais vous le présenter. Anton Semionytch, permettez-moi de vous faire connaître notre Piotr Petrovitch, pour qui nous avons tous tant d'estime... Aloupkine, Anton Semionytch, de Tambov.

ALOUPKINE. Très heureux.

PEKHTERIEV. Je vous souhaite la bienvenue dans notre région... Mais, dites-moi... Aloupkine ? J'ai connu à Petersbourg un Aloupkine. C'était un homme grand, fort. Il avait une tache sur l'œil. Il aimait à jouer gros jeu et il avait la manie de bâtir... Ce ne serait pas un de vos parents ?

ALOUPKINE. Non, monsieur, je n'ai pas de parents.

PEKHTERIEV. Sans parents ! Pas possible... Et vos gosses, Anna Ilynichna ?

MADAME KAOUROV. Merci beaucoup, Piotr Petrovitch. Grâce à Dieu, ils vont bien.

PEKHTERIEV. Allons, Messieurs, au travail ! Commençons. Nous bavarderons ensuite. Où en étiez-vous quand je vous ai interrompus ?

BALAGALAEV. Vous ne nous avez pas interrompus, Piotr Petrovitch. Au contraire, on peut même dire que vous êtes arrivé très à propos. Voici l'affaire.

PEKHTERIEV. Qu'est-ce que c'est que cela ? Des plans ? (*Il s'assied près de la petite table.*)

BALAGALAEV. Oui, ce sont les plans. Voyez vous-même, Piotr Petrovitch. Nous ne pouvons pas arriver à une solution, ou, plus exactement, nous ne parvenons pas à mettre d'accord monsieur Bezpandine et sa sœur. Je vous avoue même que je commence à désespérer et que je suis bien près d'y renoncer.

PEKHTERIEV. Vous auriez tort, Nicolaï Ivanytch. Il faut de la patience... Vous êtes maréchal de la noblesse, autant dire que vous devez être l'incarnation de la patience !

BALAGALAEV. Regardez, Piotr Petrovitch. Lesdits propriétaires se sont mis au moins d'accord pour que la réserve ne soit pas partagée mais pour qu'elle entre, tout entière, dans un des deux lots. Mais voilà où surgit la difficulté : la compensation à fixer pour la réserve. Je proposais, moi, de céder tout ce terrain en friche.

PEKHTERIEV. Ce terrain en friche ? Mais oui, parfaitement... parfaitement.

BALAGALAEV. Mais c'est précisément là-dessus que nous nous exténuons. Monsieur consent, mais sa sœur, elle, non seulement ne consent à rien, mais elle se refuse même à nous préciser ce qu'elle désire.

ALOUPKINE. Pour tout dire, c'est une tête de mule.

PEKHTERIEV. Ah ! Ah ! Oui. Je m'excuse, Nicolaï Ivanytch. Vous connaissez tout cela mieux que moi, certes. Mais tout de même, il me semble que moi, si j'avais été à votre place, ce n'est pas ainsi que j'aurais partagé la propriété.

BALAGALAEV. Expliquez-vous...

PEKHTERIEV. Je vais peut-être dire une bêtise, mais à mon âge, n'est-ce pas, il faut m'excuser... Ne vous en déplaise, cher ami, il me semble que, moi, si j'avais été à votre place, j'aurais plutôt divisé la propriété comme ceci... Voulez-vous me passer un crayon ?...

MIRVOLINE. Voici un crayon, monsieur...

PEKHTERIEV. Merci... Voici comment je m'y prendrais, Nicolaï Ivanytch. Regardez : d'ici à là et de là ici... D'ici à là et de là, enfin, à ici.

BALAGALAEV. Je vous demande pardon, Piotr Petrovitch, mais, tout d'abord, les lots ne seront plus égaux.

PEKHTERIEV. Qu'est-ce que ça fait ?

BALAGALAEV. Et puis aussi, dans ce lot-là, il n'y aura plus du tout de fourrage.

PEKHTERIEV. Ça ne fait rien non plus. L'herbe pousse partout.

BALAGALAEV. Et, en outre, vous attribuez toute la forêt à un seul propriétaire.

MADAME KAOUROV. Eh bien ! voilà ! Ce lot m'intéresse, moi !

BALAGALAEV. Enfin, calculez tout le trajet que les paysans devront faire, chaque jour, pour aller d'ici à là.

PEKHTERIEV. Je vous avoue que vos objections ne me convainquent pas mais, naturellement, vous devez connaître la question mieux que moi, et, encore une fois, veuillez m'excuser...

MADAME KAOUROV. Moi, ce projet me plaît beaucoup.

ALOUPKINE. Lequel ?

MADAME KAOUROV. Le partage de Piotr Petrovitch.

BEZPANDINE. Vous permettez que j'y jette un coup d'œil...

MADAME KAOUROV. Quoi qu'on en dise, moi je suis de l'avis de Piotr Petrovitch.

ALOUPKINE. Inouï ! Elle n'a rien vu et elle tranche.

MADAME KAOUROV. Qu'en sais-tu, petit père, si j'ai vu ou pas vu ?

ALOUPKINE. Vous avez vu ? Alors, dites-nous quel lot vous choisissez !

MADAME KAOUROV. Quel lot ? Mais celui avec la forêt et les prés, celui qui contient le plus de terre.

ALOUPKINE. Il faut tout vous donner, quoi !

SOUSLOV, *qui calme Aloupkine*. Laissez-la donc !

PEKHTERIEV, *à Bezpandine*. Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

BEZPANDINE. Franchement, je ne trouve pas que ce partage soit très heureux. Mais je l'accepte, si l'on me donne ce lot-ci !

MADAME KAOUROV. Moi aussi, je l'accepte, si on me le donne.

ALOUPKINE. Si on vous donne quel lot ?

MADAME KAOUROV. Mais le lot que mon frère demande.

SOUSLOV. Et vous irez dire, après cela, qu'elle ne veut rien entendre !

PEKHTERIEV. Non, pardon ! Vous savez bien qu'on ne peut pas attribuer le même lot aux deux partenaires. Il faut que l'un de vous se sacrifie un peu, fasse preuve de générosité en se contentant du lot le moins bon.

BEZPANDINE. Me serait-il permis de vous demander au profit de quelle diablesse, je suis invité à faire preuve de générosité ?

PEKHTERIEV. Au profit de quelle... Vous avez de ces expressions ! Mais en faveur de votre sœur !

BEZPANDINE. Ah ! Elle est bien bonne !

PEKHTERIEV. Votre sœur, vous paraissez l'oublier, est une femme, une faible femme. Vous êtes un homme. Vous avez affaire à une femme, entendez-vous, Feraponte Ilytch !

BEZPANDINE. Voilà, maintenant, qu'on nous sort les grandes idées générales !

PEKHTERIEV. Où voyez-vous là-dedans des idées générales ?

BEZPANDINE. Tout à fait générales !

PEKHTERIEV. Je suis étonné... Voyons, messieurs, n'êtes-vous pas, vous aussi, étonnés...

ALOUPKINE. Oh ! moi, monsieur, à partir d'aujourd'hui, rien ne peut plus m'étonner. Tenez ! racontez-moi que vous êtes cannibale et que vous venez de bouffer votre père, et je ne m'en étonnerai même pas : je vous croirai !

BALAGALAEV. Messieurs, un mot, si vous le voulez bien. L'obstination des parties, mon cher Piotr Petrovitch, est maintenant sans issue et prouve que votre partage est loin d'être le meilleur.

PEKHTERIEV. Pas le meilleur !... Pardon ! En quoi n'est-il pas le meilleur ? Ce n'est pas du tout prouvé. Est-ce que je nie, moi, que votre projet soit excellent ? Non ! Alors, ne jugez pas du mien sans examen. J'ai tracé une ligne, pour ainsi dire « grosso modo ». J'ai assurément pu commettre des erreurs de détail. Il est évident qu'il faut amener les lots à égalité, y réfléchir, peser le pour et le contre. Mais, cela étant fait, pourquoi mon partage ne serait-il pas le meilleur ?

ALOUPKINE, *à Souslov*. Comment a-t-il dit qu'il avait tracé la ligne ?

SOUSLOV. « Grosso modo ».

ALOUPKINE. Qu'est-ce que ça veut dire « grosso modo » ?

SOUSLOV. Est-ce que je sais ? C'est une expression allemande.

BALAGALAEV. Eh bien ! Admettons que votre projet soit excellent, qu'il soit parfait. Mais, précisément, il faut partager la propriété en deux parts égales, et tout le problème est là.

PEKHTERIEV. Oui... Je me doute bien que vous devez, naturellement, connaître la question mieux que tout autre et qu'en tout cas, il ne m'est pas permis d'entrer en compétition avec vous. Et puisque mon projet vous paraît malheureux...

BALAGALAEV. Mais, Piotr Petrovitch, je n'ai jamais dit cela...

MADAME KAOUROV. Moi, je sais bien pourquoi Nicolaï Ivanytch tient tellement à son projet.

BALAGALAEV. Qu'entendez-vous par là, madame ? Expliquez-vous !....

MADAME KAOUROV. Je me comprends.

BALAGALAEV. Je vous somme de vous expliquer.

MADAME KAOUROV. Nicolaï Ivanytch a l'intention d'acheter à Feraponte Ilytch la forêt pour une bouchée de pain. Voilà pourquoi il insiste tellement pour que la forêt soit dans le lot de mon frère.

BALAGALAEV. Permettez-moi de vous faire observer, Anna Ilynichna, que vous passez la mesure ! Feraponte Ilytch est-il un enfant ? Est-ce que vous ne recevez pas, vous-même, la moitié de la forêt ? Et où prenez-vous que je veuille acheter cette forêt ? Et même si cela était, de quel droit interdiriez-vous à votre frère de vendre ce qui sera sa propriété ?

MADAME KAOUROV. Je ne peux pas le lui interdire, et là n'est pas la question. La question, c'est que vous ne faites pas un partage équitable et consciencieux, mais le partage qui vous est, à vous, le plus avantageux.

BALAGALAEV. Non ! c'en est trop !

ALOUPKINE. Ah ! vous commencez à être de mon avis !

PEKHTERIEV. Tout cela est assez trouble et un peu obscur.

BALAGALAEV. Que tout cela soit propre à faire perdre patience, ah ! oui, alors ! Mais qu'y a-t-il là qui soit trouble et obscur ? Oui ! j'ai l'intention d'acheter la forêt de Feraponte Ilytch. J'ai même peut-être l'intention d'acheter tout son lot. Et puis, après ? Je vous le demande. Cela implique-t-il que je ne fais pas le partage en toute conscience ?... J'espère pour vous que les mots trahissent votre pensée quand vous osez dire une chose pareille ! Anna Ilynichna a l'excuse d'être une femme. Mais vous, Piotr Petrovitch ! Selon vous, l'affaire est donc trouble, obscure. Commencez donc par voir si le partage de la propriété est équitable. Il l'est d'autant plus qu'on laisse à madame la liberté de choisir.

PEKHTERIEV. Vous avez tort de vous emporter ainsi, Nicolaï Ivanytch.

BALAGALAEV. C'est mon droit, quand je vois qu'on me soupçonne de je ne sais quelles manœuvres, moi, le maréchal, élu par la noblesse qui l'a honoré de sa confiance. Comment ne céderais-je pas à la colère quand on s'attaque à mon honneur ?

PEKHTERIEV. Personne ne s'attaque à votre honneur. Il est licite, quand on ne lèse personne, de concilier, en quelque sorte, son intérêt personnel avec celui d'autrui et, si une telle occasion vient à s'offrir, pourquoi n'en profiterait-on pas ? Pour le maréchalat, Nicolaï Ivanytch, il me semble que le choix n'est pas toujours en fonction de la qualité. On peut en être éloigné, momentanément, sans, pour cela, en être indigne. D'ailleurs, si je dis cela, ce n'est pas en pensant à vous, vous vous en doutez.

BALAGALAEV. J'ai compris, Piotr Petrovitch. J'ai très bien compris qu'au contraire, vous jugez à propos de le dire en pensant à vous et, aussi, à moi. Eh bien ! tentez votre chance, je vous en prie ! Peut-

être, cette fois-ci, la noblesse y verra-t-elle clair. Peut-être appréciera-t-elle enfin ce que vaut votre mérite.

PEKHTERIEV. Si ces messieurs de la noblesse veulent bien m'honorer de leur confiance, soyez certain que je ne me déroberai pas.

MADAME KAOUROV. Et, alors, nous aurons un vrai maréchal !

BALAGALAEV. Sans aucun doute. En attendant, et de tout évidence, il me paraît superflu de m'occuper davantage de vos affaires après ce qu'on a osé insinuer. Donc...

BEZPANDINE. Mais pourquoi, Nicolaï Ivanytch ?...

PEKHTERIEV. Nicolaï Ivanytch, je vous assure que je ne voulais pas...

BALAGALAEV. Ce n'est pas la peine de vous excuser. Velvitski, passe-moi tous leurs documents. Tenez, voici vos lettres, vos plans. Faites le partage comme bon vous semblera ou bien adressez-vous donc à Piotr Petrovitch.

MADAME KAOUROV. Très volontiers !

BALAGALAEV. Et mon refus est catégorique et définitif. Car je ne suis pas d'humeur à... Grand merci !

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanytch, je vous en prie, ne renoncez pas. Excusez-nous, ou plutôt excusez la stupidité de cette femme... Tout cela, c'est à cause d'elle...

BALAGALAEV. Je ne veux plus rien entendre et, je le répète, partagez-vous comme bon vous semblera. Désormais, ça m'est parfaitement égal. Je n'en peux plus, figurez-vous !

BEZPANDINE. Tout cela, c'est de ta faute, espèce d'écervelée. Toujours, tu as tout embrouillé. Mais qu'est-ce que tu espères ? Que je te cède la forêt, les prés, la maison ?... Tu peux toujours attendre !

ALOUPKINE. Très bien ! Très bien ! Très bien ! Allez-y, vous ne lui en direz jamais assez !

MADAME KAOUROV. Mon petit père, Piotr Petrovitch, défendez-moi ! Vous ne savez pas quel homme c'est. Il est capable de m'égorger. C'est un monstre, mon petit père, un assassin ! Plusieurs fois déjà, il a essayé de m'empoisonner...

BEZPANDINE. Est-ce que tu vas te taire, folle !... Nicolaï Ivanytch, je vous en prie, ne renoncez pas...

MADAME KAOUROV. Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu !

PEKHTERIEV. Voyons ! Voyons ! Qu'est-ce que c'est ? Tout de même...

scène 11

LES MEMES, NAGLANOVITCH

NAGLANOVITCH. Nicolaï Ivanytch, je viens, de la part de Son Excellence, pour vous...

ALOUPKINE. Ah ! vous voilà, vous ! Encore ! C'est moi que vous cherchez ! Encore ! Et à propos de mon bouc ! Encore !

NAGLANOVITCH. Qui est-ce ? Qu'y a-t-il ? Qui est cet homme ?

ALOUPKINE. Vraiment, vous ne me reconnaissez pas ? Aloupkine, Aloupkine, le propriétaire.

NAGLANOVITCH. Laissez-moi tranquille. Votre bouc passera devant le tribunal. Ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Je suis chez Nicolaï Ivanytch.

PEKHTERIEV. Voyons, madame, lâchez-moi, je vous prie !

MADAME KAOUROV. Prends-moi sous ta protection, mon petit père, et fais notre partage !

ALOUPKINE, *à Naglanovitch*. Non, mon cher monsieur, je ne vous céderai pas le pas. Vous m'avez fait offense, mon cher monsieur ! Et, quand le diable y serait, vous ne ferez jamais de moi un bouc, et vous ne me traiterez pas comme tel !

NAGLANOVITCH. C'est un fou !

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanytch, reprenez tous ces documents.

BALAGALAEV. Du calme ! Messieurs, je vous en supplie, un peu de calme ! Vous me faites perdre la tête... Le partage, le bouc, cette femme qui se bute, ce propriétaire qui arrive de Tambov, ce commissaire rural qui, tout à coup, s'en mêle, un duel pour demain, ma bonne foi mise en doute, une forêt que j'aurais pour rien, mon déjeuner, ce vacarme, ce tohu-bohu... Assez ! c'en est trop ! Mille excuses, messieurs, je n'en peux plus... Je ne comprends plus rien à tout ce que vous me dites. Je suis à bout de forces. Je n'en peux plus, je n'en peux plus... (*Il sort.*)

PEKHTERIEV. Non ! Nicolaï Ivanytch, Nicolaï Ivanytch !... Eh bien ! ça, c'est le comble ! Il file, lui, le maître de céans. Qu'allons-nous faire maintenant ?

NAGLANOVITCH. Quelle salade ! (*A Velvitski.*) Veuillez avertir Nicolaï Ivanytch que j'ai à lui parler pour affaire de service.
(*Velvitski sort.*)

MADAME KAOUROV. On n'a pas besoin de lui ! (*A Pekhteriev.*) C'est toi, mon petit père, qui vas faire notre partage !

PEKHTERIEV. Moi ! Vous pouvez toujours y compter ! Merci bien ! pour qui me prenez-vous ?

BEZPANDINE. Nous voilà bien lotis ! (*A Mme Kaourov.*) Et à cause de toi !... Ah ! les femmes ! Qu'elles soient toutes maudites, et jusqu'à la fin des siècles et des siècles... (*Il sort.*)

MADAME KAOUROV. Moi, au moins, je puis dire que je n'y suis pour rien.

VELVITSKI, *qui rentre*. Nicolaï Ivanytch m'ordonne d'annoncer qu'il ne recevra personne aujourd'hui. Il s'est mis au lit.

NAGLANOVITCH. Eh bien ! ses invités ont dû lui donner bien du plaisir. Puisqu'il n'y a rien à faire, je vais lui laisser un mot. Bonsoir, la compagnie. (*Il sort.*)

ALOUPKINE, *qui le poursuit de ses cris*. Nous nous retrouverons, mon cher Monsieur ! Vous m'entendez ?... Messieurs, tout l'honneur est pour moi... (*Il sort.*)

PEKHTERIEV. Attendez-moi... Où allez-vous ? Nous partons tous. Non, vraiment, jamais, je n'ai vu chose pareille. (*Il sort.*)

MADAME KAOUROV. Piotr Petrovitch, mon petit père !... C'est à vous de faire le partage... (*Elle suit Pekhteriev.*)

MIRVOLINE. Eh bien ! Evgueni Tikhonytch, vous restez là ? Il n'y a plus que nous. Nous sommes seuls. Allons-nous-en aussi !

SOUSLOV. Attends un peu. Ne sois pas si pressé. Le maréchal va recouvrer sa bonne humeur et, alors, nous pourrions faire ensemble une bonne petite partie.

MIRVOLINE. Pourquoi pas, après tout ? Ce n'est pas une si mauvaise idée. Mais, en pareille occurrence, il convient d'abord de boire un peu.

SOUSLOV. Oui, c'est cela, Mirvoline, buvons. Quelle mégère, hein, dis-moi ! Elle dégotterait presque la mienne, Glafera Andreievna... Et voilà, c'est ce qu'on appelle un partage à l'amiable !

RIDEAU

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

La troisième saison du Théâtre des Nations est terminée

Le 19 juillet, la troisième saison du Théâtre des Nations s'est terminée avec la dernière représentation des Ballets américains de Jérôme Robbins. Pendant quatre mois, vingt-six troupes étrangères se sont succédé sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt et y ont présenté vingt-neuf spectacles différents. Si l'on ajoute les séances de marionnettes données au Petit Théâtre de Paris, le Théâtre des Nations aura donc assuré 129 représentations cette année, soit près d'un tiers de plus par rapport avec l'an passé.

Des ultimes spectacles de la saison, je voudrais détacher trois d'entre eux : *La Nuit d'Ulysse,* de James Joyce, par la troupe du Arts Theatre, de Londres, *La Tragédie optimiste,* de Vichniewski, par le Théâtre Pouchkine, de Léningrad, et *Les Géants de la Montagne,* de Pirandello, par la Compagnie italienne de Gino Cervi.

La Nuit d'Ulysse (« Ulysses in the Nighttown ») est la transposition scénique, due à Marjorie Barkentin, de l'œuvre monumentale de James Joyce, *Ulysse,* publiée pour la première fois à Paris, en 1922. Ce livre délirant — délire du verbe, délire de la pensée, délire des sens —, envoûtant et prophétique, ne semblait guère, à priori, se prêter à une telle transposition. James Joyce y « repense » le monde à travers les divagations (au sens propre et au sens figuré) de ses deux héros, Leopold Bloom, l'homme de sens rassis, et Stephen Dedalus, le jeune intellectuel exalté, qui, au cours d'une nuit d'orgie, recherchent leur absolu dans les lupanars de Dublin. Bloom, agent de publicité israélite, un peu veule, un peu ridicule, mais généreux, c'est Monsieur-n'importe-qui. C'est aussi l'Ulysse moderne, père en quête d'un fils. Stephen Dedalus, c'est le révolté permanent. Révolté contre sa famille, son pays, sa religion, amer, déçu, injuste. C'est le Télémaque moderne, fils en quête d'un père. A la fin de ce voyage au bout de la nuit, les deux hommes achèvent par se retrouver. Bien qu'aucun lien de sang ne les unisse, ils deviennent l'un pour l'autre le père et le fils idéal, le père et le fils d'élection.

Tout cela — encombré de considérations philosophiques touchant les principaux problèmes (raciaux, religieux, familiaux, esthétiques, sexuels...) de notre temps, de rêves éveillés, d'hallucinations — se transforme, devant nous, en un spectacle extraordinaire. Extraordinaire par la vie qu'il manifeste, par la puissance d'envoûtement qui s'en dégage. Et cela, grâce à la mise en scène de Burgess Meredith qui a réussi le double tour de force de restituer l'atmosphère du livre génial de Joyce, tout en respectant son style. Tour de force rendu, également, possible, grâce à une interprétation hors de pair d'où se détachent Zero Mostel, Leopold Bloom, acteur et mime incomparable, et Alan Badel, véhément et déchirant Dedalus. Grâce à eux, aux quarante-cinq comédiens du Arts Theatre de Londres, *La Nuit d'Ulysse* restera, pour moi, la soirée-choc de cette saison du Théâtre des Nations.

Opposition, encore, de l'imaginaire et du réel dans *Les Géants de la Montagne,* la pièce-testament de Luigi Pirandello. Avec la différence, cependant, que Pirandello, homme de théâtre, a choisi la forme dramatique pour exprimer ses propres hantises. La mort avait saisi, brusquement, Pirandello, en 1936, sans qu'il ait terminé son œuvre. Le quatrième acte est resté à l'état de canevas. Au bout de vingt-trois ans, Gino Cervi, avec la pieuse collaboration du fils de l'auteur, Stefano Pirandello, exhume et impose cette pièce... gigantesque.

Dans une maison hors du siècle, une sorte de magicien, Crotone, reçoit une troupe d'acteurs et les entraîne dans un bal fantastique, comme s'il les plaçait en présence d'un « miroir devenu fou ». Pour chacun d'eux, comédiens, poètes, le rêve devient cauchemar, la vie devient enfer et tout doit s'achever — c'est, du moins, ce qui ressort des notes laissées par l'auteur — par un écrasement général. Un tel drame, contradictoire et désordonné, posait, l'on s'en doute, de graves problèmes d'ordre technique. La « présence » de Gino Cervi et son autorité sont suffisantes pour estomper les imperfections dues au manque de fini. Et du drame symbolique il nous reste, en définitive, une impression de richesse, de démesure et de poésie profonde, à la taille de l'univers de Pirandello.

Avec *La Tragédie optimiste* de Vsevolod Vichniewski, ancien marin de la Baltique, devenu l'un des auteurs les plus représentatifs (et représentés) de l'Union Soviétique, nous revenons dans le concret. La pièce nous raconte la lutte sans merci, inexpiable que se livrent anarchistes et communistes au sein d'un régiment de marins révolutionnaires, tandis que la guerre contre les Blancs — nous sommes en 1917 — se poursuit. Georges et Gabriel Arout nous en offrirent une version française qui fut joué à Paris en 1951 (elle fut publiée dans notre numéro 50). Dans cette version, la pièce s'achevait par l'exécution des marins révolutionnaires, trahis par l'un des leurs. La conclusion « optimiste » de la tragédie ressortait de la prise de conscience de tous, au moment de la mort, en un avenir meilleur pour les générations futures. Cette fin, qui rappelle celle de *Dialogues des Carmélites,* avec les religieuses montant à l'échafaud, n'était pas sans grandeur. Dans la version russe actuelle, refaite, paraît-il, par l'auteur lors de la guerre contre les Allemands, un revirement de situation permet de transformer, *in extremis,* la défaite des soldats rouges en victoire. Cette facilité est décevante. Et j'avoue — avec Georges et Gabriel Arout — préférer la version primitive.

L'œuvre présentée au Théâtre des Nations demeure encore estimable. Mais elle vaut surtout par les moyens mis en action pour la réaliser : plateau tournant, effets lumineux, mouvements de masses, défilés militaires, accompagnement musical... L'on en sort un peu écrasé. C'est un spectacle qui est à l'art dramatique ce que le Cinérama est au cinéma.

André CAMP

« GLOIRE IMMORTELLE A NOS AIEUX », CHANTENT EN YOUGOSLAVE LES CHŒURS DE L'OPERA DU THEATRE NATIONAL DE BELGRADE, VENU A PARIS COMMEMORER — DE LA FAÇON LA PLUS ELEGANTE — LE CENTIEME ANNIVERSAIRE D'UN DES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART LYRIQUE FRANÇAIS : « FAUST » DE CHARLES GOUNOD

THEATRE

Photos Pic

JEROME ROBBIN ET SES DANSEURS AMERICAINS ONT TERMINE EN BEAUTE LA TROISIEME SAISON DU THEATRE DES NATIONS. SUR DES MUSIQUES DE DEBUSSY, CHOPIN, DE JAZZ (ET SANS MUSIQUE DU TOUT), ILS ONT ENTHOUSIASMÉ LE PUBLIC PARISIEN AUTANT PAR LEUR VIRTUOSITÉ INDIVIDUELLE QUE PAR LA COHESION DE L'ENSEMBLE



Photos Pic

LA MISE EN SCENE — PLUS QUE LA PIECE ELLE-MEME — DE « LA TRAGEDIE OPTIMISTE », DE VICHNIEVSKI, A IMPRESSIONNE LES SPECTATEURS DU THEATRE DES NATIONS. LE SPECTACLE PRESENTE PAR LE THEATRE POUCHKINE, DE LENINGRAD, A ETE UNE BELLE DEMONSTRATION DU TRAVAIL SOLIDE, DU CONSCIENCIEUX, DÉPOURVU (ETRANGEMENT) DE FLAMME REVOLUTIONNAIRE

DES NATIONS

ULYSSES IN NIGHTTOWN » (LA NUIT D'ULYSSE) DE JAMES JOYCE AURA ÉTÉ, CERTAI-
EMENT, L'ÉVÈNEMENT DE LA TROISIEME SAISON DU THEATRE DES NATIONS. DE L'ŒUVRE
ONUMENTALE ET HALLUCINÉE DE L'ECRIVAIN IRLANDAIS, MARJORIE BARKENTIN A
XTRAIT UNE PIECE INSOLITE ET CAPTIVANTE, REMARQUABLEMENT MISE EN SCENE PAR
URGESS MEREDITH. LA TROUPE DE L'ARTS THEATRE, DE LONDRES, ET, PARTICULIE-
EMENT, ZERO MOSTEL (SUR NOTRE PHOTO) DANS LE ROLE DE LEOPOLD BLOOM,
NT REALISE UNE PERFORMANCE ARTISTIQUE D'UNE QUALITE EXCEPTIONNELLE

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« LA TÊTE DES AUTRES »

DE MARCEL AYMÉ

THÉATRE DE L'ATELIER

---

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)

DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00

CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 23

PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS